This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE GIFT OF

Hereward T. Price

840.6
M93

PH.-EMMANUEL GLASER

Le Mouvement Littéraire

(PETITE CHRONIQUE DES LETTRES)

— 1904 —

Lettre-préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1905
Tous droits réservés.

Le Mouvement Littéraire

1904

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF,
50, Chaussée d'Antin, Paris.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS — 15062

PH.-EMMANUEL GLASER

Le Mouvement Littéraire

(PETITE CHRONIQUE DES LETTRES)

— 1904 —

Lettre-préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1905
Tous droits réservés.

Il a été tiré à part
cinq exemplaires sur papier du Japon
et cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse

921

PRÉFACE

Mon cher Confrère,

Tout ce qui éviterait que des livres de valeur passassent inaperçus me semble un effort des plus louables. Aussi, en vous adressant cette lettre, que vous avez bien voulu désirer, — et qui ne saurait se donner le titre de préface —, je vous exprime l'opinion qu'il peut être bon de réunir, dans un recueil, les notices où tant d'ouvrages, et parmi eux d'excellents, ont été déjà signalés par vous à l'attention du public.

On ne saurait, en effet, rappeler trop de fois aux gens, que d'exquis poèmes, de beaux romans, des ides d'histoire et des récits de voyage profondé-

ment intéressants, viennent au monde et s'ensevelissent, chaque mois, chaque semaine, sans avoir pu rencontrer leur légitime destin.

Il y a certainement lieu de craindre que le nombre des lecteurs de livres diminue, depuis que la multiplicité des périodiques, leurs images alléchantes, leur substance légère sollicitent l'appétit de lecture et le rassasient peut-être, à prix doux.

Votre projet, — si j'ai compris exactement —, est de faire paraître désormais, à chaque expiration de l'année, un manuel en quelque sorte des principaux volumes qu'elle aura vu éditer et de les y accompagner par vos commentaires.

De ceux-ci, je connais l'obligeance. Votre méthode au *Figaro* est de préciser ce qu'un volume contiendrait de louable et de ne pas mettre en évidence les défauts qui, d'eux-mêmes, s'acquittent bien assez de sauter aux yeux. En conséquence, les auteurs dont vous vous êtes occupé jusqu'à ce jour, n'ont jamais dû vous témoigner d'autre dépit que celui que vous fussiez parfois «bref», et c'étaient les nécessités du journal, non pas vos bons vouloirs personnels, qui vous y avaient condamné.

Du moins, le manque d'espace vous aura généralement affranchi de la tentation de «citer», contre

laquelle une amertume d'écrivain a exhalé la phrase définitive : « *Cela prend la place des éloges !* »

Ce qui ferait une qualité essentielle de votre rapport annuel, ce serait son éclectisme, et on le consulterait d'autant plus volontiers qu'aucune œuvre, digne de ce nom, et qu'aucun notable essai en outre, pour chaque branche de la littérature, n'y serait omis.

Puisque vous auriez une impossibilité matérielle à parler de tous les livres, il vous restera la tâche émouvante de choisir les meilleurs, afin que votre travail, d'année en année, dans sa suite et dans son ensemble, puisse être qualifié de moralement complet.

En vous souhaitant un succès vif et durable, je vous prie d'agréer, mon cher Confrère, l'expression de mes sentiments cordiaux.

PAUL HERVIEU.

AVANT-PROPOS

On se méfie généralement des livres qui, comme celui-ci, débutent par un avant-propos, et l'on a raison : les bons ouvrages n'en ont pas besoin; ils savent fort bien faire tout seuls leur entrée dans le monde, sans que leur auteur ait à intervenir et à faire les présentations, et ils se gardent de mériter l'observation narquoise de La Bruyère sur ces ouvrages qui, « privés de l'avertissement au lecteur, de l'épître dédicatoire, de la préface et des approbations, contiendraient à peine assez de pages pour mériter le nom de livre ».

Il m'a paru cependant qu'il était nécessaire d'exposer ici la genèse de ce volume, et de la rubrique du *Figaro* d'où il est né. La « Petite Chronique des Lettres » est en effet une rubrique de journal, et ce livre n'est autre chose que la réunion et la mise en ordre d'articles publiés pendant une année sous ce titre.

Le but que je poursuivais, lorsque j'obtins de mon directeur, M. Gaston Calmette, l'autorisation de rédiger cette rubrique hebdomadaire, était tout simple-

ment de tenir régulièrement le public au courant du labeur fourni dans tous les genres littéraires par les écrivains, du plus grand au plus petit, du plus célèbre au plus ignoré.

Il est énorme, ce labeur; et l'on est pris d'admiration et aussi un peu d'effroi devant la somme de talent et de travail dépensée par tant d'hommes de lettres en tant de volumes. Même, les uns et les autres sont si nombreux que, bientôt, il me fallut renoncer à la tâche de tout signaler, de tout dire, et de nommer tout le monde; je dus me résigner à opérer, dans cette formidable production, une sélection indispensable.

Ainsi réduite, la tâche n'était pas mince : j'essayai de m'en acquitter avec autant de conscience que possible, je m'appliquai à ne laisser passer aucune manifestation d'un intérêt général, sans l'avoir au moins signalée d'un mot, et la « Petite Chronique des Lettres » du *Figaro* devint le bilan littéraire de chaque semaine, bilan dressé par un comptable qui a fait tous ses efforts pour ne commettre que le minimum inévitable d'erreurs et d'omissions.

C'est donc le bilan littéraire de l'année 1904 qui est dressé ici, à l'aide des documents réunis chaque semaine dans la fièvre et la hâte d'un travail de journaliste. Je n'ose, bien entendu, le proclamer absolument exact, complet et définitif, et, d'avance, je m'excuse des lacunes qu'il peut présenter.

Tel qu'il est, on ne peut nier qu'il soit impressionnant : dans ces pages rapides, plus de huit cents ouvrages littéraires viennent défiler, qui furent saisis

au passage pendant une année, dans une course folle à la suite du livre nouveau. Ces huit cents volumes, d'inégale valeur et de fortune diverse, représentent dans leur ensemble un effort qui valait bien la peine d'être noté et consigné dans un travail où peut-être les bibliographes trouveront quelque utile indication, et qui pourra aider à sauver d'un trop complet oubli des œuvres qui ne méritaient pas de périr si vite.

On s'est apitoyé souvent sur la destinée des acteurs, on a remarqué que, si puissants, si admirables qu'ils soient, la fin de leur vie est aussi celle de leur renommée : c'est sans doute pour cela qu'on les gâte si fort tant qu'ils sont sur la scène, et qu'on leur accorde dans les journaux une place si considérable. Les auteurs méritent bien, eux aussi, qu'on les défende un peu, et leurs œuvres, même excellentes, n'y suffisent pas toujours, surtout lorsque ces auteurs ont le malheur d'être en même temps des journalistes. Charles Monselet était certainement de cet avis lorsqu'il écrivit *les Oubliés et les Dédaignés*, cette très fine et très délicate étude sur tels littérateurs du dix-huitième siècle auxquels il avait voué un culte, et l'on ne saurait se défendre de quelque mélancolie en songeant qu'il conviendrait d'ajouter un chapitre à ce livre des *Oubliés*, et de le consacrer précisément à Charles Monselet.

Cet oubli, qui menace les hommes de lettres au bout de quelques années, nous essayons, du moins, de le leur épargner pendant celle qui vit naître leurs œuvres; nous essayons, aussi, d'offrir au public un

guide, à travers ces œuvres si disparates, si nombreuses, si diverses, et qu'il tient à connaître.

Si en effet, les écrivains ne furent jamais plus féconds qu'en notre temps, il est juste, à mon sens, d'ajouter que jamais le public n'aima tant à lire, et rien ne m'apparaît moins fondé que ces jérémiades périodiquement publiées sur ce sujet : « On ne lit plus! Le goût de la lecture, le noble amour du beau livre s'en sont allés ! »

Si cette formule était exacte, si la chose était vraie, on pourrait se demander à quoi songent les auteurs et leurs éditeurs qui fournissent à cette humanité, d'où le lecteur peu à peu disparaît, une nourriture intellectuelle et littéraire d'une richesse, d'une abondance telles, qu'elle serait vraiment de nature à rassasier — j'oserais presque dire à décourager — le plus formidable appétit!

C'est un peu l'avis de M. Paul Hervieu, qui a bien voulu écrire en tête de ce livre quelques lignes éloquentes, mais je ne puis m'empêcher de croire, malgré l'autorité considérable qui s'attache à l'opinion de ce maître écrivain, que si l'on publie tant de livres, si nous sommes en pleine surproduction — pour employer le mot à la mode — c'est qu'il y a énormément de gens qui savent goûter les joies de la lecture et les recherchent à tout instant, à la manière de Montesquieu, qui, l'on s'en souvient, déclarait « n'avoir jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'eût dissipé ».

C'est à eux que je dédie ce très modeste ouvrage,

où apparaît dans son ensemble le labeur accompli pour eux en une année, et où je me suis appliqué à mettre un peu d'ordre et de méthode, en même temps que je m'efforçais d'y opérer la sélection que M. Paul Hervieu juge à bon droit nécessaire.

Au moment de le publier, je reporte ma pensée à un homme qui consacra de si beaux livres à la gloire des littérateurs de son temps, et qui s'appelait Philippe Gille. Loin de moi la pensée de rapprocher cette chronique de l'œuvre remarquable de critique que nous lui devons ; mais, je veux, au seuil de ce premier volume, prononcer le nom, invoquer la mémoire de l'écrivain à la fine et souriante figure, qui, voilà plus de dix ans, accueillit avec une si exquise bienveillance un tout jeune homme, dont je me rappelle bien l'embarras et la timidité, au moment où, pour la première fois, il pénétra dans un journal. Le gèste charmant de bonne grâce et de protection avec lequel il vint à lui la main tendue, donna au néophyte un peu de la confiance et de l'assurance dont il avait besoin. Derrière cet esprit malicieux et fin, il devina un cœur capable de toutes les délicatesses... Philippe Gille n'est plus là ; mais c'est encore à lui qu'il nous plaît de songer en offrant ce travail au public.

PH.-EMMANUEL GLASER.

I

ROMANS

I

ROMANS

vous prévenir que j'ai chez moi un livre contenant tout ce que vous avez dit.

Stupeur et indignation du prélat, qui demande à voir... et à qui le lendemain Mark Twain expédie la preuve de son assertion sous les espèces d'un énorme dictionnaire.

Cette plaisanterie — beaucoup plus profonde qu'elle n'apparaît — Mark Twain sans doute n'eût pas osé la servir à Anatole France dont les œuvres pourtant sont, elles aussi, en « puissance », dans le dictionnaire, mais qui, lui, sait ordonner la cohue des mots.

Le délicieux volume qu'il a publié sous le titre : *Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables,* apparaît dans la lumineuse clarté d'un aimable et profond et léger chef-d'œuvre. Que de pensées en ces trois cents pages ailées, gracieuses de toutes les grâces de l'Attique, sages de toute la sagesse de Socrate!

Crainquebille, immortelle victime de la force publique, et l'imaginaire Putois, et Riquet, ce chien aux pensées si supérieurement humaines, — et tous les autres, toutes ces figures admirables sont faites pour enchanter Voltaire, dont le hideux sourire doit se faire plus bienveillant et plus tendre devant ces enfants d'Anatole France — lesquels sont, je crois bien, ses petits-enfants..., — car il aimait « les gens sublimes qui savent quitter le sublime pour badiner », et à plus forte raison ceux qui restent sublimes tout en badinant...

MAURICE BARRÈS

Un Homme libre.

M. Maurice Barrès a jugé qu'il serait piquant — et comme il a eu raison! — de nous offrir, en 1904, une édition nouvelle de son premier livre en qui s'incarna le Barrès de 1889, si différent à nos yeux de celui d'aujourd'hui. Du roman lui-même, je n'ose rien dire, sinon que j'ai pris à relire toute entière cette œuvre subtile, éloquente et forte, un plaisir très vif et très délicat, et tout à fait différent des impressions qu'elle m'avait produites voilà quelque quinze ans, alors que Maurice Barrès, dans l'enthousiasme et le scepticisme de la vingtième année, nous initiait aux joies de la « culture du moi » et que j'étais moi-même l'un de ces « collégiens » auxquels le jeune écrivain destinait son livre.

Je crois bien, en effet, qu'il n'en reste plus rien à dire : depuis quinze ans toutes les colères, tous les mépris, toutes les admirations ont été exprimés sur cette œuvre entrée aujourd'hui dans la sérénité des livres qu'on relit.

Mais il y a, dans cette édition, un attrait tout à fait délicat, c'est la préface dont M. Maurice Barrès l'a augmentée et dans laquelle il entreprend de nous éclairer sur sa signification définitive, où il se juge

lui-même dans le passé et dans le présent, et où il prétend nous démontrer que son traditionalisme actuel, — « traditionalisme » ressemble beaucoup à « nationalisme », — est la conclusion naturelle et logique de son « égotisme » d'autrefois, si délicieusement exposé dans *Un Homme libre*.

Cette démonstration, il la fait sans la moindre ironie, avec une force et une éloquence remarquables, dans des pages qui sont d'une belle et émouvante philosophie; puis, à la suite de cette préface, il reproduit la dédicace fameuse de la première édition : « A quelques collégiens de Paris et de la province », et, du rapprochement de ces deux morceaux littéraires, une ironie se dégage, ironie spontanée, ironie supérieure. Ce simple rapprochement constitue à lui seul une chose tout à fait jolie ; il suffirait à justifier la publication de cette édition nouvelle, si elle n'était justifiée déjà par tant d'autres raisons.

MAURICE MAETERLINCK

Le Double Jardin.

Avec Maeterlinck, nous planons toujours dans des régions sereines, bien au-dessus de toutes les pauvretés et les bassesses du monde, régions humaines

pourtant, où tout ce qui est humain apparaît émouvant et magnifique.

Qu'il officie sur le touchant Pelléas aux yeux graves, doux et pensifs, fauché dans sa fleur, qu'il parle du hasard, de l'automobile ou de l'épée, qu'il dise la colère des abeilles ou le suffrage universel, les chrysanthèmes ou les fleurs des champs, Maeterlinck est toujours pour nous un moderne Orphée que nous suivons charmés, enivrés de calme lumière, de suaves parfums, d'harmonie, — et nous l'avons suivi une fois encore avec une émotion profonde par les vastes allées, les sentiers mélancoliques, les radieux parterres du beau parc pacifique où, comme au merveilleux jardin de Joyzelle, toutes les plantes ont « magnifié jusqu'au prodige leurs fleurs épanouies », à cause de la splendeur croissante de la raison et de l'amour.

HENRI LAVEDAN

C'est servi!

C'est servi! L'exclamation est familière, pour présenter l'œuvre d'un académicien, et l'on serait tenté d'en blâmer l'irrespect, si le coupable n'était l'auteur lui-même, M. Henri Lavedan.

Une telle désinvolture convient d'ailleurs à mer-

veille à ces dialogues aimables, spirituels, incisifs, où la psychologie ne s'affuble d'aucune prétention, et dont une pointe d'émotion et d'attendrissement discret vient agréablement atténuer la saveur parfois un peu « rosse ».

En somme, un très joli volume, auquel le lecteur prendra un plaisir extrême, et que certainement l'académicien, auteur d'œuvres plus fortes et plus considérables, ne regrette pas d'avoir écrit.

JULES RENARD

L'Écornifleur. — Histoires naturelles.

La tâche des éditeurs est souvent très difficile, et quand ils se mettent en tête de publier un beau livre, il leur faut presque toujours s'armer d'une longue patience.

Balzac, qui est un assez bon juge en la matière, a écrit quelque part cette phrase mémorable : « Plus un livre est beau, moins il a de chances d'être vendu. Tout homme supérieur s'élève au-dessus des masses. Son succès est donc en raison directe du temps nécessaire pour apprécier l'œuvre. Aucun libraire ne veut attendre. »

Ce dernier mot est d'un pessimiste; il y a des libraires qui peuvent et qui savent attendre : l'appa-

rition de *l'Écornifleur*, de Jules Renard, nous a été une belle occasion de le constater.

Il y a quelque dix ans, Jules Renard était un écrivain fort peu apprécié de la masse, et ce n'était pas une bien brillante spéculation qu'il apportait à la librairie à laquelle il vint offrir le manuscrit de son *Écornifleur*.

Par bonheur il trouva dans cette librairie un lecteur pénétrant, qui devina le chef-d'œuvre et n'eut de cesse qu'il fût publié.

Il le fut, en effet, mais l'opération ne fut pas heureuse : goûté de quelques délicats, le livre eut un de ces succès d'estime qui ruinent les éditeurs.

Mais le temps a passé; peu à peu, Jules Renard a fait la conquête du grand public qui a compris enfin toute la saveur de ce rare écrivain, qui est allé en foule applaudir les petits chefs-d'œuvre dont il a enrichi le théâtre moderne, et s'est mis alors à relire ses œuvres et à découvrir — dix ans après! — ces pages exquises de grâce ironique et subtile.

Le public d'aujourd'hui a définitivement adopté Jules Renard, il en raffole, et l'éditeur clairvoyant se frotte les mains en constatant qu'après avoir fait, il y a dix ans, une belle tentative littéraire, il tient maintenant l'heureuse spéculation.

Et c'est ainsi que nous avons vu reparaître, sous une parure nouvelle, cet admirable et triomphant *Écornifleur*.

C'est un livre exquis, que ce roman, et les cinquante chapitres courts, incisifs, lumineux, qui le

composent, sont vraiment cinquante tableaux de maître.

L'armée entière des liseurs, éduquée et convertie, y prend un plaisir très vif : elle retrouve avec joie cet admirable et touchant monsieur Vernet qui apparaît là avec toute sa grandeur et dans toute sa majesté, sous le spirituel crayon de Huard, qui a fortement illustré le livre.

Sous quelle rubrique maintenant ranger les *Histoires naturelles?* Ce ne sont pas de pures fantaisies, ce ne sont pas non plus — malgré le titre du livre — des études de zoologie : c'est tout simplement une série de tableaux délicieux de grâce et de vérité, tracés par Jules Renard, « chasseur d'images », après de longues promenades dans la ville et dans la campagne. De ces promenades il nous a rapporté les portraits de tous les animaux de la création, et nous voyons vivre, penser, souffrir, dans son livre, le pigeon et le chien, le chat et la poule, la puce et le ver-luisant, les lapins et les lézards, — que sais-je encore? Toute l'arche de Noé est là, dans toute sa diversité et dans toute son harmonie, et c'est un livre admirable, émouvant et joyeux.

Le livre est illustré par Pierre Bonnard, qui a su exprimer avec un singulier bonheur et une intense originalité la pensée de Jules Renard.

ANDRÉ BEAUNIER

Picrate et Siméon.

Le sujet de *Picrate et Siméon* me fut révélé dans une lettre infiniment spirituelle de son auteur, et le mieux que je puisse faire est de lui laisser ici la parole :

« J'ai travaillé, me dit-il, avec zèle, faute de divertissements meilleurs et de l'allégresse qu'il faut pour être paresseux avec agrément. J'ai fait un roman qui s'appelle *Picrate et Siméon*. C'est l'histoire d'un cul-de-jatte et d'un cocher. Un cocher voit la vie de haut en bas ; mais un cul-de-jatte la voit de bas en haut. Il en résulte deux sortes d'opinions sur la vie, — deux morales, autant dire. J'ai cru bien urgent de mettre en contact ces deux façons d'apprécier l'Univers ; peut-être me suis-je abusé : je le croirais !... »

Voilà ce que voulait faire M. André Beaunier, et ce qu'il fit, ce fut une œuvre forte et jolie que le public prit un extrême plaisir à lire, séduit par la richesse, la profondeur et la grâce des pensées qu'elle recèle, et doucement ému par l'histoire tragique et tendre de cette Marie Galante, jolie fleur de Paris, victime de l'amour qu'elle ressentit pour Siméon, le cocher métaphysique, et de celui qu'elle eut le malheur d'inspirer à Picrate, le cul-de-jatte positiviste...

SONIA

Le Journal de Sonia.

Qui est donc cette mystérieuse *Sonia?* Je l'ignore comme tout le monde, pourtant, si je n'ai jamais rencontré Mme Sonia de Thalberg — et combien je le regrette! — je connais ou crois connaître fort bien le mystérieux écrivain qui n'aurait certainement pas songé à publier ses « notes sur Paris », si elles avaient été indifférentes ou banales.

En fait le *Journal de Sonia* est une des plus délicieuses choses qui se puissent concevoir, et je ne connais pas de Parisien qui ait compris, pénétré et décrit l'âme et la vie de Paris avec la finesse et l'esprit de cette jolie dame d'Odessa.

Elle a rencontré toutes les personnalités de Paris, elle a visité les hôpitaux, les maisons neuves, les tribunaux et les hôtels, elle a écouté les boniments des camelots, elle a fréquenté les journalistes, les artistes, les officiers, les ministres et leurs femmes, elle a assisté aux réceptions de l'Académie française, au vernissage, aux répétitions générales, aux grands dîners, aux réunions publiques, elle a contemplé les statues qui ornent les places publiques, elle est allée à la foire de Neuilly, aux bals de carrefours du 14 Juillet et aux soupers du réveillon, que sais-je

encore? elle a exploré les quatre coins de la vie de Paris.

De tout ce qu'elle a vu, entendu, vécu, elle a rapporté des observations et des notes, où il y a de la joie, de la tristesse, de l'admiration, de la surprise et surtout de l'esprit, un esprit endiablé et charmant, et notre confrère s'est emparé de toutes ces observations et de toutes ces notes pour en composer le ravissant volume qu'il nous a offert.

De mauvaises langues prétendront que Sonia est un mythe imaginé par un vieux Parisien pour pouvoir, tout à son aise, s'étonner de choses qui ne l'étonnent plus. Qu'importe? Sonia restera une femme infiniment amusante et séduisante, et si elle n'existe pas, B... a joliment bien fait de l'inventer.

PIERRE VALDAGNE

Mon Fils, sa Femme et mon Amie.

Le titre du dernier volume de M. Pierre Valdagne est terriblement long, mais il est bien joli, — quant au roman, il est si joli qu'il semble trop court...

On y retrouve dès les premières lignes la marque de cet esprit délicat, curieux, parisien au suprême degré, auquel nous devons *la Confession de Nicaise*, et ce délicieux *Amour du Prochain*, et tant d'autres

choses aimables, d'une légèreté profonde, et tout embaumées de « parisine ».

En écrivant *Mon fils, sa femme et mon amie,* Pierre Valdagne n'est pas, vous pensez bien, devenu un écrivain vertueux — mais son immoralité est si aimable, si gracieuse, si dénuée tout à la fois d'hypocrisie et d'incongruité, qu'elle est, je vous assure, infiniment plus sympathique que bien des moralités austères et brutales. Mettons même, si vous voulez, que Pierre Valdagne s'y montre « amoral » — l'épithète fera plaisir à telle de mes lectrices qui en abuse un peu contre ses meilleurs amis — mais il a tant d'esprit, qu'il ne lui reste vraiment pas beaucoup de place pour la morale : on ne peut pas tout avoir.

D'ailleurs, la très frivole et amusante histoire de *Mon fils, sa femme et mon amie,* pour scabreuse qu'elle soit parfois, se maintient toujours dans les limites d'un bon ton exquis, et d'une réserve aussi décente que pimentée.

CHARLES-HENRY HIRSCH

La Demoiselle de comédie.

Ce livre est un roman délicieux, et qui place au premier rang ce jeune écrivain, d'un bien remarquable talent.

Le public avait pris déjà un plaisir extrême à son

précédent ouvrage, cette étourdissante et philosophique *Éva Tumarche*. Sa *Demoiselle de comédie* est d'un genre tout différent, mais l'esprit de M. Charles-Henry Hirsch est resté aussi étincelant, et il le dépense ici sans compter.

L'histoire de cette *Demoiselle de comédie* est une aventure essentiellement moderne et parisienne : ses personnages n'ignorent rien des potins de la grande ville; ils ont certainement leurs entrées dans toutes les coulisses de Cabotinville, et ils connaissent les détours du Conservatoire, comme s'ils y étaient nés, — et cependant ce roman ultra-moderniste d'un esprit endiablé et suraigu est paré de toutes les grâces du dix-huitième siècle. C'est bouffon, c'est touchant, c'est profond; il y a de quoi rire et de quoi penser, et c'est un livre qui vaut aujourd'hui, au lecteur, une heure tout à fait charmante, en attendant de valoir à son auteur une renommée de bon aloi.

MARCEL BOULENGER

Au Pays de Sylvie.

Ce pays de Sylvie, c'est Chantilly. M. Marcel Boulenger nous y conduit, en ce livre gracieux, par des chemins aimables et parfumés.

Cet écrivain est, dans la très jeune génération, un

de ceux sur qui on peut fonder — et sur qui l'on a réalisé — les plus belles espérances. On a apprécié déjà le mérite de quelques-unes de ses précédentes productions ; celle-ci est délicieuse, et les vingt nouvelles dont elle est composée sont d'authentiques bijoux littéraires.

Dans ces prestes et pimpants récits, M. Marcel Boulenger déploie, lui aussi, toute la grâce d'un conteur du dix-huitième siècle, qui serait très « jeune siècle », comme on dit au vingtième, et c'est d'une saveur tout à fait exquise, où la frivolité et une pointe de perversité revêtent des formes si aimables, si souriantes, si discrètes, qu'on ne saurait vraiment en faire grief à l'auteur, et bouder contre un si précieux plaisir.

CHAPITRE II

Romans de femmes : Une opinion de George Sand. — L'Auteur d'Amitié amoureuse, Elsa Asenijeff, Jean Bertheroy, M.-A. de Bovet, Brada, Claude Ferval, Judith Gautier, Gyp, Myriam Harry, Georgette Leblanc, Daniel Lesueur, Jane Marni, Comtesse Mathieu de Noailles, Marcelle Tinayre, Jane de la Vaudère, etc., etc.

Nous sommes décidément dans le royaume des femmes, et la littérature romanesque est en train de devenir l'apanage du sexe qui semble bien avoir renoncé à être « faible ».

Elles empiètent terriblement, les romancières ! Elles produisent de plus en plus, et j'ajoute que la fortune leur prodigue, à elles, des sourires dont elle reste avare pour leurs confrères mâles.

Des noms? Des titres? Ils sont dans toutes les bouches, s'étalent orgueilleusement à la devanture de toutes les librairies, — et si nous avions la folle prétention de vouloir tout dire, et parler en détail de

toutes ces triomphatrices, il nous faudrait y consacrer cet ouvrage entier.

Au milieu de l'universel enthousiasme, une seule voix discordante s'élève et proteste contre l'excès de l'admiration que nous vouons aux femmes, c'est la voix d'un grand écrivain qui déclare que : « Les femmes n'ayant ni profondeur dans leurs aperçus, ni suite dans leurs idées, ne peuvent avoir de génie. »

Voulez-vous connaître le nom de ce juge sévère — mais injuste — et qui ferait pousser les hauts cris à nos modernes féministes? Il a nom George Sand!

La Dame de Nohant a-t-elle voulu, dans la circonstance, faire montre d'une excessive modestie et se réserver, par delà le tombeau, la gloire du démenti éclatant dont elle est aujourd'hui l'objet?

C'est peu probable.

Tout simplement, George Sand vivait à une époque où les femmes ne *devaient* pas avoir de génie et où le talent — tout juste — leur était permis, et encore, à titre tout à fait exceptionnel.

Nous avons changé tout cela. Les femmes de génie ont droit, aujourd'hui, à l'existence, — elles n'en abusent pas, mais les hommes non plus! — et les femmes de talent ont envahi la littérature avec une fougue, un entrain, une abondance et un succès bien faits pour inquiéter le sexe fort, qui peut encore songer à combattre la concurrence féminine dans l'art du violon, par exemple, — en fermant, ou presque, aux femmes les classes du Conservatoire, — mais qui me semble en grand danger, dans les

lettres en général, et dans le roman en particulier.

Ajoutez à cela que ces conquérantes n'ont rien de commun avec les bas-bleus que se représentent des imaginations surannées. Ce sont, pour la plupart, de jeunes femmes pleines d'élégance et de charme, parfois même de toutes jeunes filles, presque des enfants.

Et elles sont presque toujours fort gracieuses et spirituelles dans la vie quoi qu'en puissent croire cet autre retardataire, Balzac, pour qui la femme écrivain est « sans amitié, sans amour, sans sexe », et cette autre blasphématrice d'elle-même, Mme de Girardin, pour qui « toutes les Françaises avaient de l'esprit, sauf celles qui écrivaient ».

Mme MARNI

Le Livre d'une amoureuse.

Mme J. Marni, qui nous donna des dialogues dramatiques, empreints d'une gaieté si douloureus et d'une si amère philosophie, a publié cette année un roman qui a eu un très légitime retentissement *le Livre d'une Amoureuse.*

Toutes les qualités de Mme Marni se retrouvent dans ce livre émouvant, rapide, passionné et vivant comme la vie elle-même. L'auteur possède, en effet, à un si

haut degré l'art d'animer ses personnages et de les camper devant le lecteur, que celui-ci finit par jouer lui-même un rôle dans le drame qui lui est raconté — et ne peut s'empêcher en lisant cette histoire, de croire que « c'est arrivé ». En écoutant la plainte de cette amoureuse, en considérant les traits de celui qu'elle aime, on voit positivement ces héros sortir du livre pour prendre leur place dans la vie de Paris où il semble qu'on les a connus et remarqués; tout cela en un mot est si vivant, qu'on le croirait vécu, et l'interêt du roman s'en trouve décuplé.

CLAUDE FERVAL

Vie de Château.

A propos de la sempiternelle question de la « crise du livre », M. Marcel Prévost nous citait naguère Claude Ferval parmi les romanciers de la jeune génération, qui ont de bonnes raisons pour ignorer cette crise d'ailleurs imaginaire. Ce n'est pas son roman, *Vie de château*, qui a pu la révéler à cet écrivain de grand talent. Il a, en effet, reçu un accueil chaleureux, et c'est justice, car il est très supérieur à ses précédentes productions dont le succès pourtant ne fut pas mince.

Vie de château est une œuvre toute pleine de bril-

lantes qualités littéraires, d'un style très personnel, sans pourtant la moindre recherche, d'une psychologie aiguë ; — mais c'est en même temps, c'est surtout un roman amusant.

« Amusant » est, je sais bien, un fort vilain mot, et je ne suis même pas sûr que l'épithète plaise beaucoup à Claude Ferval ; je la risque pourtant, — et j'y attache la valeur d'un fort bon compliment.

Il n'est pas, en effet, à la portée de tout le monde d'écrire un roman capable d'amuser le public, et tel écrivain qui méprise « l'amuseur » littéraire serait bien accueilli s'il savait provoquer autre chose qu'un ennui profond. Ce n'est pas le cas de Claude Ferval, et ce n'est pas le cas de son très joli roman, *Vie de château*, qui est d'un bout à l'autre palpitant d'intérêt.

DANIEL LESUEUR

Le Marquis de Valcor. — Madame de Ferneuse.

L'auteur de ces deux romans est un brillant écrivain, qui, sous son pseudonyme masculin, a ouvert naguère la voie aux victoires des femmes dans la littérature, et qui, dès aujourd'hui, dans la plénitude de son talent et de sa renommée, peut revendiquer le titre de précurseur.

Son *Marquis de Valcor* est un vrai roman, « roman

romanesque » au plus haut point, œuvre d'imagination, dont les péripéties, profondément émouvantes, ont de quoi passionner la foule des liseurs ; c'est aussi le livre d'un écrivain remarquable et probe, dont la forme extrêmement littéraire enchantera les délicats. C'est, enfin, l'œuvre d'un romancier honnête, qui ne croit pas déchoir en écrivant un livre que peuvent lire les jeunes filles.

Madame de Ferneuse est la suite de ce premier roman ; c'est une aventure très romanesque, elle aussi, très mélodramatique parfois, qui nous met en présence d'une héroïne de grâce, de tendresse et de vérité, — ce qui prouve, entre parenthèses, que les femmes généralement si sévères à elles-mêmes, savent aussi, parfois, peindre de belles et nobles figures de femmes — aux prises avec une situation d'une angoissante étrangeté.

L'ensemble de ces deux romans, réunis sous un titre qui fleure l'énigme : *le Masque d'amour*, constitue une œuvre émouvante, et d'une belle unité malgré la complication et l'enchevêtrement parfois un peu abusif des péripéties. Il y a là les éléments d'un très beau drame qu'il suffira simplement d'écrire, car toutes les « scènes à faire » y sont déjà faites et de main de maître.

Je souhaite que cette pièce soit écrite quelque jour ; en attendant, le livre qui la contient « en puissance » fait couler des torrents de larmes.

ELSA ASENIJEFF

Innocence.

Innocence est « un livre pour les jeunes filles modernes », — c'est du moins le certificat que lui donne Mme Elsa Asenijeff elle-même. Il me paraît cependant difficile d'en recommander la lecture à des jeunes filles, même modernes. Non, certes, qu'il soit de tendance immorale ; bien au contraire, les nouvelles qui le composent sont toutes, sans exception, d'une moralité supérieure et d'une inspiration très généreuse, — mais elles mettent l'innocence en contact avec des aventures et des choses bien périlleuses. Il y a d'ailleurs des pages exquises de tendresse et de très féminine philosophie dans ce livre que Mme Elsa Asenijeff offre aux jeunes filles « pour que tout ce qu'il y a d'offensant dans ce qu'elles voient n'évoque que la pensée de l'universelle bonté et de la guérison », — et dont, pour mon compte, je crois qu'on peut recommander non aux jeunes filles, mais à leurs mamans, la lecture émouvante et qui donne à penser.

Mme LA COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

Le Visage émerveillé.

Ce radieux roman fut une des joies les plus pures, les plus délicates, les plus complètes que nous ait données cette année littéraire. Dans cette œuvre, tout à la fois audacieuse et voluptueusement chaste, éclatent les prestigieuses qualités de poète qui distinguèrent et mirent au premier rang Mme de Noailles. Aussi bien, ce roman est l'œuvre d'un très grand poète, d'un poète spontané et charmant qui regarde la vie, les femmes, les fleurs, qui les regarde avec, au cœur, un immense besoin d'aimer, d'admirer et de comprendre; avec, dans la pensée, une merveilleuse faculté d'exprimer, en une langue somptueuse, une infinité de choses belles, délicates, subtiles.

C'est un enchantement que ce livre, qu'on trouve, je crois, trop beau, trop profond, trop divinement humain, pour être apprécié à sa juste valeur par le grand public, — et qui fut cependant universellement compris et admiré, triomphant par la force de sa grâce toute puissante.

GYP

Les Froussards.

Ce n'est jamais un événement indifférent que l'apparition d'un de ces volumes où Gyp réunit en série les dialogues que lui inspira la capricieuse actualité et qui vivent encore, alors que cette actualité a depuis longtemps disparu.

Ces dialogues, en effet, et ces livres amusent les uns — et c'est le plus grand nombre — jusqu'au délire; — ils agacent les autres jusqu'à l'exaspération, et je crois bien que Gyp est au moins aussi contente des colères qu'elle déchaîne que des enthousiasmes qu'elle soulève.

Ses nouveaux dialogues ont ces deux habituels succès : ils les méritaient, car ils sont très amusants, très rveux et terriblement mordants. *Les Froussards,* sur lesquels Gyp exerce sa dent incisive, sont une tête de Turc heureusement choisie, — et c'est plaisir d'entendre dire leur fait aux gens du monde, de la politique, de la finance et d'ailleurs, qui ont la terreur d'avoir une opinion ou d'exprimer une pensée, et qui vivent dans une angoisse perpétuelle, hypnotisés par la chèvre menaçante et le chou horrifique qu'il importe de ménager.

C'est du bon Gyp fort gai, et c'est parfois d'une cruelle transparence.

BRADA

Isolée.

Le monde des lettres tient en très haute estime le talent si probe, si vigoureux, tout à la fois, et si féminin de Brada, qui nous a donné déjà tant d'œuvres fortes et charmantes, telles le *Retour du flot* et aussi les *Terres de soleil et de brouillard.*

Le nouveau roman de Brada, *Isolée*, est digne du talent de son auteur : c'est une histoire très émouvante, très simple, très passionnée, que celle de cette noble et séduisante Sylvanie, dont l'aventure heureusement se termine fort bien, et dont les dernières larmes sont, à la fin du roman, des larmes de joie.

Au cours de cette histoire touchante, Brada a trouvé, en outre, moyen de nous offrir une peinture de la société anglaise, qui est bien l'une des choses les plus divertissantes, les plus aimables et les plus spirituelles qui soient.

GEORGETTE LEBLANC

Le Choix de la Vie.

L'onduleuse artiste lyrique qui s'est fait une si brillante réputation est entrée cette année dans la carrière des lettres, et elle a affronté le public sans ses armes habituelles de séduction plastique, avec un curieux roman, *le Choix de la Vie.*

Mme Georgette Leblanc a lu Maeterlinck, cela n'est pas douteux... Loin de moi la pensée d'insinuer que son œuvre ne lui appartient pas entièrement et qu'elle a cherché des inspirations auprès du génial et mystérieux écrivain qui est son époux, — non certes, e Georgette Leblanc a été tout de suite en littérature ce qu'elle est dans le drame et dans la tragédie, une artiste d'une rare et intense personnalité. Si je dis qu'elle a lu Maeterlinck, c'est qu'on ne peut s'empêcher de penser à *la Sagesse et la Destinée* — dont eterlinck d'ailleurs lui rapporte le mérite en une admirable dédicace — en lisant cette œuvre curieuse, troublante, passionnée, passionnante et sereine qu'est *le Choix de la Vie.*

On n'attend pas de moi que je raconte le roman de cette femme supérieure, qui veut élever jusqu'au divin qui brûle en elle, l'âme de la petite paysanne qu'elle a rencontrée, et qui réussit seulement, chose

essentielle, du reste, à révéler à celle-ci le mystère de son étoile, à lui faire *choisir* la vie conforme à sa nature.

C'est un livre qui ne se raconte pas, qui se déguste à petites doses, lentement, et dont la savoureuse et audacieuse philosophie se découvre peu à peu à l'esprit ravi du lecteur qui a su chercher et gagner sa joie.

En somme, une œuvre très haute, profonde et savoureuse où rayonnent immensément à la face du monde, l'amour de la Beauté et la beauté de l'Amour.

JEAN BERTHEROY

Les Dieux familiers.

Les romans de cet écrivain ont toujours un cachet très personnel. Elle excelle à placer ses récits d'une noble simplicité, ses personnages d'une très moderne humanité, dans des décors d'où s'exhale un étrange et pénétrant parfum d'archaïsme. Ces décors, reconstitués avec une piété, une érudition et un art merveilleux, enveloppent les personnages de Jean Bertheroy d'une atmosphère colorée et vibrante.

C'est bien la note du roman qu'elle a publié sous le joli titre : *les Dieux Familiers*. Dans ce livre, c'est l'antique cité de Nîmes qu'elle a choisie pour théâ-

tre de la belle histoire d'amitié et d'amour qu'elle nous raconte. C'est sur les bords du Nemausus, un torrent que les dieux de l'antiquité n'ont pas encore abandonné à notre époque d'incrédulité et d'athéisme; c'est à l'ombre de la mystérieuse et antique Tour-Magne, que vivent, souffrent et aiment Adrien Flavie et Lucette, — et c'est là qu'ils reviennent demander à leurs « dieux familiers » de protéger leur tendresse et de défendre leur bonheur.

Et c'est un roman exquis où l'amour et l'amitié sont dépeints avec un charme profond et auquel le paganisme prête toutes les grâces des formes de l'antiquité, et la psychologie moderne, sa féconde méthode d'analyse.

MADAME JANE DE LA VAUDÈRE

La Guescha amoureuse.

Mme Jane de La Vaudère, qui aime à parer d'un cadre original et brillant les aventures qu'elle nous conte, a un faible pour l'exotisme, et après nous avoir emmenés aux Indes à la suite des *Courtisanes de Brahma,* elle nous transporte avec *la Guescha amoureuse* jusqu'à Tokio.

Le moment n'est pas mal choisi pour nous offrir un roman de mœurs japonaises, car jamais le Nippon ne nous a autant intrigués et intéressés : — si les

lecteurs français sont en ce moment peu enclins à la sympathie pour les sujets du Mikado, ils ne sauraient du moins en vouloir aux savoureuses petites « gueschas » et le souvenir de la bizarre et séduisante Sada Yacco n'en reste pas moins aimable pour nous. La petite héroïne de Mme Jane de La Vaudère ressemble comme une sœur à cette étrange artiste, et c'est une raison de plus pour nous intéresser à son aventure amoureuse, passionnée et tragique.

Dans ce livre nouveau, Mme de La Vaudère a déployé toutes les ressources de cette imagination fantaisiste, ardente, effrénée, qui caractérise son talent; elle a en outre, à ce qu'on m'affirme, fait preuve d'une rare érudition dans la peinture des décors et des mœurs du pays nippon.

Cette peinture est-elle aussi exacte qu'on le dit? Je l'ignore; du moins, elle est d'une belle et riche et somptueuse couleur, et elle est très agréable à contempler.

Mme MARIE-ANNE DE BOVET

A l'Assaut de la Vie.

Le roman publié cette année par Mme Marie-Anne de Bovet — ou plutôt l'un de ses romans — est à ce point romanesque et dramatique qu'on le devine vécu, — la vie seule, en effet, peut recéler tant de

drame et tant de roman. L'héroïne de ce livre, la belle et perfide Maud, nous est dépeinte avec une cruauté et une âpreté que seule une femme pouvait se permettre, — car, même dans le roman, les hommes sont toujours enclins à plus de ménagements pour le beau sexe, et c'est aux romancières qu'ils abandonnent le soin de frapper les femmes autrement qu'avec une fleur de rhétorique.

Mme Marie-Anne de Bovet s'est acquittée de la tâche en conscience, et elle s'est même chargée, au dénouement de son roman, d'infliger à son héroïne un châtiment exemplaire.

Pour être complet, je dois ajouter que Mme Marie-Anne de Bovet a, dans cette même année 1904, publié deux autres volumes : l'un a pour titre *l'Étendard :* c'est un roman à tendances nationales et même quelque peu nationalistes; l'autre s'appelle *Ame d'argile.*

*
* *

Ce chapitre déjà bien long ne saurait donner une idée de l'énorme production féminine de cette année; les femmes nous ont gratifié encore d'un grand nombre d'autres livres dont on trouvera les titres à l'index qui termine ce volume. — Comment, cependant, passer sous silence ici le roman de Myriam Harry : *Le retour de Jérusalem,* qui valut à son auteur la flatteuse consécration du Prix Vie Heureuse? —

comment ne pas saluer d'un mot l'œuvre nouvelle de l'« Auteur d'*Amitié amoureuse* », femme toujours masquée d'un talent si délicat, à qui nous devons ce joli roman *Les serments ont des ailes?* — comment ne pas signaler une œuvre nouvelle, *la Vie Amoureuse de François Barbazanges*, de Marcelle Tinayre, qui reste, il faut le dire, l'auteur de *la Maison du Péché?* — comment ne pas saluer, d'un mot, ce *Paravent de Soie et d'Or*, tissé, peint et brodé par Mme Judith Gautier, ce beau livre étincelant des splendeurs de l'Orient, et embaumé de ses subtils parfums? — comment?... Mais, décidément, elles sont trop et les hommes réclament leur place au soleil.

CHAPITRE III

Romans honnêtes et romans malsains.

La moralité d'André Theuriet, d'Henry Bordeaux, de Champol, l'immoralité joyeuse de Willy, l'immoralité tragique de Jean Lorrain. — Les livres d'Émile Morel et de Claude Farrère.

ANDRÉ THEURIET

La maison des Deux Barbeaux.

M. André Theuriet est un simple, un doux, un aimable. — Ses œuvres semblent écrites à l'ombre des grands chênes, dans le recueillement et la paix de la campagne, loin des bruits et des immoralités de la grand'ville. Ce n'est pas à dire qu'il ignore le tumulte des passions humaines; — il en parle au contraire en psychologue très délicat, avec un sentiment très vif des nuances, mais aussi avec un respect profond de son public.

La Maison des Deux Barbeaux, qui date d'il y a presque dix ans, peut passer pour l'un des types les plus complets du genre, — et c'est une heureuse idée de l'avoir fait reparaître, en une très jolie édition, vêtu d'une façon tout à fait luxueuse et artistique. L'illustration a été demandée à Ch. Huard, le très remarquable artiste qui sait exprimer avec tant de verve, de couleur et de profondeur les comédies et les drames paysans ou bourgeois, et qui pour ce livre a composé quatre-vingts illustrations qui sont autant de savoureux tableaux de la vie, de l'âme, du sentiment de la province. Ainsi, ce livre apparaît vraiment comme l'édition définitive d'une œuvre qui pourrait bien être la meilleure qu'ait produite André Theuriet.

Le même écrivain nous a donné également, cette année, *Chanteraine* et *Histoires galantes et mélancoliques*.

HENRY BORDEAUX

Le Lac noir. — La Voie sans retour. — Vies intimes.

M. Henry Bordeaux est le champion moderne du roman honnête. Le très vif et très retentissant succès de cet écrivain a été en même temps celui de la saine littérature, de celle qui s'impose aux suffrages de la

foule, sans la faire rougir — ce qui n'est point banal.

Il nous a donné cette année trois œuvres tout à fait dignes d'attention.

Dans *Le Lac noir*, l'auteur de *la Peur de vivre* et de *Pays natal* nous montre son talent sous une face tout à fait nouvelle. C'est le récit très intéressant, très pathétique d'une histoire de sorciers en plein dix-neuvième siècle. Une récente et réelle aventure nous a démontré que le postulat n'avait rien d'invrai semblable; elle a fourni à M. Henry Bordeaux le sujet d'un bon roman, plein de puissance et de pittoresque, qui fera trembler les femmes et réfléchir les hommes, et qui passionnera tout le monde.

La Voie sans retour était une réédition; elle a eu pour le public tout l'attrait d'une nouveauté, et l'on a relu avec un très vif plaisir cette ravissante idylle qui se déroule dans le merveilleux décor de l'une de ces « Iles d'Or », coins paradisiaques isolés et mystérieux de la Côte d'Azur et où il « tente d'exprimer cette mélancolie de la volupté qui, après avoir répandu tant de grâces émouvantes sur la nature éternelle et la vie passagère, agite, comme une eau corrompue, le fond ténébreux et impur de la sensibilité ».

Quant à *Vies intimes*, ce n'est point un roman; mais M. Henry Bordeaux y a déployé ses plus brillantes qualités de romancier.

Ce livre, c'est, pour employer une heureuse expression de l'auteur, une série de « pèlerinages au pays des âmes »; ces pèlerinages, il les a faits avec une piété passionnée aux tombes des écrivains, des poètes,

des musiciens, des impératrices. Il a demandé doucement leur secret sentimental à ces âmes qu'il nous révèle dans des pages d'une grâce exquise et prenante.

Ces histoires — qui sont de l'histoire — où l'amour et la passion jouent souvent le principal rôle, sont autant de romans vécus d'un intérêt très particulier et très spécial, car ils ne se passent pas dans le monde et dans la vie, mais dans les cœurs obscurs et dans le souvenir.

Et comme les héros de ces romans sont tour à tour George Sand et Wagner, Balzac et Michelet, Mme de Warens et Mme Hanska, Victor Hugo et Chateaubriand, on peut juger l'intérêt littéraire que présentent ces pages, et l'émotion qui s'en dégage.

CHAMPOL

Sœur Alexandrine.

J'ai un faible pour les productions du romancier Champol. Les livres qu'il nous donne sont toujours, en effet, d'une avenante et belle santé ; on y voit presque toujours célébrer des sentiments nobles et purs, et exprimer des pensées de justice et de générosité. On sort enfin de la lecture de ses livres avec une idée un peu plus haute de l'humanité, — laquelle n'en devient d'ailleurs pas meilleure, mais « ça fait tou-

jours plaisir », et cela repose des romans « rosses » ou scandaleux.

On objectera peut-être que tout cela n'est pas très « parisien », — c'est doublement injuste pour Paris d'abord, qui n'est pas si immoral qu'on le veut prétendre, pour Champol ensuite, qui dépeint avec beaucoup de grâce, d'esprit et de verve, des milieux et des personnages qui n'ont, ma foi, rien de provincial.

On retrouve toutes ces qualités dans *Sœur Alexandrine*, qui est certainement l'un des livres les plus émouvants qu'il ait écrits. C'est, en outre, un roman de pleine actualité, car il nous conte les aventures d'une religieuse expulsée, sans couvent, sans famille, sans ressources, et qui prétend, malgré tout, poursuivre son apostolat de charité, de tendresse et de bonté. Jetée dans la vie, elle y côtoie l'amour, la honte et la haine, et au milieu de mille difficultés elle remplit sa mission secourable et meurt dans la joie du devoir accompli et dans la tristesse des malheurs dont elle fut le témoin et la victime.

C'était là un sujet qui convenait à merveille au talent de Champol, et si, pour mon compte, je regrette quelque peu son actualité trop brûlante, je ne mets pas en doute que cela même ne soit pour le public un des attraits puissants de ce livre.

EUGÈNE MOREL

La Parfaite Maraîchère.

Puisque Virgile a fait une œuvre poétique immortelle sur les travaux des champs, pourquoi n'écrirait-on pas un bon roman sur ce sujet : *La Parfaite Maraîchère?* C'est sans doute la réflexion que s'est faite M. Eugène Morel lorsque l'idée lui vint d'écrire son livre. Et en somme, il n'a pas mal réalisé cette tâche paradoxale de nous amuser, de nous séduire et de nous faire penser, avec des histoires de choux, de carottes, de légumes de toutes sortes, et aussi des histoires de pluie et de beau temps. Le livre est original, amusant et curieux.

JEANROY

Deux cœurs.

Ce roman appartient à une collection qu'on a baptisée la collection Hermine : on pense s'il est candide. Il n'est pas ennuyeux non plus, ni mal écrit; au contraire, il est d'une lecture très captivante, et

fera couler de douces larmes, sans faire monter au front la moindre rougeur; il est, en outre, délicieusement illustré par le charmant artiste qui s'appelle Lucien Métivet.

WILLY

La Môme Picrate. — Minne.

Willy est un homme curieux qui pourrait écrire des livres de haute valeur, qui a un talent remarquable, et capable d'exprimer des sentiments délicats et des nuances jolies; il pourrait, mais il ne veut pas; — il préfère continuer à écrire des livres qu'il convient d'enfermer avec soin dans quelque coin caché de sa bibliothèque, à l'abri des regards innocents.

La Môme Picrate! Quel titre, seigneur! — et songez qu'il n'est rien auprès de ce qu'il abrite, et que derrière ce mur scandaleux, bariolé, imagé par la silhouette de Willy en galante compagnie, il se passe énormément de choses fort peu « racontables ».

Ce n'était vraiment pas la peine d'anéantir *Claudine* d'indécente mémoire — et au fait est-elle si vraiment anéantie? — pour faire renaître *la Môme Picrate!*

Les gens vertueux n'ont pas gagné au change, et je vous prie de croire — sans y aller voir — que cette

danseuse excentrique n'a rien à envier à celle qui l'a précédée dans la carrière : ses lettres manquent d'orthographe, et ses propos sont dénués d'élégance littéraire, mais ils sont, en revanche, terriblement épicés ; — quant à ses aventures, elles dépassent, je crois bien, tout ce qu'on peut imaginer dans le genre cher à Willy ; — et pour les conter, il faudrait tout à la fois la verve et l'impudeur d'Henry Maugis — inséparable compagnon de Willy et protagoniste infatigable de toutes ses comédies.

Quant à *Minne,* c'est une petite personne qui a remplacé Claudine dans le cœur oublieux de Willy, son père, et qui, sans la faire oublier du public, pourrait bien quelque jour balancer sa peu louable gloire.

Elle n'a, d'ailleurs — je me hâte de le dire, — rien de commun avec sa trop célèbre devancière, cette nouvelle héroïne, et il semble que Willy ait renoncé à nous scandaliser pour entreprendre avec elle de nous stupéfier.

C'est, en effet, une bien étrange et curieuse petite fille que cette Parisienne de quinze ans, écolière peu studieuse d'un « cours fort distingué » et qui passe un peu trop de temps à lire en cachette, dans les journaux à un sou, la rubrique des faits divers. Lecture qu'il convient de ne pas recommander aux petites filles, surtout lorsque, comme Minne, elles ont l'imagination ardente : je n'en veux pour preuve que l'extraordinaire aventure de cette jeune personne vivement intéressée par les histoires d' « Apaches ».

Oui, l'aventure n'est pas « quotidienne » ; elle a

toute l'invraisemblance charmante et terrible d'un rêve, mais Willy s'est acquitté du soin d'y mettre quelques réalités, qui ne laissent place à aucun doute, — et l'on est tenté de s'indigner de le voir conduire sa très innocente héroïne au milieu de semblables périls. Mais Willy se moque bien des indignations; il a voulu écrire un livre étonnant, il l'a écrit...

JEAN LORRAIN

Propos d'Ames simples. — Fards et Poisons.

M. Jean Lorrain n'ignore ni le scepticisme, ni le cynisme, ni l'ironie : il les connaît, au contraire, fort bien, et il excelle trop à les pratiquer dans ses œuvres, curieuses, maladives, et fortes, où il dépense un talent considérable et qui, je crois, méritait un sort meilleur.

Venant d'un tel écrivain, un livre intitulé : *Propos d'Ames simples* était fait pour étonner.

Ames simples et Jean Lorrain! Ce titre et cette signature doivent être bien ébahis de se trouver côte à côte, et on ne conçoit guère cet écrivain de toutes les complications et de toutes les névroses, tenant des « propos d'âmes simples ».

C'est pourtant le cas, et le titre ne nous trompe pas.

Les très méridionales histoires qui nous sont contées dans ce livre n'ont rien de mystérieux ni de troublant; elles sont tout bonnement divertissantes ou émouvantes; — par exemple, elles ne sont pas devenues morales, oh non! — mais avec Jean Lorrain, on est prévenu, et chacun sait, de reste, que ses livres ne sont pas faits pour traîner sur les tables...

Avec *Fards et Poisons* nous revenons, si j'ose dire, à du Jean Lorrain classique. Ce titre en dit long, en effet, sur la couverture où Magnien a dessiné de troubles et obscures images.

On sait que Jean Lorrain prétend à être un peintre impitoyable de la société contemporaine, et le fait est qu'il a une profondeur, une acuité de vision vraiment très remarquables; mais, tout de même, je persiste à croire que le monde n'est pas tout à fait ce qu'il apparaît dans ces récits angoissants et maladifs, effrayants tout à la fois d'invraisemblance et de réalisme.

Tour à tour, dans les nouvelles qu'il nous offre aujourd'hui, M. Jean Lorrain promène sa lanterne sourde au théâtre, dans le monde, dans la famille (!), dans l'amour, — et en lisant toutes ces choses noires et tristes et louches, on déplore, je le répète, qu'un si incontestable et si beau talent d'écrivain ne soit pas mis au service d'une pensée plus saine.

ÉMILE MOREL

Névrose.

Névrose! ce titre est inquiétant et fait pour donner un petit frisson aux neurasthéniques ou à ceux que guette la neurasthénie, c'est-à-dire à la grande majorité de nos contemporains, — il est aggravé encore par la belle et effrayante image que Manuel Orazi a peinte pour la couverture du livre, et où il nous montre le névrosé et sa névrose sous un aspect qui impressionne jusqu'au malaise. C'est bien la couverture qui convenait à cette œuvre morbide et forte.

M. Morel y raconte, en une langue sobre et très littéraire, l'histoire intime d'un homme, un lettré, un artiste, un psychologue torturé par le besoin d'analyser ses sentiments, de revivre ses souffrances, de les décupler en les raisonnant, et qui finit par éprouver je ne sais quelle volupté à souffrir et à se regarder souffrir.

Tout cela est terriblement subtil, et cette volupté de la douleur peut sembler difficilement explicable ; elle existe pourtant, cela n'est pas douteux, et le héros de *Névrose* n'est nullement un être imaginaire, c'est un « cas » évidemment, mais ce n'est pas tout à fait un cas d'exception.

L'analyse de ce cas de psychologie est faite par

M. E. Morel, avec une sûreté, une ampleur et une puissance remarquables, et pour faire admettre tant d'analyse et tant de psychologie par les lecteurs de romans, il fallait en même temps une réelle habileté d'écrivain. M. Émile Morel est loin d'en être dénué, et son roman — en tant que roman — est d'une lecture fort attachante. L'aventure qu'il conte est émouvante et le drame extérieur auquel il nous fait assister n'est pas moins intéressant que la tragédie dont l'âme de son héros est le théâtre. Le livre, vibrant aussi d'une superbe évocation de Florence, est illustré avec beaucoup d'art et de talent par M. Orazi, dont les compositions renforcent à merveille l'impression laissée par le livre.

CLAUDE FARRÈRE

Fumée d'opium.

Il faut avoir la tête solide pour lire jusqu'au bout *Fumée d'opium*. C'est bien l'une des œuvres les plus étranges et douloureuses qu'on puisse imaginer. Son auteur, dont le nom jusqu'ici n'était guère connu, est doué d'une force d'évocation singulière. Il se défend d'avoir fréquenté la déesse « Opium », et vécu les voluptés profondes, les épouvantes et les angoisses qu'elle réserve à ses fidèles, cela m'étonne, car il nous

faire à travers ces choses mystérieuses le plus
rant, le plus terrible, le plus affolant des voyages.
ette œuvre est venue entre les mains de M. Pierre
ys qui a tenu à la faire connaître au public et la
sente dans une préface qui est une page admirable,
'est donc à lui que nous devrons d'avoir connu
ivre, et je me demande si nous devons le remer-
ou le blâmer de nous faire un tel présent, et
oir mis à la portée des profanes les redoutables
sations de douceur, de violence et de malaise pro-
l que provoque une pareille lecture.

CHAPITRE IV

La Vie, l'Ame et le Sentiment. — Guy de Maupassant. — Les amis des femmes : Paul Hervieu, Marcel Prévost, Henri Maisonneuve, Gustave Hue. — Paul Bourget, J.-H. Rosny, Georges Ohnet, Camille Lemonnier, Edmond Haraucourt, Michel Provins, Charles Foley, Maxime Formont, Georges Sauvin, Henry Buteau, Charles-Louis Philippe, Georges Bonnamour, François Casale, Masson-Forestier, Maurice Leblanc.

GUY DE MAUPASSANT

Œuvres complètes illustrées.

L'édition illustrée des œuvres de Maupassant est terminée. Le dernier des 29 volumes a paru cette année, et le moment est venu d'apprécier dans son ensemble cette belle et vaste publication.

Maupassant! Est-il bien de mode aujourd'hui de l'admirer et de l'aimer? En vérité je ne sais pas, je ne veux pas savoir. Je sais que des gens recherchèrent

et recherchent, sans trop s'en vanter, certains de ses écrits pour tout autre chose que leur pure beauté. Je sais que des collégiens en rupture de discours latins et de programmes d'École normale, bacheliers, tudieu! depuis des mois déjà, lui reprochèrent de « ne pas penser » et, prenant ingénument au sérieux des boutades de gens en place, ne lui reconnaissaient — ce pauvre Maupassant! — qu'un très misérable talent... Certes, nulle part en ses livres ne sont exposées les merveilleuses propriétés du syllogisme en *barbara*, ni l'hypothèse du principe vital. Mais il me suffit encore, il suffit à beaucoup qu'il ait su sa langue comme personne et qu'il ait eu tout bonnement le sens prodigieux de la vie. *Bel-Ami, Notre Cœur, Fort comme la mort, Une Vie, Boule-de-Suif, la Maison Tellier, Mlle Fifi, Sur l'eau*, tant d'autres, tous les autres, dont les titres sont dans toutes les mémoires, romans ou nouvelles, comiques ou ardents, bouffons ou sinistres, relisez-les. Rien n'a vieilli. Son œuvre robuste et simple a l'inaltérable jeunesse de l'essentielle vérité. La mode littéraire n'est aussi qu'une mode, et passe vite. Il n'y a pas de *littérature* ici.

Il y a un point de l'espace à un moment du monde, un coin du monde à un instant de la vie, conservé pour toujours à nos yeux. Parfaite, la magie nous échappe et la nature nous est rendue, lumineuse et sombre, grotesque et navrante, cruelle et douce, adorable et terrible, et toujours nécessaire, réelle en un mot, et telle qu'on se demanderait presque, entre l'individu et l'ordre des choses, lequel, selon la formule célèbre

reprise par un critique, lequel des deux a i
l'autre...

L'édition nouvelle, qui vient d'être publiée, es
gne en tous points de cette œuvre superbe.

Pour interpréter ces textes d'un homme qui s'
chait exclusivement à l'apparence des êtres et
choses, ces textes où se reflètent tant de chos
d'êtres divers, l'on s'adressa très judicieuseme
des artistes fort différents, tous intéressants,
illustrèrent successivement ce qu'on avait con
qu'ils sentiraient le mieux. Ainsi, point d'incohér
Et ceci n'est point si banal en une illustration de
mille dessins. Ces artistes, qui furent choisis p
les meilleurs de notre temps, unis par la vaste fr
nité du talent, le sont plus étroitement cette foi
leur seul culte hérité du maître, celui de « l'hu
vérité ».

PAUL HERVIEU

Flirt. — L'Inconnu.

Les deux romans de M. Paul Hervieu, qui
urent offerts au cours de cette année, ne sont
les œuvres inédites; en effet, ce très brillant écr
depuis quelques années absorbé par le thé
théâtre est un maître tyrannique et qui exige
lue fidélité. Ni le public, ni l'écrivain n'on

d'en gémir, puisque aussi bien cette heureuse passion nous a valu des œuvres de tout premier ordre, pathétiques, émouvantes, et d'une haute portée philosophique et sociale.

Seuls, les amis des beaux livres peuvent s'en plaindre, car les premiers romans de M. Paul Hervieu étaient de nature à nous donner le désir d'avoir bientôt à en espérer d'autres, beaucoup d'autres.

Nous les aurons peut-être quelque jour, ces œuvres où l'écrivain défendra, comme il l'a fait au théâtre, avec une admirable simplicité, une raison têtue, une ferveur, une éloquence prestigieuses, la cause de la femme opprimée par les mœurs, par la société, par la loi; en attendant, il faut nous contenter des rééditions qu'une heureuse initiative de librairie nous a values, et qui nous ont permis de relire avec joie, sous une aimable parure, enjolivées par des aquarelles fort plaisantes de Henry Morin, ces deux œuvres ravissantes et fortes qui s'appellent : *Flirt* et *l'Inconnu*.

MARCEL PRÉVOST

La Princesse d'Erminge.

M. Marcel Prévost est bien, je crois, l'un des plus heureux romanciers de notre temps, car chaque ...re nouvelle est pour lui l'occasion d'une nouvelle ...oire, et il a réussi à conquérir tous les cœurs

de femmes en leur disant parfois d'assez dures vérités.

Et les femmes ont bien raison; elles reconnaissent en l'auteur des *Demi-Vierges* un ami très sûr, très indulgent au fond, qui ne fait allusion à leurs erreurs que pour les réparer, les expliquer et défendre les coupables, et qui ne cite une femme à son tribunal sentimental que pour avoir l'occasion de plaider pour son cas particulier les circonstances atténuantes, et de chanter un hymne universel en l'honneur de la grâce triomphante, de la beauté, de la vertu de *la femme*.

La princesse d'Erminge aura une place privilégiée dans cette galerie féminine composée avec tant d'art, d'émotion et de tendresse par M. Marcel Prévost; elle apparaît en effet comme l'héroïne la plus belle, la plus touchante, la plus profondément humaine et « femme » qu'ait créée ce moderne historien de « l'éternel féminin », de sa noblesse, de ses douleurs et de ses pardonnables faiblesses.

HENRY MAISONNEUVE

L'Éternelle Revanche.

Avec une verve, une émotion, un enthous pleins de fougue et de jeunesse, M. Maisonneuve dit, dans ce roman, et sans avoir la prétentic

nous la révéler, la toute-puissance de l'amour dans la vie des femmes : son règne parfois se fait attendre, et il peut être différé par mille circonstances, mais l'heure toujours sonne, où Éros vient s'emparer en maître de la destinée des femmes et prendre son « éternelle revanche » pour faire leur bonheur ou les désespérer.

C'est là une thèse qui est née en même temps que le monde — et que l'amour — et il y a gros à parier qu'elle vivra aussi longtemps qu'eux, et qu'elle restera juste non seulement pour la plus belle moitié du genre humain, mais aussi pour l'autre, car les hommes ne sont pas, que je sache, à l'abri de cette céleste et infernale puissance...

Cette thèse donc n'est point nouvelle ; elle est mieux que cela : elle est éternelle. J'ajoute que M. Henry Maisonneuve la soutient avec beaucoup de talent dans une histoire palpitante et très littérairement contée.

GUSTAVE HUE

L'Utile Amie.

nan prétend — avec beaucoup de grâce et ., et un sens très fin de la psychologie — nous r le rôle de l'éternel féminin au service de la

de femmes en leur disant parfois d'assez dures vérités.

Et les femmes ont bien raison; elles reconnaissent en l'auteur des *Demi-Vierges* un ami très sûr, très indulgent au fond, qui ne fait allusion à leurs erreurs que pour les réparer, les expliquer et défendre les coupables, et qui ne cite une femme à son tribunal sentimental que pour avoir l'occasion de plaider pour son cas particulier les circonstances atténuantes, et de chanter un hymne universel en l'honneur de la grâce triomphante, de la beauté, de la vertu de *la femme*.

La princesse d'Erminge aura une place privilégiée dans cette galerie féminine composée avec tant d'art, d'émotion et de tendresse par M. Marcel Prévost; elle apparait en effet comme l'héroïne la plus belle, la plus touchante, la plus profondément humaine et « femme » qu'ait créée ce moderne historien de « l'éternel féminin », de sa noblesse, de ses douleurs et de ses pardonnables faiblesses.

HENRY MAISONNEUVE

L'Éternelle Revanche.

Avec une verve, une émotion, un enthousiasme pleins de fougue et de jeunesse, M. Maisonneuve nous dit, dans ce roman, et sans avoir la prétention de

nous la révéler, la toute-puissance de l'amour dans la vie des femmes : son règne parfois se fait attendre, et il peut être différé par mille circonstances, mais l'heure toujours sonne, où Éros vient s'emparer en maître de la destinée des femmes et prendre son « éternelle revanche » pour faire leur bonheur ou les désespérer.

C'est là une thèse qui est née en même temps que le monde — et que l'amour — et il y a gros à parier qu'elle vivra aussi longtemps qu'eux, et qu'elle restera juste non seulement pour la plus belle moitié du genre humain, mais aussi pour l'autre, car les hommes ne sont pas, que je sache, à l'abri de cette céleste et infernale puissance...

Cette thèse donc n'est point nouvelle ; elle est mieux que cela : elle est éternelle. J'ajoute que M. Henry Maisonneuve la soutient avec beaucoup de talent dans une histoire palpitante et très littérairement contée.

GUSTAVE HUE

L'Utile Amie.

Ce roman prétend — avec beaucoup de grâce et d'esprit, et un sens très fin de la psychologie — nous montrer le rôle de l'éternel féminin au service de la

nous offrent un si bel exemple d'indissoluble fraternité littéraire, content avec beaucoup de délicatesse, les amours contrariées—et, bien entendu, finalement victorieuses — d'Yvonne et de Maurice. L'histoire est toute simple, elle est empreinte d'une jolie émotion, j'ajoute qu'elle est, d'un bout à l'autre, sans mièvrerie ni fausse pudeur; franchement innocente, et que c'est là un roman qui peut vraiment être mis entre les mains des jeunes filles.

En notre temps, c'est un éloge peu banal, et la personnalité littéraire de MM. Rosny lui donne toute sa valeur.

En outre, le livre est présenté avec un soin et un art remarquables, avec de belles eaux-fortes de Steck et d'agréables frontispices de Caruchet.

La Luciole, qui suivit cette publication, est digne de leurs plus beaux livres : et la constatation a son prix, car la fécondité de ces deux écrivains, leur fièvre ardente et infatigable de labeur et de production avaient de quoi inquiéter quant à la qualité de leurs livres futurs.

La Luciole est venue à point pour nous rassurer; il n'y a pas dans l'œuvre de J.-H. Rosny de roman plus remarquable, plus vibrant d'amour et de jeunesse, et dans ces pages si vivantes, si réelles et si pleines de poésie, on retrouve le grisant parfum de ces paysages du Midi qui s'animent la nuit du vol mystérieux des lucioles, petites fées étincelantes et ailées, petites âmes de femmes lumineuses, ingénues, décevantes et fugaces...

Enfin, voici le volume de nouvelles qu'ils ont baptisé la *Fugitive*. C'est le titre de la première nouvelle de ce très agréable volume, qui en contient une cinquantaine; elle est, d'ailleurs, bien intéressante, cette *Fugitive*, et il y a dans cet émouvant petit drame, conté en cinq ou six pages, la matière de tout un roman. Les suivantes sont dignes de ce début; très courtes, rapides et alertes, tour à tour tendres, dramatiques ou bouffonnes, elles constituent, dans leur ensemble, un livre tout à fait aimable. Les très distingués écrivains qui nous ont donné tant d'œuvres considérables ont voulu, cette fois, se divertir à faire de « petites choses »; le divertissement sera pour le public, qui ne peut manquer de goûter ce livre; — notamment à la série de « nouvelles sportives », où évoluent tour à tour des escrimeurs, des boxeurs, des aéronautes, des écuyers : c'est l'alliance des sports et de la littérature!

GEORGES OHNET

Le Chemin de la Gloire.

Je n'ai nulle honte à dire ici le plaisir très vif que j'ai pris à la lecture de ce roman, et à proclamer les qualités d'émotion, d'observation et d'intérêt qui le marquent. Son sort a été semblable à celui des œuvres

précédentes de Georges Ohnet : accueilli par le public avec une très grande faveur, il a été fortement décrié par un certain nombre de critiques ; Georges Ohnet, en effet, a eu de trop retentissants succès pour ne pas exciter la verve des détracteurs. Dieu sait si ces derniers ont été abondants et verveux, s'ils ont reproché à Georges Ohnet la familiarité de son langage et le manque de tenue de son style ! Ces reproches — si même ils sont fondés — m'ont toujours semblé profondément injustes. Bien sûr, sa prose n'est pas en marbre, mais Georges Ohnet n'a jamais été et n'a jamais prétendu à être qu'un romancier fertile en idées de roman et infiniment habile à les présenter ; il n'a jamais eu en vue que d'intéresser et d'émouvoir son public, et il y a toujours brillamment réussi. Ses romans sont amusants, pleins d'intérêt et de mouvement ; et nous sommes loin, avec lui, des romanciers qui « se battent les flancs » pour vivifier une idée absente ; il n'est jamais à court d'inspiration, et c'est, je crois, une chose appréciable.

Le *Chemin de la Gloire*, dont le cadre varie du tumulte de nos théâtres au silence des canaux de Venise, et de la mansarde du jeune auteur aux yachts somptueux du milliardaire, est un des bons romans de Georges Ohnet ; il fourmille en observations amusantes et exactes, — et l'imagination y trouve encore son compte.

CAMILLE LEMONNIER

Un Mâle. — L'Amant passionné.

La brillante édition qui fut publiée de l'âpre livre de Camille Lemonnier *Un Mâle*, était une réparation bien due à son auteur, à qui ce roman valut tant d'injustes ennuis: il a pris maintenant dans la littérature contemporaine la place qu'il mérite, — celle d'un chef-d'œuvre.

En tête de ce roman d'une si belle puissance, d'une allure si franche et si vigoureuse, J.-H. Rosny — bon juge en la matière — a écrit quelques lignes que je voudrais citer tout entières, car elles expriment avec une rare précision tout ce que nous pensons de ce livre, dont une « magie parfume les pages, une large senteur de nature et de volupté », et dont les types largement dessinés, « dans leur simplicité et leur complexité rustiques, dans les cris de leurs passions et de leurs astuces, résument une race entière évoquée par un grand et noble artiste ».

L'Amant passionné est un livre d'amour superbe, enivrant et lamentable.

Toutes les petites misères et toutes les grandes souffrances qui constituent « la joie d'aimer » sont exprimées dans ce roman frénétique, avec une éloquence qui vous empoigne et vous entraîne, avec

aussi une implacable minutie, qui fouille et analyse toute la force d'injustice recélée dans un cœur éperdument épris.

Le héros de *l'Escalade*, la belle pièce de Maurice Donnay, considère l'amour comme une maladie. C'est bien, en effet, une maladie atroce et délicieuse, que l'amour dont Paul Larue, le héros de M. Camille Lemonnier, est tour à tour ravi et torturé. Et je connais peu de récits aussi angoissants, douloureux, aussi enivrants que cette simple histoire d'amour qui se termine par la mort lamentable et illuminée de l'amant passionné et poitrinaire. C'est un roman superbe, où M. Camille Lemonnier a mis tout son magistral talent et tout son cœur. Il fera vibrer tous ceux qui ont souffert par l'amour qu'ils ont éprouvé ou inspiré, c'est-à-dire, n'est-ce pas, une bonne partie des femmes et des hommes d'aujourd'hui, d'hier et de toujours.

EDMOND HARAUCOURT

Les Benoît.

Voici encore un admirable livre. C'est un roman conduit avec un art robuste et sobre, dont l'anecdote est singulière. C'est aussi — est-il besoin de le dire? — une œuvre d'une haute valeur littéraire, digne en

tous points de cet écrivain qui est l'un des premiers de notre temps.

Mais c'est aussi, c'est surtout une œuvre superbe de miséricorde et de pitié pour d'humbles et poignantes douleurs, et c'est un hymne en l'honneur de cette vertu souveraine qui domine et renferme toutes les vertus et qui efface et relève toutes les faiblesses: la pure et simple et modeste bonté. Et M. Edmond Haraucourt a fait ainsi mieux qu'une œuvre très haute, il a accompli une bonne action, en écrivant un roman d'où se dégage si puissante cette rare et bienfaisante impression.

MICHEL PROVINS

Comment elles nous prennent.

Un auteur très spirituel nous a exposé naguère *Comment elles nous lâchent*. La chose en soi, généralement, est assez simple. M. Michel Provins s'attaque à une question peut-être plus complexe et délicate, en s'efforçant de nous montrer *Comment elles nous prennent*. Comment et pourquoi? Et c'est une suite de dialogues très vifs, de petits mimes verveux et fins, où l'aimable écrivain s'attache à mettre en pleine lumière le mécanisme à la fois subtil et grossier de la quotidienne comédie sentimentale. Son

observation alerte voit juste et choisit bien. C'est dire assez qu'elle doit être cruelle. Mais une ironie indulgente en atténue l'inévitable amertume. Comme Figaro, comme beaucoup de nos contemporains, M. Provins estime, sans doute, qu'il vaut mieux s'empresser de rire des choses, et il a, ma foi! bien raison, car les réalités qu'il croque ne seraient, au fond, rien moins que réjouissantes. Et c'est son art infiniment séduisant de nous conter les grâces perverses de ces héroïnes exquises et redoutables sans qu'on puisse l'accuser d'avoir fait acte de moraliste grincheux ni de s'être laissé charmer jusqu'à rendre un hommage servile à la toute-puissance de l'éternel féminin.

CHARLES FOLEY

Fleur dO'mbre.

Fleur d'Ombre est un livre tout à fait délicieux et dont le gros succès nous a tous ravis. Tendre, passionné, dramatique, ce roman a tout ce qu'il faut pour séduire les amateurs exclusifs du roman; il a, en outre, assez de qualités d'esprit et de littérature pour conquérir... tous les autres liseurs.

J'ajoute, mais je n'insiste pas, que *Fleur d'Ombre* est, à ce qu'on chuchote, une histoire très réelle et

très actuelle; je le regretterais presque, car le roman à clef m'inspire une sainte horreur. Cela n'empêche pas qu'il pique à merveille la curiosité du public et que ce soit là encore un élément de succès pour le livre de M. Foley.

MAXIME FORMONT

La Grande Amoureuse.

Audacieux, vibrant, passionné, le roman de M. Maxime Formont se recommande par de très sérieuses qualités littéraires; avec tant d'atouts dans son jeu, il aurait pu et dû se dispenser d'insister comme il l'a fait sur le côté scabreux et périlleux de son sujet. C'est une œuvre forte, — il était inutile d'en faire un livre vraiment un peu trop *raide:* Ces réserves faites, il faut convenir que M. Maxime Formont tient décidément, avec ce livre, les très belles promesses qu'avaient fait concevoir ses œuvres précédentes : attendons avec confiance celles qu il nous donnera dans la suite.

GEORGES SAUVIN

Doit-on aimer?

Doit-on aimer? Cette question brûlante est en même temps quelque peu oiseuse — car dès qu'on songe à se la poser, il devient tout à fait inutile d'y répondre, le mal étant déjà fait. — M. Georges Sauvin fait de cette question le sujet d'un livre : histoire émouvante, psychologie recherchée d'un cœur qui conclut, après s'être un peu égratigné aux ronces du chemin, à la nécessité d'un « amour supérieur ».

HENRY BUTEAU

La Faute.

En écrivant cette œuvre très émouvante et douloureuse, M. Buteau, sans doute, voulait faire couler des pleurs. Soyons assurés qu'il y est parvenu. *La Faute* nous raconte un drame du cœur, pathétique et troublant, d'une très fine analyse psychologique, et dont les héros sont campés avec beaucoup d'art et de force. L'histoire est très simple de cette jeune femme, tendre et fidèle épouse, séduite sans presque

qu'elle en ait conscience, et écrasée tout de suite sous le poids du remords qui la conduit à la folie, — et de ce romancier odieux et cynique, qui voit dans ce malheur dont il est l'auteur, l'occasion d'une étude psychologique.

C'est un très bon roman plein de pitié et de tendresse pour les femmes et qui mérite de leur plaire.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Marie Donadieu.

Depuis ses deux derniers livres, *Bubu de Montparnasse* et *le Père Perdrix,* M. Charles-Louis Philippe était considéré non sans raison, tant par les maîtres officiels que par les jeunes, comme l'un des plus remarquables — pour ne pas écrire comme le romancier mieux âmé de la génération nouvelle. Ce n'est pas *Marie Donadieu* qui fera dire qu'on s'est trompé : nous sommes bien là en présence d'un talent de tout premier ordre qui s'impose chaque année par une œuvre profonde.

L'histoire est simple, les gestes du moins. Mais que sont les gestes? M. Charles-Louis Philippe nous parle d'hommes et de femmes comme les autres, d'êtres « pauvres comme tout le monde ». Tout cela est baigné d'une immense pitié, d'une grave douceur,

d'une infinie tendresse où le silence éternel prolonge l'effusion des pleurs; tout cela baigne dans un mystère qui fend le cœur délicieusement, le mystère douloureux et candide de son existence même. C'est une simple histoire d'amour, racontée par elle-même à la tristesse harmonieuse d'un merveilleux poète.

GEORGES BONNAMOUR

Le vent emporte la poussière.

Un joli titre, original et mystérieusement éloquent, qui tout de suite vous émeut et vous intrigue. Ce titre « Le vent emporte la poussière », c'est aussi la conclusion mélancolique de cette œuvre délicate, aiguë, poignante, de poète et d'artiste, conte vécu par des êtres au cœur trop humain, roman de tendresse et de douleur passionnée où sanglote éperdument, infiniment, la volupté déchirante d'aimer.

FRANÇOIS CASALE

La Rose du Bocage.

M. François Casale a publié autrefois *Chanteclair,* un livre charmant que l'Académie couronna l'an dernier. Il ne s'est pas arrêté en si beau chemin. Il a

cueilli *la Rose du Bocage* et nous l'a offerte en un volume. Elle est exquise encore, cette idylle fleurie parmi des glèbes épiques. Des sentiments de toujouurs gracieusement et nerveusement exprimés, un milieu, une époque, un décor et des gestes finement caractérisés, de hautes silhouettes, parfois lestement croquées; — on se laissera bien vite séduire par cette page d'amour, souriante, spirituelle et dramatique.

MASSON-FORESTIER

L'Attaque nocturne.

L'Attaque nocturne est un fort aimable recueil de nouvelles, très diverses, très variées, — tantôt dramatiques jusqu'à la terreur, tantôt gaies jusqu'à la grivoiserie.

La première de ces nouvelles est déjà connue de tout Paris qui est allé l'applaudir au théâtre Antoine sous les espèces d'une petite pièce dont on n'a pas oublié « le succès d'effroi... et de fou rire ».

Elle est vraiment bien amusante, cette histoire du commissaire, de l'amoureux maladif et du mari farouche, — et elle est contée avec beaucoup de verve et d'esprit.

Les autres ne sont pas moins divertissantes et ce livre présente, outre les mérites que je viens de

lui reconnaître, celui de nous montrer le talent de M. Masson-Forestier sous une face très nouvelle et un peu inattendue chez le grave auteur de *Forêt Noire et Alsace*.

MAURICE LEBLANC

Gueule rouge 80 chevaux.

On aurait tort de dire que la passion des sports est l'ennemie de la littérature : voyez ce volume de nouvelles, sur la couverture duquel rougeoie une automobile lancée sur une route, qu'elle dévore avec frénésie...

Gueule rouge 80 chevaux nous offre de la littérature sportive. Dans toutes les nouvelles dont se compose ce livre, histoires rapides, émouvantes, pittoresques, c'est toujours le sport qui forme le fond du tableau, avec tout son vertige et toute sa volupté. C'est dans l'ivresse du sport, dans la fuite éperdue des modernes « autos » que vivent les héros de M. Maurice Leblanc ; c'est dans un diabolique tournoiement de vitesse, de force et de mouvement qu'ils aiment, souffrent et meurent, — et cela donne à son livre, très intéressant d'autre part, une note tout à fait curieuse et impressionnante de modernisme aigu. C'est l'entrée triomphante du sport dans la littérature !

CHAPITRE V

Romans sociaux, romans de mœurs, romans à thèse. — Paul Adam, Octave Mirbeau, Jean Lombard, Maurice Montégut, André Couvreur, Maurice Maindron, Fernand Lafargue, Delbousquet, Louis Bertrand, Léon Frapié, Marcel Mielvaque, Jean Rameau, Frédéric Berthold, Jacques des Gachons, Émile Guillaumin, Pascal Forthuny, Marcel Luguet, André Maurel, Claude Sénéchal, vicomte de Miramon-Fargues, Claude Lemaitre Jean Bouvier, Georges Riat, comte A. de Saint-Aulaire, Maurice Landay.

PAUL ADAM

Le Troupeau de Clarisse

M. Paul Adam est l'honneur des lettres de notre temps. Ce puissant écrivain a souffert pour son idéal, pour la conception qu'il s'était faite de la beauté et de la forme littéraire. Son œuvre considérable, cette série prodigieuse de romans, « le Temps et la Vie », dont la beauté est si virile, — ne se livre pas du premier coup. Elle est âpre et dure, touffue, difficile à pénétrer. Quand on l'a comprise, quand on est entré dans l'intimité intellectuelle de son auteur, on éprouve des joies incomparables, mais c'est là un effort qu'il est périlleux de demander au public. Cet effort, au risque

de sa renommée et de sa vie, M. Paul Adam le lui a demandé, et à force de dignité, de courage et de fierté, il l'a obtenu, il a vaincu la résistance du lecteur, et l'a conquis de haute lutte.

Il est bien difficile de parler ici d'une œuvre d'un tel écrivain. En effet, ses productions s'accommodent assez mal de la hâtive et rapide chronique à laquelle je suis obligé; elles méritent, elles nécessitent un examen approfondi, et à vouloir les caractériser en quelques mots, on risque fort de n'en donner qu'une très inexacte idée.

Et cependant *le Troupeau de Clarisse*, est singulièrement plus accessible à l'examen que cette *Ruse*, cet *Enfant d'Austerlitz,* tous ces romans du « Temps et la Vie » d'une si puissante et profonde signification. *Le Troupeau de Clarisse* est une histoire curieuse, contée en une série d'épisodes rapides, pleins de lyrisme, d'amour, d'ironie profonde et d'observation aiguë, prétextes aussi aux commentaires de la philosophie la plus originale et la plus audacieuse.

Est-ce un roman? Est-ce une thèse? Est-ce une série de contes philosophiques? C'est une œuvre!

OCTAVE MIRBEAU

Farces et Moralités. — L'Abbé Jules.

Dans l'œuvre considérable et forte de ce maître écrivain, il est des œuvres plus importantes, il n'en

est pas de plus significative et de plus belle que le volume *Farces et moralités* où il a réuni les petites pièces rapides et poignantes, d'une ironie si âcre, d'une pensée si puissante qu'il a données au théâtre en ces derniers temps; et l'ensemble de ces actes brefs constitue un livre nerveux et musclé d'une belle et violente harmonie.

Quant à *l'Abbé Jules*, c'est un roman sur lequel la critique contemporaine n'a pas laissé grand'chose à dire. Il est depuis longtemps classé parmi les œuvres les plus remarquables de ce grand écrivain dont la véhémence et l'âpreté ont suscité tant de colères et tant d'admirations. Si je suis amené à en parler ici, c'est qu'il nous est apparu cette année sous une nouvelle forme, en un volume où Hermann-Paul s'est chargé de commenter la pensée du romancier dans des dessins fortement expressifs, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, qui ajoutent encore, s'il est possible, à l'angoisse de ce livre terrible.

JEAN LOMBARD

Lois Majourès.

Le succès de ce roman n'a pas été mince, car Jean Lombard est devenu — depuis sa mort — un écrivain adopté par la mode. Il a suffi qu'il disparût

pour qu'on lui découvrît des qualités extraordinaires. Le snobisme même s'en est mêlé, et les bizarreries de style dont ses dernières œuvres sont émaillées furent jugées admirables par un public qui sembla vouloir se faire pardonner une longue injustice par un enthousiasme excessif et posthume.

Cela dit, il n'est pas douteux que Jean Lombard fut un écrivain d'une rare puissance et d'un très grand talent, — et ses qualités même sont assez éminentes pour qu'on puisse se dispenser d'admirer ses outrances de style.

Ce qui me séduit justement dans *Loïs Majourès*, c'est que son style est infiniment plus simple que celui de *Byzance;* — l'effet n'en est pas diminué, loin de là. C'est un livre profondément émouvant; l'image qu'il nous a donnée de la vie et des luttes politiques sous le chaud soleil du Midi, le récit qu'il nous fait des lamentables aventures de Loïs Majourès sont singulièrement impressionnants; et je me réjouis de songer qu'on a pu donner à ce livre une admiration où le snobisme n'a eu que peu de part.

MAURICE MONTÉGUT

Filles Pauvres. — L'Usurier.

Dans les deux œuvres qu'il nous a offertes cette année, M. Maurice Montégut a voulu sans doute nous

donner une idée de la souplesse et de la diversité de son très beau talent d'écrivain. Quelques mois à peine en effet après avoir publié *les Épées de fer,* ce superbe roman historique où la chouannerie est si éloquemment et si dramatiquement mise en scène, il nous a offert deux œuvres d'un genre tellement différent que le contraste apparaît saisissant et voulu.

Filles pauvres est un roman délicieux, d'une psychologie profonde tout à la fois et d'une étonnante fantaisie, — roman de caractères et roman d'aventures bourgeoises où l'ironie alterne avec l'émotion, et la comédie avec le drame. Tout cela est traité dans une langue d'une souplesse, d'une sobriété et d'une force vraiment remarquables; — et c'est un fort bon roman, d'une vraie originalité.

Pour l'*Usurier,* c'est un pur « roman parisien », où nous voyons évoluer dans les décors les plus divers, à travers les mille péripéties que peut inventer la plus ardente imagination de romancier, un usurier et ses victimes.

Je n'en dis pas plus long sur le sujet de ce roman, car si trois cents pages touffues, pittoresques, émouvantes se lisent très vite, c'est une autre affaire que de songer à les raconter; les événements s'y précipitent avec une telle abondance, une telle diversité, une telle émotion qu'on est emporté avec eux sans savoir où l'on va, mais avec la certitude qu'on n'aura pas à regretter le voyage.

L'Usurier est de plus un roman très bien écrit, dans

le style souple, personnel, coloré, qui est celui de M. Montégut.

Cet écrivain nous disait naguère :

« Quand j'étais enfant, je concevais une formule d'art qui vous fera peut-être sourire, mais qui n'a pas tout à fait cessé de me séduire après les ans. Elle consistait en ceci : les romans de Dumas écrits par Flaubert. C'est très ambitieux, je l'avoue. Mais si l'on ne peut se hisser aux sommets, il est permis de tourner autour. »

Je n'ose avancer qu'il se soit hissé à un tel sommet; il me paraît juste de dire cependant qu'il a fait mieux que de « tourner autour ».

ANDRÉ COUVREUR

Caresco surhomme, ou le Voyage en Eucrasie.

M. André Couvreur, qui nous avait donné précédemment ces œuvres si curieuses et si fortes du *Mal nécessaire,* de *la Force du sang* et de *la Graine,* œuvres de médecin social autant que de romancier, aborde sous le titre bizarre de son œuvre nouvelle les vastes problèmes qui lui sont familiers; mais il le fait sous une forme imprévue, où se révèle la souplesse de son talent très distingué.

Il a, pour un instant, retiré son héros, le chirurgien

Caresco, de la brutale réalité moderne, pour le transporter dans un pays de fiction et de légende, que son imagination a construit de toutes pièces. Sur les bases de la science, il a essayé de bâtir, d'instituer un empire mystérieux, l'Eldorado des temps modernes. Et dans ce cadre de rêve évoluent des personnages pris dans la réalité, lesquels arrivent à se convaincre de cette vérité décevante et philosophique : qu'il est bon, qu'il est impérieusement nécessaire de souffrir, et que le vrai bonheur ne saurait naître que de la souffrance.

Telle est la thèse. Elle est développée avec talent dans un livre romanesque et passionnant, très digne d'être dédié à cet écrivain subtil et profond qui a nom Paul Adam.

M. Edmond Malassis a illustré ce beau livre de très adroits dessins, où la pensée de l'écrivain a été admirablement comprise et pénétrée.

FERNAND LAFARGUE

Les Danglemar.

La mort de Fernand Lafargue a vivement émue attristé le monde des Lettres, mais on ne se doutait pas, lorsque sa carrière fut brusquement interrompue, qu'elle avait été si laborieuse et si féconde. Il avait, en effet, laissé dans ses cartons plusieurs

œuvres complètement terminées, que des mains pieuses ont recueillies, et dont la valeur fait regretter plus encore sa disparition.

L'une de ces œuvres, *les Danglemar*, est la suite d'un autre livre de Fernand Lafargue, *Bethsabée,* qui avait eu, lors de son apparition, un certain retentissement. Comme ce premier ouvrage, le roman des *Danglemar* est un livre d'un intérêt poignant et d'une portée sociale qui dépasse celle d'un roman habituel. Une très haute moralité anime et ennoblit ce roman où nous voyons deux hommes, issus du même sang, marqués de la même empreinte, — mais où se développe en sens contraire la personnalité du père, dont les mauvais instincts sont poussés jusqu'au crime par l'un, alors que l'autre n'a gardé de l'hérédité paternelle que le germe du bien. Et c'est ce dernier qui triomphe dans la joie de vivre, d'être honorable et vertueux, — ce qui, tout en n'étant peut être pas, hélas ! tout à fait conforme à la réalité des choses, est de nature à enchanter le lecteur.

EMMANUEL DELBOUSQUET

L'Écarteur.

Le jeune romancier qui a produit cette œuvre est — il n'en faut pas douter — un écrivain de race, dont la réputation sera, quelque jour, considérable, et que le

grand public devrait bien se donner le mérite de découvrir dès aujourd'hui, car il n'aura jamais plus de talent qu'il n'en manifeste dans ce roman.

Déjà, son livre précédent, *le Mazareilh*, témoignait d'une très rare et très personnelle valeur dont quelques critiques voulurent s'apercevoir. *L'Écarteur* devrait forcer les enthousiasmes et conférer à son auteur la renommée qui lui est due : il y a, en effet, dans ce livre, des qualités superbes de passion, de couleur et de jeunesse, qui en font une œuvre extrêmement remarquable et belle, qu'il faut lire et qu'un jour, il « faudra avoir lue... »

MAURICE MAINDRON

Monsieur de Clérambon.

Monsieur de Clérambon est bien l'une des œuvres les plus divertissantes qu'on puisse imaginer.

On n'a certainement pas oublié le glorieux *Saint-Cendre* qui plaça naguère M. Maurice Maindron parmi les plus intéressants et les plus remarquables écrivains de ce temps. *Monsieur de Clérambon* est le digne compagnon du marquis, et ses aventures sont, pour le moins, aussi hilarantes et aussi curieuses.

Elles nous sont contées dans cette langue pittoresque, originale et forte, avec cette savante et trucu-

lente fantaisie qui firent la fortune de *Saint-Cendre* et qui assureront à *Monsieur de Clérambon* une égale popularité. Ce sera justice, car il y a, dans cette histoire racontée avec toute la naïve conviction d'un sujet de Charles IX, jointe à l'ironie d'un contemporain d'Anatole France, une somme de talent considérable — et c'est un livre vraiment délicieux.

LÉON FRAPIÉ

La Maternelle.

M. Léon Frapié est l'un des triomphateurs de cette année littéraire : L'Académie des Dix l'a proclamé, pour 1904, titulaire du Prix Goncourt. *La Maternelle*, à qui fut accordée cette flatteuse consécration, est, en vérité, un fort beau roman, d'une formule originale, audacieuse, sans rien de conventionnel, ni de recherché : c'est de la « tranche de vie sociale » pour employer le jargon à la mode. C'est le roman d'un homme au cœur sensible, à l'intelligence ouverte, qui, regardant la foule des petits enfants pauvres réunis chaque jour dans une école, sous la surveillance de leur institutrice, a assisté à des petits drames humbles et poignants, a deviné des destinées lamentables, — et en toute simplicité, parfois avec une âcre et sérieuse éloquence, a raconté ce qu'il

avait vu, ce qu'il avait compris, ce qu'il avait prévu. Et ainsi il a écrit une œuvre d'émotion profonde et de pitié, d'une haute portée sociale.

J'ai dit qu'il l'avait écrite sans recherche; il n'y en a peut-être vraiment pas assez dans son style, où la simplicité devient parfois du laisser-aller.

C'est un danger auquel M. Frapié devra songer, — et aussi l'Académie Goncourt qu'on a tendance déjà à accuser d'être insoucieuse, un peu trop, des questions de forme littéraire.

LOUIS BERTRAND

Pépète le Bien-Aimé.

M. Louis Bertrand est un écrivain, qu'il n'est plus besoin de présenter : il a déjà fait très largement ses preuves, et, avec le retentissant succès du *Sang des Races,* de *la Cina*, du *Rival de Don Juan*, il a atteint la grande célébrité à un âge où tant d'autres cherchent encore leur voie.

Il a fait mieux : dans une éloquente préface, écrite pour *les Chants séculaires*, de Joachim Gasquet, il a tracé un programme à la littérature de notre temps avec la verve tumultueuse et ardente d'un fondateur d'école, plein de jeunesse, de fougue et de confiance.

Dans ce manifeste, il y a des choses contestables et

des choses excellentes; mais, ce qui en ressort, c'est une condamnation définitive et impitoyable du romantisme.

Or, j'ose à peine le lui avouer, mais M. Louis Bertrand m'est toujours apparu comme un romantique échevelé, et *Pépète le bien-aimé* n'est pas fait pour modifier mon opinion, bien au contraire. Loin d'enterrer le romantisme, M. Louis Bertrand lui donne à mes yeux une vie nouvelle dans cette truculente histoire du beau pêcheur de la baie d'Alger. Tout le soleil d'Afrique illumine cette œuvre étincelante de mille lumières, bigarrée de vives et chatoyantes couleurs, et qui nous entraîne dans un vertigineux mouvement de fougue de jeunesse et d'amour à la suite de ce Pépète dont le beau physique ne connaît pas de cruelles, et qui n'est pas le « Rival de Don Juan », mais Don Juan lui-même, Don Juan très moderne, parfois assez fâcheux et un peu trop pratique — mais avec une si belle inconscience! — qui triomphe dans les bouges et dans les ruelles sombres et sur les petites places claires d'Alger, Don Juan qu'on adore, pour qui l'on souffre, pour qui l'on tue, et que l'on veut tuer — et qui très gentiment se réfugie à la fin dans l'amour sain d'une pure jeune fille dont le sort, d'ailleurs, ne laisse pas de m'inquiéter...

MARCEL MIELVAQUE

La Vertu du Sol.

La Vertu du Sol est un roman de la vie politique, c'est dire que ce livre très amusant, très varié, très vivant, n'est pas un roman gai, et qu'on ne sort pas de sa lecture avec une idée très haute de l'humanité. M. Marcel Mielvaque nous y offre une peinture lestement enlevée des luttes électorales dans une petite ville de province, — « cellule de l'organisme social », — où les grandes questions générales ont moins de place que les intérêts subalternes les plus modernes, et où la « vertu du sol », peu à peu, perd de son empire. Cette thèse n'est pas réjouissante, mais elle est développée avec beaucoup de verve, une ironie profonde, et qui n'est pas exclusive de sentiment.

JEAN RAMEAU

Zarette. — Les Chevaliers de l'Au-Delà.

Jean Rameau ne prétend pas nous inquiéter le moins du monde avec de maladives visions : c'est un bon romancier qui entend tout simplement nous

donner de bons romans dont les femmes raffolent et dont, après tout, elles n'ont pas tort de raffoler.

Zarette est d'ailleurs une œuvre émouvante, et il y a, dans ce roman d'une femme séduisante et jolie, une des situations les plus fortes et les plus tragiques que puisse rêver l'imagination passionnée d'un romancier qui sait merveilleusement faire vibrer les cordes sensibles sans pour cela dédaigner l'étude des caractères et l'art des descriptions.

Son roman des *Chevaliers de l'Au-Delà* est un livre tendancieux; il l'a orné de cette épigraphe empruntée à Chateaubriand : « On ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur. »

Cette note placée en tête du roman indique assez l'esprit dans lequel il est conçu, et il démontre, à ceux qui pourraient encore l'ignorer, que M. Jean Rameau n'est pas de cœur avec les persécuteurs de la religion. N'allez pas croire au moins que les *Chevaliers de l'Au-Delà* soient un roman politique, c'est un livre à tendances, mais c'est par-dessus tout un roman et très romanesque, — si romanesque qu'il en devient souvent mélodramatique : les charlatans du spiritisme et les escrocs de la sorcellerie, qui sont les héros de ce livre, nous font assister à une série d'aventures où se succèdent les péripéties les plus extraordinaires. Si Ponson du Terrail avait été un poète et un écrivain il aurait sans doute laissé des œuvres dans le genre des *Chevaliers de l'Au-Delà*, — et ce n'est pas un mauvais compliment que j'entends adresser à M. Jean

Rameau, lequel nous offre, en son livre, une débauche véritable d'imagination et d'invention dramatique, mises au service d'une conviction ardente.

FRÉDÉRIC BERTHOLD

Ce qu'honneur veut.

En lisant ce roman, on ne peut s'empêcher de penser, à la scène délicieuse de *l'Adversaire*, de Capus et Emmanuel Arène, où Chantraine, mari trompé et résigné après une première révolte, explique qu'avec de l'entraînement on s'habitue à tout, même à « cela », et qu'une philosophie aimable et bien entendue aidera sans doute dans l'avenir les hommes à supporter allègrement la situation de mari malheureux.

Nous n'en sommes pas là, et le docteur Berthier, le héros du roman de M. Berthold, non plus. Blessé dans son orgueil et dans son amour de mari, il tire de la trahison une implacable et mortelle vengeance. « C'est l'honneur qui commande. »

Tel n'est pas l'avis de M. Berthold; il estime que « ce qu'honneur veut », au contraire, c'est le pardon et la pitié.

Et il développe sa thèse avec beaucoup d'émotion, de sincérité et de chaleur, sans dissimuler aucun des arguments qui militent contre elle, car dans son

voyons, en effet, les habitants du chimérique royaume de Sylvanie menés, par étapes, de la monarchie à l'anarchie.

Et, chose admirable! c'est leur roi, lui-même, qui les conduit, sciemment et volontairement, à cette anarchie; c'est lui qui conduit la troupe populaire à l'assaut de son propre trône.

Comment parvient-il à mener à bien — si j'ose dire — cette tâche paradoxale? M. Pascal Forthuny vous l'explique avec une ingéniosité, une fantaisie et une sincérité saisissantes, et il donne à ce souverain, qui aspire à être le « législateur de la Révolution », une physionomie qui ne peut laisser indifférent.

L'expérience, d'ailleurs, n'est heureuse ni pour le peuple ni pour le roi. M. Pascal Forthuny, dont la foi ardente se mêle — malgré lui-même — de quelque scepticisme, ne nous le dissimule pas, et elle s'effondre dans une tragique inutilité, tant il est vrai, dit-il, que « ce ne sont pas les rois, ce ne sont pas les maîtres, qui transfuseront un sang nouveau au monde. Ce ne sont ni les trônes, ni les Parlements, ni les codes qui établiront la formule du bonheur humain ». « C'est le peuple lui-même qui, l'heure venue, fera crouler les murailles et dénouera les liens. » Ce qui revient à dire, je pense, que les rois ne doivent point s'occuper eux-mêmes du soin de renverser leurs trônes et que c'est une besogne pour laquelle ils ne peuvent avoir aucune espèce d'aptitude.

Cela, en somme, doit être assez généralement leur s; — et le roi de M. Pascal Forthuny est bien chi-

mérique. Il n'en est pas moins passionnant et curieux, — et il excitera, je crois, au plus haut point, l'intérêt, la curiosité et l'attention des lecteurs de romans qui, parfois, désirent réfléchir, et qui trouveront dans ce volume compact, en même temps que des épisodes d'une émotion romanesque, ample matière à méditation.

En lisant *l'Altesse,* du même auteur, on se prend parfois à songer que la romanesque et émouvante aventure qu'il nous conte ressortit plutôt à l'histoire contemporaine qu'au roman.

On a tort, c'est l'auteur lui même qui nous l'affirme : « Je déclare, dit-il, sur l'honneur, que le livre n'est pas une biographie. On n'y doit rechercher que le dessin d'une broderie composée avec des soies variées et anciennes sur l'infini canevas de la vie. »

Croyons-en donc M. Pascal Forthuny, et goûtons sans arrière-pensée d'actualité l'aventure douloureuse et belle de « Son Altesse Clémence, princesse de l'Orgueil, de la Haine et de l'Amour ».

Le livre, d'ailleurs, se suffit à lui-même, il n'a pas besoin de l'attrait de je ne sais quelle scandaleuse révélation. C'est un roman d'une forme tout à fait originale, et qui est singulièrement émouvant. On y retrouve toutes les qualités de style et de pensée qui marquent le beau roman social de M. Pascal Forthuny, *le Roi régicide.* J'ajoute que l'auteur, dans ce livre nouveau, a su se rendre beaucoup plus accessible au public, ce dont il convient de féliciter également et l'auteur et le public.

MARCEL LUGUET

Le Berceau.

Autrefois, lorsqu'un roman obtenait un gros succès, les dramaturges arrivaient, s'emparaient du sujet et en tiraient une pièce, en supprimant tout ce qui était de pur roman et nuisible à l'intérêt et à la rapidité dramatiques. Nous avons changé tout cela. Aujourd'hui, les romanciers viennent bâtir un roman autour de la pièce à succès. C'est là une tâche qui m'apparaît singulièrement périlleuse, et qui nécessite bien du tact et de l'habileté.

M. Luguet n'a manqué ni de l'un ni de l'autre en refaisant en roman la célèbre pièce de Brieux.

Sans altérer le moins du monde la portée sentimentale de l'œuvre dramatique, il a réussi — puisque force lui était bien d'amplifier et d'étoffer — à faire à côté de Brieux une œuvre très personnelle et très intéressante ; son *Berceau* donne à la lecture l'impression d'un véritable roman, et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

ANDRÉ MAUREL

La Chevauchée.

La Chevauchée est un très aimable roman, d'une jolie ironie, où se trouve retracée la carrière politique d'un député ministrable, puis « ministré ». Dans ce récit, quelques traits sont, sans nul doute, empruntés à la réalité, mais il en est d'autres qui sont sortis tout armés du cerveau d'André Maurel, observateur sarcastique du monde politique et littéraire, et ces traits imaginaires ne sont pas les moins savoureux ni les moins véritables.

De l'aventure qui nous est ainsi contée en des pages alertes et spirituelles, une philosophie se dégage, un peu vague, un peu désenchantée, que n'embarrasse d'ailleurs nulle excessive tendresse : celle de l'éternelle « chevauchée » à la vaine poursuite d'une insaisissable amante, qui sera *ad libitum*, la femme aimée, la gloire rêvée ou simplement l'ambition caressée.

CLAUDE SÉNÉCHAL

Leurs Parents.

Certainement, M. Claude Sénéchal est un jeune, cela se voit clairement à son manque d'indulgence. Dans *Leurs Parents*, il fait, avec beaucoup d'esprit et de nerf, le procès des « parents » de notre temps, parents dont les enfants actuels sont, paraît-il, tout à la fois l'œuvre et le châtiment.

Tout cela est bien empreint de quelque pessimisme et de beaucoup d'injustice, — mais la thèse est défendue avec beaucoup de talent dans des saynètes souvent fort amusantes et parfois singulièrement poignantes.

VICOMTE DE MIRAMON-FARGUES

Terre Maternelle.

Terre maternelle est une œuvre d'une saine et vigoureuse simplicité. L'aventure émouvante que nous onte là M. de Miramon-Fargues, est pour lui une ocasion de plaider la cause de la « terre maternelle », laquelle est, dans l'espèce, l'admirable pays d'Auvergne,

contre les grandes villes tentatrices et absorbantes, — et cette cause, il la plaide et la gagne avec une éloquence de description et d'analyse morale tout à fait entraînante. Ce n'est pas seulement un roman intéressant, c'est, dans le meilleur sens du mot, « un bon roman ».

CLAUDE LEMAITRE

Le Cant.

Le Cant! tout le monde aujourd'hui connaît la signification de ce terme britannique qui est entré dans notre langue — je n'ose pas dire dans nos mœurs — et pourtant ce serait, en vérité, nous abuser étrangement, de croire que nous avons laissé à nos voisins d'outre-Manche le monopole de l'hypocrisie, paisible, morale et flegmatique, — je suis, au contraire, fort convaincu que si nous connaissons très bien le mot, nous n'ignorons pas non plus la chose; — ce n'est pas tout à fait l'avis de Claude Lemaître, et c'est pourquoi son étude est un peu bien conventionnelle. Mais, je le répète, elle est très amusante, pleine d'observations piquantes et menée avec beaucoup de verve et de mouvement. Les aventures de l'héroïne un peu trop romanesque expédiée en Angleterre par un mari jaloux, empêtrée et désorientée dans les mœurs britanniques, et qui rentre bientôt au bercail, assagie et

repentante, nous sont contées avec beaucoup de talent, dans un style très simple et très alerte, et c'est un roman qu'on lit sans ennui.

JEAN BOUVIER

Sécularisée.

En faisant voter les lois contre les congrégations, en les exécutant de la façon que l'on sait, M. Combes a obtenu un résultat auquel sans doute il ne s'attendait pas : il a rendu aux romanciers un service signalé en leur fournissant des sujets palpitants.

Quoi de plus émouvant, en effet, que le sort d'une religiense jeune et belle, ignorante de sa beauté, de sa jeunesse et de la vie, et jetée brutalement dans le monde, exposée à tous ses périls, à toutes ses embûches et a toutes ses tentations? C'est le cas de l'héroïne de M. Bouvier, touchante jeune fille, arrachée à l'inviolable asile de son couvent, et qui trouve dans sa pieuse ferveur la force nécessaire pour résister victorieusement aux pires dangers du monde, mais qui se voit à la fin sans défense contre la tendresse de son cœur et meurt — douloureusement et chastement — d'avoir aimé. Cette histoire dramatique — mélodramatique même parfois — est contée avec une louable simplicité.

GEORGES RIAT

Le Village endormi.

C'est la hideuse politique qui constitue ici le fond du tableau.

Le *Village endormi* s'appelle Apremont; il est habité par des agriculteurs conservateurs qui s'entendent fort mal avec leurs voisins, les ouvriers républicains de Remoncourt. — Et M. Georges Riat nous dit l'histoire des luttes homériques que se livrent autour des scrutins ces deux villages ennemis. Il y a là un bien joli tableau, souvent comique, parfois tragique, toujours pittoresque, des luttes électorales dans les campagnes et qui n'est point de nature à vous faire aimer la politique.

Ai-je dit que le maire de Remoncourt avait un gentil garçon de fils, lequel aimait éperdument la charmante fille du maire d'Apremont? Sans doute vous vous y attendiez : Roméo et Juliette sont éternels.., et ils sauront toujours conquérir les cœurs; ainsi les deux amoureux du *Village endormi* attireront sur ce joli roman toutes les sympathies émues.

COMTE A. DE SAINT-AULAIRE

Une Idylle en Forêt Noire.

Le comte A. de Saint-Aulaire, qui nous avait donné l'an dernier, avec *la Vierge de Nuremberg*, une œuvre curieuse où s'évoquait, dans le sombre décor des châteaux germaniques, une tragique histoire moyenageuse, a publié cette année un roman d'un genre très différent : *Une Idylle en Forêt Noire.*

C'est encore l'Allemagne qui sert de décor à cette œuvre très moderne, cette Allemagne qu'il connaît si bien et dont il excelle à peindre les féeriques paysages. Il n'y a point manqué, et il y a dans son livre des descriptions d'une grâce exquise ; il y a aussi, il y a surtout, dans ce cadre, une histoire touchante, d'un réalisme aimable et d'une jolie poésie, et une étude très savoureuse et très piquante des mœurs allemandes. Avec tous ces éléments, c'est un livre fort agréable et d'une très bonne tenue littéraire.

MAURICE LANDAY

Les Robes noires.

Dans ce roman, M. Maurice Landay nous offre une âpre et attristante peinture de la vie des avocats. Avec

.ventures — parfois véridiques — qu'il nous ıte, avec les incidents burlesques ou sinistres uels il nous fait assister, il a réussi à composer violente satire contre ces exigences surannées, ypocrisies aujourd'hui percées à jour, mais qui restent pas moins les bases sacro-saintes de re, et dont les jeunes gens sortis pleins d'illusions École pour voler à la défense de la veuve et de helin, et aussi — *horresco referens !* — pour vivre ur profession, sont les tristes victimes.

st en somme un livre qui donne à penser, ıi — sait-on jamais! — aidera peut-être un à la réalisation de quelques réformes.

CHAPITRE VI

Romans historiques. — *L'Empereur de Carthage*, d'ALFRED RAMBAUD. — *Le Tumulte*, de G. D'ESPARBÈS. — *La Commune*, de P. et V. MARGUERITTE. — *Quo Vadis* et *Au temps de Pétrarque.*

ALFRED RAMBAUD

L'Empereur de Carthage.

C'est un genre assez séduisant que celui du roman historique : ces livres où la fiction vient agréablement se mêler à l'histoire ont le don de passionner le public qui aime toujours à trouver dans ses lectures historiques le ragoût d'une légende romanesque, et dans ses lectures plus frivoles l'excuse d'un enseignement.

Ces livres ne présentent qu'un inconvénient : c'est que presque toujours le romancier y fait tort à l'historien, et que l'histoire y subit des accrocs fâcheux — à moins que l'historien n'empiète sur le roman-

cier au point de cesser d'être un amuseur pour devenir un professeur.

Ni l'un ni l'autre de ces reproches ne sauraient être adressés au beau livre publié par M. Alfred Rambaud sous le titre *l'Empereur de Carthage,* « scènes de la vie africaine au septième siècle après Jésus-Christ ».

La compétence et l'érudition de M. Alfred Rambaud n'ont en effet nul besoin d'être défendues; il a derrière lui un bagage historique d'une belle ampleur et d'une valeur incontestable.

Aussi, a-t-il fait revivre avec une rare intensité cette Carthage du septième siècle, si pittoresque, si curieuse, avec ses mœurs où le christianisme et les antiques superstitions se mêlent si étrangement, avec ses rues, ses ports envahis par une population affamée. Tout cela, c'est la part de l'histoire, et M. Rambaud l'a traité avec une ampleur magistrale et, je crois bien, avec une scrupuleuse exactitude.

Où le romancier triomphe, c'est dans la mise en œuvre de tous ces éléments, c'est dans la vie intense qu'il a su insuffler à sa reconstitution, c'est dans la puissance de l'évocation, c'est enfin dans la fable qu'il a imaginée et qui se déroule, tragique, dans ce pittoresque décor.

GEORGES D'ESPARBES

Le Tumulte.

Dans *Le Tumulte,* M. Georges d'Esparbès a fait œuvre, tout à la fois, de poète et d'historien, et son livre est empreint d'une vibrante, profonde et saine émotion. On avait déjà beaucoup apprécié le talent avec lesquels M. Georges d'Esparbès avait chanté, naguère, les soldats de la Grande Armée et célébré les sauvages grandeurs de l'Épopée; — ses brillantes qualités, il les a mises au service des guerres de la première République, et il chante les soldats de Valmy, comme il sut célébrer ceux d'Austerlitz. *Le Tumulte* est un « chant républicain ». Sur la première page du livre, les héros de marbre de Rude disent « la Patrie en danger », et M. Georges d'Esparbès, avec une fougue, une éloquence, une vigueur admirables, fait revivre sous nos yeux les soldats hâves, déguenillés et superbes de Dumouriez; les vieillards, les femmes, les enfants viennent, à son appel, combattre sur la frontière de France; les canons grondent, les drapeaux claquent au vent, les passions se déchaînent. Et c'est un fort beau livre, écrit par un poète qui ne craint pas l'enthousiasme en un temps où l'enthousiasme n'est plus de bon ton et qui ose encore employer de grands mots pour exprimer des choses qui furent très grandes.

SIENKIEWICZ

Quo Vadis.

Le prodigieux succès de *Quo Vadis* — l'un des plus grands sinon le plus grand de la librairie moderne — était fait pour mettre les éditeurs en goût. Après avoir tant admiré le livre lui-même, il n'y avait pas de raison pour que le public ne se décidât pas à le relire et à l'admirer une fois de plus, sous la riche parure d'une édition nouvelle où un peintre apporterait à l'écrivain le prestige de son commentaire et de son expression artistique. Une édition illustrée de *Quo Vadis* était indiquée, — elle a été publiée, et elle fut admirable. Le peintre Styka, qui se chargea de l'imager, sut être vraiment le collaborateur de l'écrivain, il a littéralement vécu *Quo Vadis :* son œuvre est devenue partie intégrante de celle de Sienkiewicz, et les deux cents tableaux, dont il l'a accompagnée, y ajoutent encore de l'éclat.

Le succès fut considérable pour cette très belle œuvre, de précieuse bibliophilie, si considérable même qu'on se décida à en faire une nouvelle édition — troisième mouture ! — de forme plus modeste et plus accessible au public. Et le résultat fut encore très appréciable ; ce livre heureux ne connaît pas l'insuccès, et la prose de Sienkiewicz ornée des ta-

bleaux de Styka, triompha une troisième fois, dans un volume courant où l'œuvre apparut avec tout son prestige et dans toute sa beauté. C'était la réduction d'un chef-d'œuvre d'édition, mais c'était un chef-d'œuvre tout de même.

MARTIAL DOUEL

Au temps de Pétrarque.

« Au temps de Pétrarque... » sous ce titre M. Martial Douel nous a donné une bien jolie évocation du grave et tendre poète qui aima Laure d'un si harmonieux amour. Elle témoigne d'une connaissance approfondie des temps pittoresques où vécut Pétrarque, des événements dont il fut le témoin, des mœurs curieuses qu'il connut; et tout cela est si étrange, si romanesque, toute cette histoire ressemble si bien à une légende, que l'étude historique de M. Douel devient le plus neuf, le plus coloré des romans.

CHAPITRE VII

Romans d'aventures. — Prophètes, amuseurs d'enfants et amuseurs de foules : JULES VERNE, ANDRÉ LAURIE, H. DE NOUSSANNE, GASTON LEROUX, PIERRE SALES, JULES MARY.

JULES VERNE

Un Drame en Livonie. — Le Maître du monde.

Jules Verne! Après un quart de siècle de chefs-d'œuvre, il semble bien difficile de commenter encore ce nom et cette œuvre. Mais puisque le célèbre auteur ne s'est pas lassé de nous charmer jusqu'à son dernier jour, il ne sera pas dit non plus que nous ayons eu l'apathie de garder pour nous notre reconnaissance, quelque vieille qu'elle soit.

Car nous conservons, nous qui maintenant feignons de n'y songer qu'avec une indulgence un peu détachée, nous conservons, avouons-le, d'inoubliables souvenirs. Beaux récits que nous avons aimés, il n'est pas sans douceur d'éprouver aujourd'hui, devant des frères qui vous ressemblent, que votre grâce survit à

notre adolescence et saurait même la ressusciter, si nous ne jugions convenable, d'ordinaire, d'exercer notre activité à des jeux moins inoffensifs et pareillement vains... Soyons plus raisonnables, et savourons, comme de grands enfants que nous sommes, les deux ouvrages qui prirent place cette année dans la triomphale série des « Voyages extraordinaires ».

Maître du monde, c'est, en somme, l'entrée en scène d'un second Robur le Conquérant, lequel, vous vous rappelez, sur son aéronef redoutable, l'*Albatros*, parcourait déjà les airs en vainqueur. C'était peu : le héros et l'engin actuels sont autrement puissants, autrement mystérieux que les premiers; les aventures, par suite, autrement poignantes et terribles.

Un Drame en Livonie n'est pas de même ordre. Il appartient à un genre dont *Mathias Sandorf*, *Michel Strogoff* sont les types incomparables. Ici, l'intrigue est moins imaginaire, le drame n'emprunte point son ressort à l'hypothétique réalité de demain. Il n'y a pas d'anticipations, comme dira tout à l'heure H.-G. Wells. Il n'y a qu'une affaire criminelle singulièrement tragique, à propos de laquelle l'auteur montre, en géographe et en historien fort averti, la lutte obscure de deux races; une trame infiniment complexe, tissée avec une aisance, une sûreté qu'on pourrait trouver aussi extraordinaires que les « Voyages » si nous n'avions affaire à un virtuose coutumier de semblables prodiges.

H.-G. WELLS

Anticipations.

Le métier de prophète, si décevant qu'il soit, n'a jamais cessé de tenter les hommes, — et dans tous les temps, il s'est trouvé des imaginations ardentes pour tenter d'arracher son masque à ce

Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte
Et qu'on nomme Demain !

C'est une entreprise périlleuse, mais elle est, en effet, si attrayante pour celui qui la tente et pour ses spectateurs, — humains sans cesse occupés de leur avenir immédiat et de l'avenir de l'humanité, effarés et séduits à la pensée que devant eux une imagination, une science ou une philosophie pourra déchirer le voile des destinées et prolonger pour un instant, mais lointainement, leur existence.

C'est à ce désir éternel qui anime l'homme de pénétrer le secret de sa destinée, et de vivre en avant, que H.-G. Wells, l'un des écrivains les plus curieux, les plus puissants et les plus originaux de ce temps, doit la vogue énorme qui s'est attachée à son nom et à ses œuvres.

Ces œuvres, ce sont les fantastiques romans de *la chine à explorer le temps* et de *la Guerre des mondes* où il devina ce prestigieux radium que M. et Mme Curie

devaient découvrir. Avec *Anticipations*, dont MM. Henry D. Davray et B. Kozakiewicz ont publié une très littéraire traduction, l'écrivain adopte délibérément le rôle de prophète, il abandonne la forme romanesque pour les déductions scientifiques et philosophiques: sur les données de l'expérience actuelle, des découvertes scientifiques que nous possédons, des situations économiques et sociales que nous connaissons il pose le problème de l'avenir immédiat de notre monde, et le résout logiquement.

Et c'est d'un intérêt prodigieux, car M. Wells qui a mis dans ses romans tant de science et de philosophie, se souvient dans ce livre de spéculations philosophiques et scientifiques qu'il est un romancier : l'humour l'invention débordante, et la fantaisie — bien qu'il s'en défende — y voisinent avec le raisonnement, et son livre est le plus passionnant des romans non pas vécus mais « à vivre ».

Toutes les branches de l'activité humaine et toutes les formes de la vie sociale de demain sont examinées par lui : ironique ou passionné, profond et subtil, il nous montre la famille et la demeure de l'avenir, il nous fait assister aux évolutions fatales de la politique et de la finance, de l'art et du militarisme, il juge les journaux de demain en homme qui connaît singulièrement bien ceux d'aujourd'hui, — le voici maintenant à l'extrémité de l'Asie, près du Russe, en face du Japonais, et la brûlante actualité d'aujourd'hui est vécue par lui trois ans d'avance — *Anticipations* a été publié en anglais en l'année 1901 !

La question française également est traitée par H.-G. Wells avec beaucoup d'ampleur et d'éloquence, — et si ses prophéties d'aujourd'hui sont aussi exactes que celles d'hier, nous n'avons pas à redouter l'avenir; cet écrivain anglais s'amuse de nos lamentations sur notre propre décadence, et vient à point pour nous rassurer sur le sort de la langue française, dont il explique et prévoit la victoire nécessaire sur les langues allemande et anglaise.

On trouvera bien d'autre chose encore dans *Anticipations*, mais j'en ai dit assez pour montrer l'extraordinaire intérêt de ce livre dont le retentissement a été considérable, et qui fait honneur à ce « grand poète de la nature », comme l'appelle Maurice Maeterlinck en admiration devant cette « imagination, la plus imprévue, la plus inépuisable, la plus complète et la plus logique de ce temps ».

ANDRÉ LAURIE

La Vie de collège dans tous les pays : Un Semestre en Suisse.

M. André Laurie est un heureux émule de Jules Verne, en un genre tout différent et qui lui est très personnel.

La dette est vieille et nous est chère que nous contractâmes jadis à l'égard de ce charmant écrivain.

Plus la vie pèse sur nous, plus nous nous tournons avec gratitude vers ceux qui rendirent nos premières heures légères. André Laurie est de ceux-là. Nous vieillissons, il reste jeune : il a toujours l'âge d'enchanter les générations existantes. Il continue ses ingénieuses études sur *la Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays,* et nous fait passer cette année un délicieux *Semestre en Suisse.*

Comme tous les précédents volumes de l'aimable auteur, ce livre est d'une documentation impeccable et donne une idée très complète de l'éducation suisse, en même temps qu'il fournit l'occasion de scènes amusantes, joyeuses et dramatiques. C'est infiniment agréable et récréatif.

GASTON LEROUX

La Double Vie de Théophraste Longuet.

M. Gaston Leroux est un écrivain d'un incontestable talent, dont les productions dans la presse ou dans le livre ont toujours été très justement appréciées; — aussi, lorsqu'on le vit, dans un grand journal, entreprendre la publication d'un roman dont le principal attrait auprès des lecteurs devait être la recherche et la découverte de « trésors » dissimulés aux quatre coins de la France, y eut-il dans le public des « li-

seurs » quelque déception. Si un écrivain du talent de M. Gaston Leroux se résignait à accepter de tels moyens pour tenter ses lecteurs, c'est qu'il n'avait dans l'intérêt de son œuvre qu'une bien faible confiance.

A ces détracteurs — qui n'étaient pas tous de mauvaise foi — M. Gaston Leroux a fait une bien spirituelle réponse : il a publié son livre qui s'appelle aujourd'hui *la Double Vie de Théophraste Longuet*, et qui — les « trésors » étant depuis beau jour découverts et sans doute dilapidés — ne comporte plus aucune indication mystérieuse, quant au moyen de faire fortune, et les vrais « liseurs », ceux qui sont tentés par le seul plaisir de la lecture, ont pu entrer en scène, — eh bien, l'épreuve est décisive : le livre de M. Gaston Leroux est intéressant, amusant au possible. C'est un très remarquable roman d'aventures, dont l'intérêt pas un instant ne faiblit, et qui a eu un succès, dû, cette fois, au seul mérite littéraire de son auteur.

PIERRE SALES

Les Larmes de l'amour.

M. Pierre Sales ne songe pas à rénover ou à créer une littérature, il veut tout simplement faire pleurer, trembler et rire tour à tour un public bon enfant, qui

demande des émotions, qui éprouve un plaisir extrême à écouter des histoires tragiques et compliquées, et qui a la sagesse grande de ne pas discuter son plaisir. Ce public est légion, M. Pierre Sales en a fait souvent l'heureuse expérience, et il l'a renouvelée une fois de plus avec *les Larmes de l'amour*. C'est le cinquante et unième volume de ce fécond romancier, et il est aussi palpitant, aussi touffu que jamais ; j'ajoute que l'éditeur, pour fêter ce jubilé, a présenté le livre avec beaucoup de goût et l'a illustré de dix aquarelles à pleines pages, tout à fait jolies.

JULES MARY

La Fiancée de Lorraine.

Pas plus que le précédent, M. Jules Mary ne perd son temps à de littéraires recherches, mais il connaît, lui aussi, à merveille, l'art de faire couler de douces larmes, de procurer à la foule d'abondantes et saines émotions : c'est un vétéran des succès populaires, et tels de ses livres — *le Régiment,* par exemple — sont des chefs-d'œuvre du genre. Dans *la Fiancée de Lorraine* il a fait vibrer, une fois encore, la note patriotique, au cours d'une aventure congruente tragique et sentimentale. Le livre est illustré de belles aquarelles par le peintre Bombled.

CHAPITRE VIII

Quatre Romans étrangers et un Roman français. — Les Romans allemands de BEYERLEIN, d'ARTHUR NOVAKOWSKI, de WOLF DE BAUDISSIN. — *Une Petite Garnison française*, par M. CHARLY. — Un roman anglais de Miss MARY CORELLI.

BEYERLEIN

Iéna ou Sedan?

L'armée allemande a fait beaucoup parler d'elle cette année, elle a défrayé la littérature d'outre-Rhin et la chronique française. Ç'a été d'abord *Petite Garnison*, du lieutenant Bilse, qui a valu à [illegible] heureux officier une rigoureuse condamnation [illegible] nis, coup sur coup, apparurent en traduction française, *le Mousquetaire Horn*, « étude de mœurs militaires allemandes » par Arthur Zapp, et *Iéna ou Sedan?* par F.-A. Beyerlein.

Ce dernier livre a eu dans le monde entier un grand retentissement et les Français qui l'ont connu par

la très consciencieuse traduction de MM. Joseph Schrœder et Bruck-Gilbert, en ont gardé une impression profonde.

Le roman lui-même est fort intéressant, d'une allure peut-être un peu lourde, d'une contexture un peu compacte, mais toujours très ingénieusement agencé, très vivant et très vibrant.

Ce qu'il convient de signaler surtout, c'est l'intérêt très spécial que présente ce livre pour les lecteurs français, devant lesquels il pose cette troublante question : Iéna ou Sedan? Est-ce à la victoire, est-ce à la défaite que court, avec son organisation et ses mœurs actuelles, l'armée allemande? L'auteur, qui n'est certes pas un antimilitariste ni un dénigreur de profession, se pose cette question avec une inquiétude non dissimulée.

On voit tout de suite la portée que prend un pareil livre, et combien elle dépasse celle d'un roman habituel. Dans une préface qui est vraiment un beau morceau éloquent et simple, M. Pierre Baudin tente de préciser cette portée, et de dégager les enseignements que comporte pour nous la lecture de l'ouvrage.

Et sa conclusion est bien faite pour nous plaire, lorsqu'il s'écrie que, « loin de nous ingénier à copier des formes militaires, à germaniser nos théories et nos tactiques, plus que jamais nous devons garder notre caractère, nos idées et même nos traditions ».

On ne saurait mieux dire, ni parler un langage à la fois plus raisonnable et plus patriotique que celui

dans lequel il confie ces pages aux officiers de notre pays, « en souhaitant qu'aux faiblesses de l'armée allemande ils puissent opposer des vertus françaises ».

Utinam...

LIEUTENANT CHARLY

Une Petite Garnison française.

Les romans militaires d'outre-Rhin, que d'ingénieux traducteurs nous ont offerts en ces derniers temps, ont passionné, à des titres divers, les lecteurs français, vivement intéressés par les graves questions d'avenir et de philosophie sociale soulevées dans *Iéna ou Sedan?* et prodigieusement amusés par les tableaux militaires et les scandales de *Petite Garnison.*

Un écrivain français devait se trouver qui tentât de renouveler cette heureuse expérience pour notre compte et de nous offrir une grande image militaire où évolueraient sous nos yeux non plus les raides officiers allemands et leurs troupiers, mais des pioupious de France. Cet écrivain est venu; seulement, — et je le regrette — ce n'est pas *Iéna ou Sedan?* qu'il a prétendu refaire au point de vue français : le livre du lieutenant Charly s'inspire de celui du lieutenant Bilse, et il s'appelle : *Une Petite Garnison française.*

J'avoue que cette tentative ne m'inspire qu'une médiocre sympathie — non que le livre soit dénué d'intérêt, il est, au contraire, d'une lecture attrayante, mais, avec sa masse d'observations amusantes ou tragiques, souvent fort exactes, de la caserne et de la garnison, il arrive dans son ensemble à donner de la vie militaire de notre temps une idée fort erronée.

Est-ce un livre à clef? Je ne le crois pas, et les aventures qu'il nous conte ne se sont jamais passées que dans l'imagination de son auteur, — c'est heureux! et c'est la supériorité de la *Petite Garnison française* sur son homonyme allemand. C'est un roman qui n'a nullement la prétention d'être vécu, et j'ai comme une idée que le lieutenant Charly, plus heureux que le lieutenant Bilse, n'a rien à redouter des rigueurs des Conseils de guerre : aussi bien, les bons et les mauvais côtés de la caserne sont, avec une certaine impartialité, représentés dans ce livre par des figures qui ne nous sont pas tout à fait inconnues : vous retrouverez là, avec plaisir ou émotion, le pauvre lieutenant chargé de famille, à qui sa maigre solde n'évite pas les dettes criardes, et le dispensé millionnaire et bambocheur, — le capitaine emporté et brave homme qui inscrit des « motifs » terribles, et s'en va rapidement au bureau pour les annuler, — l'officier bienveillant, instruit et travailleur, et le sous-lieutenant qui se contente de briller au bal, — l'adjudant hargneux qui inflige à tour de bras des punitions effroyables, — et le sergent bon garçon qui fait l'impossible pour les épargner à ses

hommes, — que sais-je encore ? l'homme de la classe qui « fricote », le caporal d'ordinaire qui sait où sont les bons morceaux, et le bleu éternel qu'on ahurit et persécute à plaisir.

Tout cela est bien un peu convenu, mais il est si amusant pour les soldats d'hier de revivre dans les livres les souvenirs de la chambrée, que, en dépit de mes réserves, je suis bien sûr de la fortune d'*Une Petite garnison française* auprès des anciens troupiers que nous sommes tous ou presque tous.

*
* *

Les romanciers sont des gens bien susceptibles, et, si appliqué que l'on soit à ne leur causer nulle peine, même légère, on encourt leur mécontentement dès qu'on s'avise de vouloir discuter leurs œuvres.

Les observations qu'on a lues plus haut ne furent pas du goût de M. le lieutenant Charly, et il se gendarma, chose curieuse, contre l'assertion que j'avais avancée, à sa décharge, à savoir que son livre n'était pas un livre à clef, que son roman n'était pas un roman vécu : il entreprit de me prouver que la plupart des faits racontés dans son livre sous une forme romanesque avaient été pris dans la réalité. C'est bien possible, mais cela ne constitue pas le roman à clef, que je félicite le lieutenant Charly de n'avoir pas écrit et il ne s'ensuit pas surtout — et c'est heureux — que

le régiment qui manœuvre sous nos yeux dans *Une Petite Garnison française* soit un régiment type de l'armée française.

ARTHUR NOVAKOWSKI

Une Caserne allemande.

Depuis que les officiers de l'armée allemande ont entrepris de nous dire ce qu'ils pensaient de leur armée, nous avons pu constater qu'ils n'en pensaient pas que du bien.

Ils en pensent même beaucoup de mal, et jugent ses tendances, son esprit, ses mœurs avec autant de sévérité que de tristesse et d'inquiétude. Et cependant nous n'avions encore rien entendu, car après les officiers, un simple soldat a pris la parole et nous a initié aux joies d'*Une Caserne allemande*.

L'auteur de ce livre, Arthur Novakowski, prend soin de nous informer qu'il est « déserteur allemand, » ce qui tout de suite laisse à penser que sa caserne ne va pas nous apparaître sous un jour très flatteur.

Et cependant, si prévenu qu'on soit par cette sorte de précaution oratoire, on ne peut se faire une idée des horreurs et des tristesses racontées dans ce livre. Positivement, on éprouve, à sa lecture, une angoisse véritable, on voudrait que ce fût le roman d'un autre âge ; — mais avec la sécheresse d'un greffier, la co-

lère d'une victime, l'auteur insiste sur la vérité de son œuvre : toutes ces paroles insultantes, il les a entendues; tous ces faits odieux, il les a vus, il les a soufferts jusqu'au jour où, excédé, n'en pouvant plus de tristesse, de rage et de désespoir, il s'est évadé de sa prison pour lancer comme une malédiction à ses bourreaux le récit de leurs cruautés.

Ce récit n'est pas habilement conduit, les effets n'y sont pas ménagés, et sans nul doute son auteur ignore l'art de la composition. Ce sont là des défauts, mais qui plaident en faveur de sa sincérité; ainsi son livre apparaît dans la nudité d'un effroyable et douloureux procès-verbal.

WOLF DE BAUDISSIN

Gens de la Haute.

« Ouvrage interdit et poursuivi en Allemagne. » Voilà, n'est-il pas vrai? qui est tout de suite singulièrement alléchant. Muni d'un tel viatique, un roman est sûr de son affaire, et on a pu escompter tout de suite le succès de *Gens de la Haute*, « mœurs de la noblesse militaire allemande », par le comte Wolf de Baudissin.

Je me hâte d'ajouter qu'il a d'autres mérites que son interdiction. Le livre dont MM. Schrœder et Bruck-

Gilbert ont publié une traduction est un roman d'un vif intérêt.

Son auteur, ancien officier de la garde, a eu de quoi se documenter, et il nous trace un tableau de la noblesse militaire allemande qui n'est rien moins que séduisant. Dans son roman, mouvementé et vivant comme la vie, évoluent de bien vilains personnages, bas, ambitieux, coureurs de dot, joueurs douteux, et l'honnête homme, le bon et loyal officier qui se fourvoie dans cette brillante société, apprend bien vite à ses dépens que sa place n'est pas là, et qu'une seule ressource lui reste : la démission.

Tout ce monde n'est pas joli et, si le tableau est exact, les journaux allemands ont bien tort de s'écrier : « Pauvre France! » lorsqu'on révèle ici quelque scandaleuse histoire ; — ils pourraient réserver toute leur pitié à leur armée ; il semble qu'elle en ait grand besoin.

MISS MARY CORELLI

Une Famille royale.

Ce livre publié en Angleterre sous le titre de « Temporal Power » a eu en Outre-Manche un énorme retentissement.

Cent mille exemplaires furent enlevés en quelques

semaines. La raison de ce succès extraordinaire ? C'est que la famille royale dont il est question existerait réellement, et que son palais ne serait point éloigné des bords de la Tamise.

Si l'on en croit certains potins internationaux, c'est un roman à clef et, qui plus est, à « clef princière ». La clef en question n'avait peut-être pas tout à fait de quoi passionner les Parisiens autant qu'elle fit les Anglais. Cependant, nous sommes, quoique en République, très friands de potins et d'histoires royales, et ce roman est assez intéressant en lui-même pour qu'il n'y ait pas lieu de s'étonner du succès de curiosité qui lui a été fait ici.

---

lère d'une victime, l'auteur insiste sur la vérité de son œuvre : toutes ces paroles insultantes, il les a entendues; tous ces faits odieux, il les a vus, il les a soufferts jusqu'au jour où, excédé, n'en pouvant plus de tristesse, de rage et de désespoir, il s'est évadé de sa prison pour lancer comme une malédiction à ses bourreaux le récit de leurs cruautés.

Ce récit n'est pas habilement conduit, les effets n'y sont pas ménagés, et sans nul doute son auteur ignore l'art de la composition. Ce sont là des défauts, mais qui plaident en faveur de sa sincérité; ainsi son livre apparaît dans la nudité d'un effroyable et douloureux procès-verbal.

WOLF DE BAUDISSIN

Gens de la Haute.

« Ouvrage interdit et poursuivi en Allemagne. » Voilà, n'est-il pas vrai? qui est tout de suite singulièrement alléchant. Muni d'un tel viatique, un roman est sûr de son affaire, et on a pu escompter tout de suite le succès de *Gens de la Haute*, « mœurs de la noblesse militaire allemande », par le comte Wolf de dissin.

me hâte d'ajouter qu'il a d'autres mérites que nterdiction. Le livre dont MM. Schrœder et Bruck-

CHAPITRE PREMIER

Deux hommes d'État français : MM. Eugène Étienne et Pierre Baudin. — Les Idées de M. Léon Daudet sur la Politique française. — M. René Pinon et l'Empire de la Méditerranée, M. Maurice Gandolphe et la Crise Macédonienne

---

EUGÈNE ÉTIENNE

Litiges coloniaux entre la France et l'Angleterre. La Politique française au Maroc.

« Jamais vingt volumes in-folio ne feront de révolution, ce sont les petits livres portatifs qui sont à craindre. » Cette réflexion de Voltaire me venait à l'esprit tandis que je lisais un tout petit volume de trente pages, intitulé *les Litiges coloniaux entre la France et l'Angleterre*, et dont l'auteur est M. Eugène Étienne.

Je n'entends pas, on le pense bien, insinuer par là que le petit livre du chef du parti colonial français

soit un ouvrage à « craindre » ; c'est, tout au contraire, un travail dont il faut grandement se féliciter, et qui, dans ses trente pages, renferme beaucoup plus d'enseignements, d'éclaircissements et de leçons que bon nombre de ces grands ouvrages, d'une science indigeste, et dont le moindre défaut est qu'on ne les lit pas.

La question d'Égypte et celle du Maroc, les démêlés franco-anglais du Niger et du Tchad, les problèmes du Siam, de Terre-Neuve et des Nouvelles-Hébrides, sont exposés dans ce petit livre avec une clarté, une précision telles, que, vraiment, après l'avoir lu, on est tenté de croire qu'on les connaît à fond. — Du moins, on les comprend dans leurs grandes lignes, et surtout on connaît les principes et les raisons politiques, économiques et historiques sur lesquels la France établit ses prétentions, et conformément auxquels elle entend faire valoir ses droits.

Cet exposé de la situation coloniale actuelle de la France vis-à-vis de l'Angleterre, ce cahier de ses revendications, personne n'était en position de le rédiger comme M. Eugène Étienne, que son inébranlable foi coloniale et sa compétence ont placé au-dessus de tous les partis; il l'a fait avec infiniment de résolution, de dignité et de mesure, dans une forme où la simplicité et la netteté n'excluent ni l'éloquence, ni souvent une verve très spirituelle.

Si l'on veut bien maintenant noter que cette étude n'a pas été écrite pour des lecteurs français, mais qu'elle a paru en langue anglaise dans la *National*

Review pour être lue par l'élite intellectuelle de la Grande-Bretagne, on comprendra toute la portée qu'il convient d'attribuer à ces pages françaises, et l'on se rendra compte qu'on peut être un très ardent et très fervent colonial, sans pour cela manquer des qualités nécessaires au diplomate et au négociateur : il paraît que la démonstration n'était pas inutile...

Elle a été faite, et de façon péremptoire, car l'accord franco-anglais intervenu après sa publication, est apparu comme sa conclusion logique et naturelle; il est permis d'ajouter qu'elle n'y fut pas étrangère, et qu'elle contribua grandement au développement de ce mouvement d'opinion d'où est sortie « l'entente cordiale ».

Une telle fortune était faite pour encourager l'éminent homme d'État à renouveler cette tentative, et à mettre une fois encore sa plume au service des idées qui doivent tant à l'autorité de sa parole; il a publié, quelques mois après, une étude nouvelle : *la Politique française au Maroc*, étude qui a paru, elle aussi, dans la *National Review*, où elle fut très appréciée par l'élite du public anglais.

Il est donc établi aujourd'hui qu'un apôtre ardent de l'expansion coloniale française, un défenseur infatigable des prérogatives de notre pays, n'encourt pas nécessairement l'animadversion de nos voisins d'outre-Manche, car il est à peine besoin de rappeler que les études publiées par M. Étienne comptent parmi celles qu'ils suivent non seulement avec une attention profonde, mais avec une véritable sympa-

soit un ouvrage à « craindre » ; c'est, tout au contraire, un travail dont il faut grandement se féliciter, et qui, dans ses trente pages, renferme beaucoup plus d'enseignements, d'éclaircissements et de leçons que bon nombre de ces grands ouvrages, d'une science indigeste, et dont le moindre défaut est qu'on ne les lit pas.

La question d'Égypte et celle du Maroc, les démêlés franco-anglais du Niger et du Tchad, les problèmes du Siam, de Terre-Neuve et des Nouvelles-Hébrides, sont exposés dans ce petit livre avec une clarté, une précision telles, que, vraiment, après l'avoir lu, on est tenté de croire qu'on les connaît à fond. — Du moins, on les comprend dans leurs grandes lignes, et surtout on connaît les principes et les raisons politiques, économiques et historiques sur lesquels la France établit ses prétentions, et conformément auxquels elle entend faire valoir ses droits.

Cet exposé de la situation coloniale actuelle de la France vis-à-vis de l'Angleterre, ce cahier de ses revendications, personne n'était en position de le rédiger comme M. Eugène Étienne, que son inébranlable foi coloniale et sa compétence ont placé au-dessus de tous les partis; il l'a fait avec infiniment de résolution, de dignité et de mesure, dans une forme où la simplicité et la netteté n'excluent ni l'éloquence, ni souvent une verve très spirituelle.

Si l'on veut bien maintenant noter que cette étude n'a pas été écrite pour des lecteurs français, mais qu'elle a paru en langue anglaise dans la *National*

Review pour être lue par l'élite intellectuelle de la Grande-Bretagne, on comprendra toute la portée qu'il convient d'attribuer à ces pages françaises, et l'on se rendra compte qu'on peut être un très ardent et très fervent colonial, sans pour cela manquer des qualités nécessaires au diplomate et au négociateur : il paraît que la démonstration n'était pas inutile...

Elle a été faite, et de façon péremptoire, car l'accord franco-anglais intervenu après sa publication, est apparu comme sa conclusion logique et naturelle; il est permis d'ajouter qu'elle n'y fut pas étrangère, et qu'elle contribua grandement au développement de ce mouvement d'opinion d'où est sortie « l'entente cordiale ».

Une telle fortune était faite pour encourager l'éminent homme d'État à renouveler cette tentative, et à mettre une fois encore sa plume au service des idées qui doivent tant à l'autorité de sa parole; il a publié, quelques mois après, une étude nouvelle : *la Politique française au Maroc*, étude qui a paru, elle aussi, dans la *National Review*, où elle fut très appréciée par l'élite du public anglais.

Il est donc établi aujourd'hui qu'un apôtre ardent de l'expansion coloniale française, un défenseur infatigable des prérogatives de notre pays, n'encourt pas nécessairement l'animadversion de nos voisins d'outre-Manche, car il est à peine besoin de rappeler que les études publiées par M. Étienne comptent parmi celles qu'ils suivent non seulement avec une attention profonde, mais avec une véritable sympa-

thie : la preuve faite à deux reprises différentes n'est certainement pas dénuée d'intérêt.

L'importance politique d'une telle étude n'a donc pas besoin d'être soulignée davantage, mais il convient de louer encore la haute tenue littéraire, la science, la noblesse, la beauté familières de cette œuv d'une belle, savante et éloquente simplicité, qu'on lit d'une traite et qui, avec une merveilleuse lucidité, instruira les plus ignorants de l'histoire du Maroc, de la situation de la France dans ce vaste empire, des devoirs qui lui incombent et des droits qu'elle y doit exercer, droits qui ne lui sont plus aujourd'hui contestés par personne.

Ainsi, en publiant ce petit livre, M. Étienne aura rendu un service de plus à la cause française, en apportant une vive lumière dans une question dont tout le monde parlait déjà, sans toujours très bien la connaître, et que personne aujourd'hui n'a plus le droit d'ignorer.

PIERRE BAUDIN

Forces Perdues. — La Poussée.

« Le monde est un spectacle dont les philosophes sont les spectateurs. » C'est Pythagore qui s'exprimait ainsi il y a quelques milliers d'années. L'aphorisme

n'a pas vieilli, il caractérise toujours exactement la tendance et l'espoir des hommes qui sont doués de l'esprit philosophique : quelle que soit la sphère où évolue leur pensée, qu'ils « travaillent » — comme disent les bonnes gens — dans la métaphysique, dans la morale ou dans la politique, ils sont des spectateurs, attentifs au spectacle qui se déroule devant eux, cherchant à en comprendre tous les ressorts et décidés à en tirer des leçons profitables à l'humanité.

Ces leçons deviendraient singulièrement précieuses si l'un de ces spectateurs pouvait être admis à pénétrer un instant dans les coulisses du grand théâtre, à voir comment s'élaborent, comment se mettent en scène les drames qui se jouent de l'autre côté. Il ne saurait être question d'une telle fortune pour les métaphysiciens, mais elle peut advenir à un esprit philosophique tourné vers les études politiques et sociales, et elle est advenue en réalité à M. Pierre Baudin, qui, trois ans ministre, fut à même de contempler du dedans bien des questions dont les humbles mortels que nous sommes ne connaîtront jamais que l'extérieur et que la face.

Il en a rapporté deux fort bons livres, dont le retentissement a été légitime.

Dans *Forces perdues*, l'ancien ministre expose ses vues sur toute une série de problèmes économiques, vitaux pour notre pays et auxquels il ne semble pas qu'on donne actuellement les solutions que comportent l'intérêt bien compris de la France et la conscience de sa force.

Mais cette force — incontestable quoique parfois contestée, il faut savoir l'utiliser, il faut nous appliquer minutieusement à la mettre en valeur, il nous faut enfin reprendre la notion des progrès incessants, et c'est à quoi nous convie, avec une solide et forte éloquence, le beau livre de M. Baudin, dont la leçon sera, il le faut espérer, lue, comprise et mise à profit.

Quant à *la Poussée,* il est difficile, en quelques lignes, de dire la portée considérable de cette œuvre d'éducation sociale. Les quatre parties qui la composent — les Conflits, les Accords, Vues sur le Dehors, l'Éducation nationale — sont débordantes de pensée et d'idées ingénieuses et fécondes; ces idées se présentent en outre sous une forme tout à fait remarquable, qui aidera, sans nul doute, à la nécessaire diffusion d'une aussi riche substance.

LÉON DAUDET

La France en alarme.

Les tendancesde M. Léon Daudet ne sont pas gouvernementales. Elles ne le seront, je crois bien, sous aucun gouvernement. M. Léon Daudet a l'âme et le talent d'un écrivain d'opposition; et il excelle à exprimer combien il estime que son pays est mal gouverné. Le livre qu'il a publié sous le titre : *la France*

en alarme, a la portée d'une étude sociale et nationale — que dis-je? nationaliste.

Sa voix est âpre et sombre. A la première page de son livre, il écrit cet exergue : « C'est ma mère, je la défends! » comme on jette un défi. Et il la défend, en effet, avec une colère forcenée, une impétuosité farouche, avec toutes les ressources de son talent, rapide, tumultueux, coloré, avec des violences aussi, violences de journaliste, qui prennent dans le livre je ne sais quoi de plus raisonné, de plus voulu, de plus froid, et cette froideur même, loin de les atténuer, en accentue la véhémence. Il serait injuste de ne pas ajouter que *la France en alarme* contient aussi de très belles pages où le littérateur de réelle valeur qu'est Léon Daudet a plus de part que le polémiste.

RENÉ PINON

L'Empire de la Méditerranée.

L'Empire de la Méditerranée est un solide et remarquable ouvrage qui porte plus haut et plus loin qu'un livre d'actualité. La situation de la France dans le bassin méditerranéen s'y trouve étudiée avec beaucoup de compétence, de soin et d'éloquence. Les questions de l'entente franco-italienne, du Maroc, de la Tripoli-

taine, si graves et si actuelles encore, y sont traitées tour à tour, et le livre est, dans son ensemble, susceptible de rendre de réels services.

MAURICE GANDOLPHE

La Crise macédonienne.

Il arrive assez souvent en notre temps que des journalistes chargés d'une mission professionnelle, se trouvent, par les circonstances, amenés à jouer un rôle bien plus important et bien plus actif que celui qui leur était assigné. Parfois, au milieu des guerres ou des insurrections, ils meurent comme des soldats sur les champs de bataille — le martyrologe de la Presse au Transvaal est éloquent à cet égard —; parfois aussi, ils s'élèvent au rang de véritables historiens qui vécurent l'histoire et l'apprirent sur place, dans le feu de l'action. C'est l'aventure de M. Maurice Gandolphe qui, chargé d'une enquête dans les vilayets insurgés de Macédoine, a rapporté de sa mission *la Crise macédonienne,* un livre fort émouvant par les faits qu'il relate, et singulièrement instructif, par les causes qu'il recherche et la situation qu'il étudie.

CHAPITRE II

Les catholiques français et leurs difficultés actuelles.

LÉON CHAINE

La guerre religieuse que nous vivons a donné lieu à bien des commentaires passionnés, et elle a fait naître une multitude d'ouvrages qu'il serait trop long d'examiner un à un. Aussi bien, je ne crois pas qu'on en ait écrit de plus raisonnable et de plus complet que celui qui fut publié par M. Léon Chaine sous le titre : *les Catholiques français et leurs difficultés actuelles*. Il mérite vraiment d'être lu par tous les hommes de bonne foi, de bon sens et de bonne volonté, qui sont, il est permis encore de l'espérer, la grande masse des citoyens français.

M. Léon Chaine a voulu contribuer en effet dans la mesure de ses forces à faire œuvre de concorde et d'apaisement, à « communiquer à l'âme de quelques

taine, si graves et si actuelles encore, y sont traitées tour à tour, et le livre est, dans son ensemble, susceptible de rendre de réels services.

MAURICE GANDOLPHE

La Crise macédonienne.

Il arrive assez souvent en notre temps que des journalistes chargés d'une mission professionnelle, se trouvent, par les circonstances, amenés à jouer un rôle bien plus important et bien plus actif que celui qui leur était assigné. Parfois, au milieu des guerres ou des insurrections, ils meurent comme des soldats sur les champs de bataille — le martyrologe de la Presse au Transvaal est éloquent à cet égard —; parfois aussi, ils s'élèvent au rang de véritables historiens qui vécurent l'histoire et l'apprirent sur place, dans le feu de l'action. C'est l'aventure de M. Maurice Gandolphe qui, chargé d'une enquête dans les vilayets insurgés de Macédoine, a rapporté de sa mission *la Crise macédonienne,* un livre fort émouvant par les faits qu'il relate, et singulièrement instructif, par les causes qu'il recherche et la situation qu'il étudie.

CHAPITRE II

Les catholiques français et leurs difficultés actuelles.

LÉON CHAINE

La guerre religieuse que nous vivons a donné lieu à bien des commentaires passionnés, et elle a fait naître une multitude d'ouvrages qu'il serait trop long d'examiner un à un. Aussi bien, je ne crois pas qu'on en ait écrit de plus raisonnable et de plus complet que celui qui fut publié par M. Léon Chaine sous le titre : *les Catholiques français et leurs difficultés actuelles*. Il mérite vraiment d'être lu par tous les hommes de bonne foi, de bon sens et de bonne volonté, qui sont, il est permis encore de l'espérer, la grande masse des citoyens français.

M. Léon Chaine a voulu contribuer en effet dans la mesure de ses forces à faire œuvre de concorde et d'apaisement, à « communiquer à l'âme de quelques

catholiques réactionnaires une étincelle de libéralisme, et à démontrer à quelques personnalités antichrétiennes qu'il n'existe aucune incompatibilité entre les sentiments religieux et les idées les plus généreuses ».

La tâche était noble et belle, elle était bien malaisée. M. Chaine, placé à mi-chemin entre les deux camps ennemis qui constituent, hélas! la France une et indivisible, en a fait la dure et instructive expérience.

La thèse qu'il soutient peut se résumer ainsi : « Les catholiques doivent faire leur meâ-culpâ, ils sont en grande partie les auteurs des maux qui les accablent; ils ont attiré eux-mêmes l'orage qui éclate sur leurs têtes; — mais il n'y a rien là qui puisse justifier la persécution religieuse à laquelle nous assistons en ce moment, cette « révocation de l'édit Nantes à rebours » qui causera tant de mal à la France et dont ses ennemis déjà s'apprêtent à profiter. »

*
* *

Quelles sont donc les fautes dont les catholiques se sont rendus coupables? — M. Chaine prétend les connaître — et il en est une tout d'abord qu'il dénonce avec une impitoyable sévérité, c'est leur attitude dans la terrible « Affaire » qui divisa si cruellement la France, et au cours de laquelle ils furent, à son sens, systématiquement opposés à toute idée de justice.

Ce terrain est terriblement dangereux; M. Chaine s'y attarde pourtant; il en fait le centre de sa démonstration. Sans rechercher s'il a tort ou raison, ce n'est pas sur ce trop brûlant terrain que je le suivrai; il en est assez d'autres où la discussion sera moins périlleuse et beaucoup plus féconde.

En effet, M. Léon Chaine, catholique pratiquant, attaché à sa religion tout à la fois par d'impérieuses et chères traditions de famille et par une ardente foi, est en même temps un libéral impénitent et il déplore que les catholiques n'aient pas toujours été des libéraux.

Tout dans leur religion leur permettait, tout leur ordonnait un libéralisme profond, même un socialisme intelligent et raisonnable, conscient des besoins du peuple, ouvert à tous les progrès.

Ils ne l'ont pas suffisamment compris, ils ont pu être représentés, avec quelque apparence de raison, comme les adversaires de tout progrès social.

Il en a été de même sur le terrain de la politique et du patriotisme : certes, les catholiques sont et doivent être de bons patriotes, mais ils auraient dû se souvenir que l'Église était une « Internationale sublime » et qu'on pouvait aimer sa patrie sans professer pour cela je ne sais quel nationalisme étroit, puéril et grossier.

Le « sabre et le goupillon » est, sans doute, une fable ridicule, mais tout de même les orateurs chrétiens ont abusé un peu trop de ces « discours émaillés de comparaisons empruntées à la vie des camps, de

ces fulgurantes évocations de boucliers et d'épées, ils se sont trop complus dans une éblouissante vision d'oriflammes, d'étendards et de drapeaux ».

Ce n'est pas le langage qui convenait à des orateurs chrétiens; certains ecclésiastiques l'ont compris, tels le P. Maumus et l'abbé Frémont, prêtres éminents et grands libéraux, qui voulurent bannir de la chaire le langage des camps et demandèrent qu'on invoquât un peu moins le Dieu des Vengeances et celui des Armées pour se souvenir un peu plus souvent du Dieu de miséricorde et du Dieu de bonté.

Ils ne furent pas entendus, les catholiques ne voulurent pas comprendre, et ils payent aujourd'hui très chèrement leurs fautes.

Est-ce à dire que les persécutions actuelles soient un juste châtiment? Non certes! Ils furent coupables, mais leurs proscripteurs ne le sont pas moins, — et ceux qui s'insurgent contre les lois néfastes de 1901 et de 1903 ont cent fois raison.

Rien ne saurait justifier ces lois de proscription; elles ne sont pas seulement lamentables, injustes, elles n'ont, quoi qu'en puisse croire « l'action républicaine », aucune espèce d'utilité :

En quoi, en effet, les congrégations vouées à la méditation et à la prière, au silence et à la mortification, dont on ne voit jamais les membres dans nos écoles, dans les chaires de nos églises, sur nos places publiques et dans nos rues, gênent-elles les pouvoirs publics? En quoi la société moderne, la raison et la liberté, les principes démocratiques et républicains sont-ils intéressés à ce

qu'un moine ignoré, agenouillé dans sa cellule derrière le mur de quelque Trappe ou de quelque Chartreuse, perdue elle-même au fond des solitudes, soit chassé de cet inhabitable abri, rejeté dans la foule qu'il a fuie et où ne s'agitent déjà que trop d'âmes vaines, de vulgaires et grossières ambitions, ou contraint de chercher un asile dans les forêts et les montagnes de l'étranger?

Pourquoi dès lors ces persécutions, ces lois de haine et d'exception? Va-t-on dire qu'il s'agit de défendre l'Université contre l'Enseignement congréganiste? Jamais l'Université n'a demandé cela; bien mieux, elle abrite de nos jours encore des catholiques vaillants qui contribuent grandement à sa gloire, et qui s'honorent de lui appartenir.

Il y a dans tout cela beaucoup de haine et de passion, mais bien peu de raison et de logique : comment expliquer par exemple l'attitude de ces socialistes si ardents à expulser des religieux dont la vie cependant est la mise en pratique d'une complète socialisation des biens, du travail et de la prière?

Mais il s'agit d'autre chose que de l'expulsion des congrégations, que des persécutions individuelles contre des moines et contre des prêtres, la tâche entreprise par nos maitres actuels est bien plus complète, bien plus définitive; ce qu'ils veulent, c'est abolir et anéantir la religion elle-même.

Et là, ils prennent vis-à-vis du peuple une grave et lourde responsabilité en le privant des consolations auxquelles il était habitué et sensible et en ne lui offrant en échange que la négation et le néant.

Certes, il est criminel et fou d'avoir interrompu, pour parler le langage de Henri Heine et de Jaurès, la vieille chanson qui a si longtemps bercé la douleur humaine.

Ces incroyants, tout en gardant pour eux leurs doutes amers et leurs décevantes négations, devraient envier le doux oreiller de nos espoirs consolateurs, et tout au moins ne voir que des théories salutaires ou des chimères charmantes dans la théodicée catholique, ainsi que dans la certitude que nous avons de nos destinées et des justes revanches d'outre-tombe. Quant aux pouvoirs publics, comment ne comprennent-ils pas partout la nécessité de la religion ? Ils ne pourront jamais la remplacer avec avantage par des augmentations de police ou de gendarmerie.

Qu'ils prennent garde d'ailleurs : si les catholiques paient en ce moment certaines fautes et certaines erreurs, leurs persécuteurs risquent, eux aussi, de fâcheuses aventures et

... ceux qui font de la guerre à la religion un article nécessaire de leur programme de défense républicaine, pourraient bien, loin d'être les défenseurs de la République, en devenir seulement les fossoyeurs.

Tel est l'ouvrage de M. Chaine. En l'écrivant, il n'a pas eu l'idée de faire un livre : cet avoué du Tribunal civil de Lyon n'est rien moins qu'un écrivain professionnel. Aussi bien, ce n'est pas un livre qu'il a publié, c'est une œuvre de courage, de bonne foi et d'enseignement qu'il a accomplie.

CHAPITRE III

En Russie : Tolstoï et la Guerre Russo-Japonaise. — **En Amérique** : Carnegie et la Question d'argent; Le Président Roosevelt et l'Idéal américain.

TOLSTOÏ

La Guerre Russo-Japonaise.

Tout le monde connaît les idées de Tolstoï sur la guerre russo-japonaise; j'ose dire qu'on les connaissait avant même qu'il les exprimât, et que s'il avait cru devoir, dans les tragiques circonstances que traverse sa Patrie, garder le silence, personne n'aurait eu le moindre doute sur ses sentiments intimes.

Il a voulu les formuler encore : le grand écrivain qui mène depuis tant d'années une si véhémente croisade contre la guerre a trouvé l'occasion opportune pour exprimer une fois de plus l'horreur qu'elle lui inspire, et pour maudire ceux qui la « prêchent, la préparent

ou y participent » ; avec la même rigueur, il a condamné les Russes et les Japonais dans une étude qui fut pour le public français traduite intégralement par M. Halperine-Kaminsky.

Le livre est une œuvre superbe, d'une inspiration, d'une violence magnifiques, qui force l'admiration, et dont on ne peut lire pourtant, sans éprouver un malaise véritable, certaines pages d'une bien cruelle sévérité, certains jugements bien impitoyables portés par un écrivain russe contre ceux qui personnifient la patrie russe.

Je sais bien que Tolstoï, par la toute-puissance de son génie et de sa volonté, s'est affranchi de ce qu'on appelle les préjugés de la nationalité : il est, il veut être un citoyen du monde, ses frères ce sont les hommes, tous les hommes, il est plein de miséricorde pour le pauvre Japonais ignorant, trompé, arraché à son champ et envoyé à la boucherie, il est enflammé de colère contre le juriste, le diplomate ou le journaliste russe, qui n'ont pas su éviter la guerre hideuse et meurtrière.

Une si complète et si hautaine indépendance est sans doute admirable, — elle est difficile à admettre pour nous autres qui ne sommes pas des héros de l'intelligence et de l'esprit, mais de simples hommes attachés encore à l'idée de la patrie, qui croyons encore au « saint emblème du drapeau », dénué aux yeux de Tolstoï de toute espèce d'importance ; et lorsque, pour nous donner une idée de la déraison d'un officier, il lui fait dire : « Au moment où le pays

est en danger, il faut agir et non discuter », nous avons beau faire, nous ne pouvons nous empêcher d'être avec l'officier, à l'esprit simple, contre le penseur aux belles conceptions.

Cette réponse, en effet, aussi naïve qu'elle puisse apparaître aux esprits forts, est la seule qui convienne, et elle est péremptoire.

Pour le reste, il n'est pas un esprit éclairé qui se refuse à applaudir aux généreuses pensées que Tolstoï exprime dans ce livre avec tant de grandeur et une logique si irréfutable ; — l'horreur de la guerre est en effet dans tous les cœurs, et c'est peut-être chercher l'occasion d'une trop facile victoire que de combattre en notre temps les théories de Joseph de Maistre et du maréchal de Moltke sur la guerre sainte, la guerre nécessaire.

Mais encore une fois, le moment n'était-il pas mal choisi? A l'heure où la patrie subit une guerre qu'elle n'a pas désirée, et souffre des maux sans nombre pour défendre son honneur et sa vie, n'y a-t-il pas quelque cruauté à lui vanter les bienfaits de la paix et à lui rappeler que les lois divines et humaines condamnent la guerre?

Ainsi Tolstoï démontre qu'on peut être un très grand écrivain, sans avoir tout à fait le sens du moment psychologique, — et il a écrit un très beau livre qui, pour quiconque a le sens du patriotisme, n'est pas une très bonne action.

... D'ailleurs, en même temps qu'il faisait entendre ces éloquentes et malheureuses paroles, son fils se

rendait sur le théâtre des opérations pour s'y battre vaillamment comme volontaire ; ainsi le patriotisme, honni et condamné, témoigne sa vitalité en s'installant en plein foyer d'un humanitaire un peu trop affranchi des préjugés ; — il y a là, je pense, un symbole de nature à frapper Tolstoï lui-même.

GEORGES BOURDON

En écoutant Tolstoï.

Tolstoï ne se contente pas d'écrire des pages sublimes, il parle aussi complaisamment aux hommes qui, des quatre coins du monde, viennent, comme en un pèlerinage, vers ce grand vieillard qui passe sa vie dans un rêve de bonté compatissante et hautaine, et d'humanité intransigeante. Les pèlerins intellectuels ainsi admis auprès de lui recueillent sa parole, et quand ce sont, comme M. Georges Bourdon, des écrivains de valeur, nous y gagnons un beau livre. En effet, M. Georges Bourdon, au cours des voyages en Russie d'où il expédia des correspondances si remarquées, a pu voir de près le vieil écrivain russe, il a pu entendre sa parole et se pénétrer de sa pensée ; et il nous a donné de ses entretiens avec lui une relation infiniment passionnante et suggestive.

« En écoutant Tolstoï », c'est parfois M. Georges Bourdon que nous entendons, car il ne se contente pas d'écouter et d'admirer, il interroge et il discute; et il obtient ainsi de son génial interlocuteur des éclaircissements, des explications qui ne sont pas inutiles surtout lorsqu'il s'agit des opinions de Tolstoï sur la guerre russo-japonaise. Ainsi M. Georges Bourdon est arrivé à nous donner un livre d'une haute et poignante éloquence, et d'une rare intensité de vie, qui fera mieux connaître et comprendre la grande figure du « sage d'Iasnaïa Poliana ».

CARNEGIE

L'Empire des affaires. — L'A B C de l'Argent.

L'un des hommes les plus originaux et les plus impressionnants de notre temps est sans contredit M. Andrew Carnegie, ce milliardaire qui, parvenu à l'apogée de la fortune et de la puissance, a découvert que le bien suprême et enviable entre tous était la pauvreté, proclame sans cesse cet aphorisme du haut de ses millions, et pour prêcher d'exemple a entrepris de se ruiner avec méthode, en jetant l'or à poignées pour des fondations philanthropiques et intellectuelles.

Assurément c'est là un spectacle peu banal, et tout

en convenant qu'il est d'autant plus facile de professer un tel amour de la pauvreté qu'on est immensément riche, du moins ne peut-on s'empêcher d'admirer un homme qui a su, par une énergie, une intelligence et un travail prodigieux, acquérir tant de millions sans se laisser dominer par eux, et a fait de son or un serviteur incomparable, alors que tant d'autres lui laissent prendre la place d'un maître odieux, tyrannique et malfaisant.

Un tel homme est pour l'humanité une vivante leçon; il importait que le bénéfice n'en fût pas perdu, et à ce point de vue la publication du livre *l'Empire des affaires*, dont l'auteur est M. Carnegie lui-même, est un véritable événement dont il faut se féliciter.

Ce livre a eu un très gros retentissement; il le méritait, car il est d'un intérêt que l'on conçoit sans peine : on y peut lire l'exposé des doctrines de M. Carnegie sur le capital et le travail, sur le moyen d'acquérir la fortune, sur le devoir qui s'impose à tout individu d'épargner sans thésauriser, et sur d'autres questions moins générales, qui sont loin cependant d'être indifférentes, telles que la fabrication de l'acier aux États-Unis, le prix des nécessités de la vie en Angleterre et en Amérique, etc.

Sur tout cela, M. Carnegie a des idées personnelles, ingénieuses, qu'il exprime avec une chaleur et une foi communicatives, et son livre devient par là une sorte de bréviaire très original de l'homme d'action en notre temps.

Avec l'*A B C de l'Argent*, dont la traduction est due, comme celle de *l'Empire des affaires*, à M. Arthur Maillet, M. Carnegie entre dans le vif du sujet et, après avoir indiqué les meilleurs moyens de faire fortune et dans quel esprit il convenait de s'élancer à la conquête de cette toison d'or, il expose ses théories sur la façon dont il faut dépenser sa fortune.

La question me semble plus passionnante encore que la première; elle est en effet d'une bien plus haute portée philosophique, et c'est bien dans ce sens qu'elle est traitée, car M. Carnegie offre au monde le bel exemple d'un financier, qui est en même temps un vrai et sincère philosophe, et d'un prestigieux industriel, qui est en même temps un écrivain de haute valeur.

C'est vraiment un livre admirable que cet *A B C de l'Argent* et on éprouve à le lire, d'un bout à l'autre, un plaisir et une joie qui ne se démentent pas. Pour moi, j'y ai trouvé, défendues avec une nouveauté, une ampleur et une autorité supérieures, des idées infiniment précieuses, notamment celle-ci : que c'est une chose absurde et folle d'économiser pour le vain plaisir d'amasser de l'argent.

Lieu commun, dira-t-on! C'est un lieu commun qui est trop souvent oublié, et qu'il est en tout cas piquant d'entendre rappeler par un milliardaire qui joint au précepte l'exemple et appuie ses opinions sur des actes.

M. Carnegie n'admet même pas que l'on se contente de laisser en mourant sa fortune à des œuvres de

bienfaisance. Comme on n'a pas encore trouvé le moyen d'emporter son argent dans sa tombe, et que la mort vous dépossède plus sûrement que toutes les faillites et toutes les ruines, il est vraiment trop simple de choisir ce moment précis pour distribuer généreusement ce dont une force surhumaine vous impose l'abandon : en somme, faire un testament, c'est offrir une fortune qu'on ne possède pas ou qu'on ne possède plus.

Cette théorie n'est-elle pas d'une vérité saisissante?

Il faut donc, et de son vivant, faire un emploi philanthropique de sa fortune, il le faut faire avec discernement. Les moyens ne manquent pas, et l'auteur les énumère avec complaisance.

Cette question de l'argent ne remplit qu'une partie du livre de M. Carnegie. L'inépuisable activité de son intelligence s'attaque avec la même éloquence et la même simplicité à une foule de sujets : l'étalon monétaire, la suprématie commerciale des États-Unis et de la Russie, le libre-échange et la protection, et aussi les relations du capital et du travail que M. Carnegie caractérise ainsi : L'association du capital, du travail et de l'intelligence est comme un tabouret à trois pieds, dont l'équilibre disparaît si un seul des trois pieds vient à manquer. Ainsi il est du devoir et de l'intérêt de tous de maintenir énergiquement l'harmonie entre ces trois puissances, aussi nécessaires, aussi nobles l'une que l'autre.

Tout cela est d'une très haute inspiration; le sens pratique de la vie et l'élévation de la pensée s'y mê-

lent intimement, — et le livre est, dans son ensemble, une des œuvres les plus généreuses, les plus entrainantes que nous ayons rencontrées.

TH. ROOSEVELT

L'Idéal américain.

Tandis que M. Carnegie nous expose ses théories sur les affaires, le président Roosevelt nous fait connaître sa pensée sur l'américanisme, et s'efforce d'inculquer aux jeunes gens les principes qui permettent de réussir dans la politique.

Le rapprochement s'impose entre ces deux livres : si M. Carnegie semble assez indiqué pour dévoiler le secret de la fortune, il n'y a pas, je pense, dans le monde, d'homme plus apte que M. Roosevelt à expliquer l'esprit américain, et à montrer comment il convient de faire sa fortune politique.

De fait, le livre qui est offert au public français dans la traduction de MM. A. et E. de Rousiers constitue, dans la diversité des sujets qu'il embrasse — de la doctrine de Monroe, aux questions de l'éducation, de la politique, de la sociologie et de la spéculation financière — une synthèse de l'esprit américain de notre temps.

Il est infiniment intéressant à ce point de vue spé-

cial ; car il nous fait connaître l'âme américaine sous un autre jour que celui où nous sommes habitués à la considérer, il nous montre qu'il y a autre chose que des trusts en Amérique, et que l'amour de l'argent n'est pas la cause unique et fondamentale de la prospérité et du fabuleux développement des États-Unis : c'est là une constatation qui a son prix et qui ressort clairement du livre du Président.

Mais il y a autre chose dans ce livre ; ce n'est pas seulement l'œuvre d'un Américain, c'est celle d'un homme : elle ne vaut pas seulement par les lumières qu'elle nous donne sur l'Amérique, mais par les renseignements qu'elle comporte au point de vue social, et dont nous pouvons tous faire notre profit. *L'Idéal américain* est, en effet, comme le bréviaire de l'homme d'action, quelle que soit sa nationalité, et le président Roosevelt y proclame, avec autant de simplicité que de force, son amour du travail et de l'activité, son mépris pour l'inertie ; — à ses yeux, il faut être honnête, cela n'est pas douteux, mais il faut l'être activement, c'est la condition essentielle de toute œuvre utile.

« Le doctrinaire, l'homme des théories écrites ou parlées, est inutile s'il ne peut aussi agir, et c'est par des actes, non par les seules paroles, qu'il faut s'efforcer de réaliser un état de choses qu'on espère, sans pouvoir le préciser. »

En somme, le président Roosevelt ne méprise peut-être pas autant les « idéologues » que le faisait Napoléon, mais il veut qu'ils soient en même temps des

hommes d'action. Et comme, à chaque page, il répète sa passion de l'honnêteté, son mépris pour la spéculation et la basse politique, il se trouve avoir écrit, pour glorifier l'idéal américain, une œuvre très générale, très noble, qui méritait de traverser les mers.

III

HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

A travers les temps et les pays. — M. DE LA MAZELIÈRE au Japon et M. BIOVÈS dans l'Inde. — Le dix-huitième siècle raconté par M. G. MAUGRAS et vécu par le Duc DE CHOISEUL. — Lorenzaccio, le Chevalier d'Éon et la Maupin. — L'histoire de la musique, de PAUL VIARDOT, et l'affaire du Courrier de Lyon, de M. G. DELAYEN.

ACHILLE BIOVÈS

Les Anglais dans l'Inde.

Dans ce livre, d'une très sûre et très riche documentation, M. Achille Biovès entreprend de fixer les traits de Warren Hastings, ce conquistador britannique qui contribua si puissamment à l'établissement de la domination anglaise aux Indes.

Il faut sans réserve louer l'auteur de son initiative, car Warren Hastings est une figure historique d'un rare intérêt, et que jusqu'à présent nous avons connue seulement par d'excessifs panégyriques d'outre-nche ou d'injustes diatribes françaises.

Il me semble bien que dans l'ouvrage de M. Biovès les choses sont remises au point avec impartialité et conscience,— Warren Hastings n'y apparaît ni comme un héros complètement admirable, ni comme un tyrannique et odieux aventurier, mais comme un esprit d'une belle envergure, et qui a su vouloir. Les scrupules n'ont certes pas gêné cet homme dans l'accomplissement de son œuvre, mais il l'a accomplie, et cette œuvre en valait la peine pour son pays, puisqu'elle a donné l'Inde à l'Angleterre; c'est assez, je pense, pour que les Français aient le devoir de se renseigner sur l'homme et son histoire.

PIERRE GAUTHIEZ

Lorenzaccio.

Ce n'est pas faire injure à nos contemporains d'affirmer qu'ils ne connaissent guère cet étrange et complexe personnage que par le merveilleux portrait qu'en a tracé Alfred de Musset; — avec le livre de M. Gauthiez, rédigé d'après des documents authentiques et parfois inédits, illustré de dessins reproduits de Pierre Gusman, ils apprendront à le mieux connaître; et vraiment il en vaut la peine, ce prince dilettante, tour à tour odieux et charmant, qui cultivait l'art et la littérature quand la débauche et l'as-

sassinat lui en laissaient le loisir. M. Pierre Gauthiez fait revivre toutes ses qualités, tous ses vices et nous restitue avec une belle impartialité et une impressionnante vigueur la figure extrêmement curieuse de cet énigmatique et terrible Lorenzino de Médicis.

MARQUIS DE LA MAZELIÈRE

Essai sur l'Histoire du Japon.

Le Japon s'est révélé à nous, en ces dernières années, comme un personnage d'importance dont il n'est pas superflu d'étudier l'histoire, l'état d'âme et les moyens; car les temps sont proches sans doute où nous aurons quelque compte à régler avec lui. Qu'elle soit d'ailleurs notre ennemie ou notre alliée, une nation inconnue est toujours inquiétante, et son amitié est d'autant plus précieuse, son hostilité d'autant moins redoutable qu'elle-même nous est plus familière. C'est donc un ouvrage bien utile que l'*Essai sur l'Histoire du Japon* par le marquis de la Mazelière.

Cet « essai » est d'ailleurs une véritable histoire très complète, très documentée, qui condense en moins de cinq cents pages très vivantes tout ce qu'il importe de connaître de cette prestigieuse histoire japonaise, depuis les origines, avec les anciens mikados presque légendaires, jusqu'à la moderne révolution qui a fait le Japon d'aujourd'hui.

OCTAVE HOMBERG

ET

FERNAND JOUSSELIN

Le Chevalier d'Éon.

Cet intéressant ouvrage aidera à fixer les traits de l'étrange aventurier du dix-huitième siècle. Les deux auteurs, pour mettre en relief la figure du chevalier d'Éon et celle de Charlotte-Geneviève-Louise-Auguste-Andrée-Timothée d'Éon de Beaumont, ont puisé à toutes les sources les documents inédits qui donnent à leur travail, vivant comme un roman, un intérêt tout spécial. Si l'on se rappelle la querelle qui surgit entre Beaumarchais et celle que l'on appelait la « chevalière d'Éon », querelle dont toute une correspondance des plus mouvementées nous apporte l'écho, on comprend avec quel soin les auteurs du livre d'aujourd'hui ont dû interroger les textes pour faire éclater la vérité là où il n'y avait que des légendes, et pour mettre de la lumière là où des intérêts opposés s'étaient toujours appliqués à faire de l'ombre et de la nuit. MM. Octave Homberg et Fernand Jousselin ont su, dans les onze chapitres de leur livre, camper fortement leurs héros et ressusciter autour d'eux, pour mieux expliquer leurs actions parfois un peu troubles, toute une société non

seulement française, mais européenne; et cette résurrection opérée avec la mesure de verve que comporte une œuvre d'historien nous initie aux singuliers procédés dont usait alors la diplomatie.

DUC DE CHOISEUL

Mémoires.

Le duc de Choiseul est, sans contredit, une des plus curieuses et des plus intéressantes figures de l'histoire de France. Ce ministre de Louis XV... et de la Pompadour, cet homme d'État à l'esprit subtil, aigu, plein de ressources, capable souvent de très hautes conceptions, rendit à son pays d'incontestables services, et s'il ne fut pas tout à fait un grand ministre, ce sont, je crois bien, les circonstances qui en sont coupables plus que lui-même; il faut avouer cependant que l'homme privé ne fut pas toujours très recommandable ni d'une très scrupuleuse moralité, et qu'il se montra en un mot, tout à fait l'homme de son temps — un temps dont la réputation est assez fâcheuse.

Cette complexe figure se montre entièrement dans les *Mémoires du duc de Choiseul*. Toutes les qualités publiques et tous les défauts privés du ministre, les événements auxquels il prit part, et ceux auxquels

il assista, les mœurs du monde auquel il appa
revivent avec beaucoup d'intensité et de mo
ment, dans ces lettres d'une authenticité indiscutab
qui ont été découvertes, examinées et présentées a
beaucoup de science et de conscience par l'édi

GASTON MAUGRAS

La Cour de Lunéville au XVIIIe siècle.

L'étude du dix-huitième siècle a donné lieu dé
bien des ouvrages, et elle tentera encore bien
historiens, car c'est là un sujet dont l'attrait ne vie
pas, et sur lequel il y aura toujours des choses
mables, précieuses, et instructives à entendre
lire.

Le livre que M. Gaston Maugras a publié sur *la C*
le Lunéville au dix-huitième siècle est destiné
crois, à occuper dans cette vaste bibliothèque du
huitième, une place tout à fait particulière. C
qu'en effet toutes les grâces, toutes les séducti
et aussi toutes les pensées profondes du siècle, s
blaient s'être synthétisées dans cette jolie petite C
le Lunéville, qui nous apparaît vraiment, dans
livre très documenté de M. Maugras, comme tou
dix-huitième siècle en réduction, ramassé en quelq
années, et concentré en quelques personnages, n
quels personnages! Stanislas, Voltaire, Mme de Cra

Mme de Boufflers, Mme de Graffigny, Mme du Châtelet, Saint-Lambert, Panpan, l'abbé Porquet, etc.

Femmes jolies et frivoles, poètes, philosophes, abbés, artistes sont réunis sur ce minuscule théâtre pour jouer sous nos yeux la comédie légère et le drame profond de leur époque, et c'est, je vous assure, un spectacle bien captivant.

PAUL VIARDOT

Histoire de la Musique.

L'*Histoire de la musique*, de M. Paul Viardot, est, sous la forme modeste et portative d'un in-18 courant, une œuvre de haute importance, et qui vient combler une très regrettable lacune. Si étonnant, en effet, que cela puisse paraître, personne ne s'était encore avisé d'écrire une histoire complète de la musique depuis ses origines : il y avait bien quelques gros in-folio dont le poids effrayait les plus audacieux chercheurs, quelques compilations indigestes, — mais point de véritable histoire. Ce vaste sujet avait pourtant de quoi tenter l'activité d'un homme, et il y avait là matière à un très beau travail : M. Paul Viardot nous l'a prouvé.

Le nom de l'auteur, fils de l'une des plus grandes artistes de tous les temps, et lui-même musicien im-

peccable, est un sûr garant de la valeur technique du livre. Quant à sa valeur littéraire et historique, elle est tout à fait remarquable. Composé avec un grand souci d'exactitude, il ne renferme aucun détail inutile, et contient par contre tous les renseignements nécessaires sur tous les musiciens et sur toutes les musiques du monde. C'est une véritable encyclopédie, infiniment précieuse à consulter, et c'est aussi un livre fort agréable à lire. Une éloquente préface de Saint-Saëns le présente au public, et l'appuie de l'universelle autorité du grand compositeur.

CÉSAR DE SAUSSURE

Lettres et Voyages en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, de 1725 à 1729.

Ce sont des documents d'un bien vif et bien piquant intérêt que ceux qui nous sont offerts sous ce titre par M. Berthold van Muyden, président de la Société d'histoire de la Suisse romande, un écrivain de valeur qui n'est pas seulement un historien distingué, mais aussi un descendant en droite ligne de César de Saussure : cette double qualité le désignait suffisamment pour la restitution de cet ouvrage « si amusant, si utile », suivant l'expression de Voltaire, et qui nous

donne sur un certain nombre de petits faits et de grands événements historiques, des lumières tout à fait nouvelles.

G. LETAINTURIER-FRADIN

La Maupin, sa vie, ses duels, ses aventures.

L'histoire de la Maupin est terriblement scabreuse, mais si passionnante et si intéressante. Cette étonnante personne a surexcité l'imagination de M. G. Letainturier-Fradin qui, pour nous la faire mieux connaître, s'en est allé fouiller des archives, et remuer la poussière de vieux documents.

Ses recherches ne furent point vaines, et il a mené à bien la tâche difficile de nous dire des choses nouvelles sur cette extraordinaire héroïne, qui apparaît dans son livre quelque peu différente de la légende, mais toujours aussi légendaire.

GASTON DELAYEN

L'Affaire du Courrier de Lyon.

Chaque fois qu'un théâtre de drame est dans l'embarras, on voit apparaître sur son affiche *le Courrier*

de Lyon, et immédiatement, le directeur est sauvé, le public afflue, et les coffres s'emplissent. C'est que cette erreur judiciaire soulève toujours la même émotion. M. Gaston Delayen, avocat à la Cour d'appel, en a donné une preuve nouvelle avec son *Affaire du Courrier de Lyon* : C'est une étude juridique de l'affaire d'après des dossiers criminels et des documents, — et c'est passionnant et vibrant comme le drame lui-même.

CHAPITRE II

La Révolution française. — L'œuvre de M. ALBERT SOREL. — Histoire de l'Émigration, de M. ERNEST DAUDET — Les Documents de M. LAPAUZE et la Littérature de Mme LA DUCHESSE DE BRISSAC.

ALBERT SOREL

L'Europe et la Révolution française.

L'œuvre magistrale de M. Albert Sorel a été terminée au cours de l'année 1904, avec deux volumes consacrés l'un au blocus continental, l'autre à la coalition et au traité de 1815. On jugera peut-être que ces deux livres eussent été mieux à leur place dans le chapitre que nous consacrons aux œuvres relatives à l'empire; il n'en est rien cependant : ils forment en effet la conclusion logique et finale d'un grand ouvrage où la Révolution a été étudiée, jusqu'en ses conséquences les plus lointaines, — c'est-à-dire jusqu'à l'Empire et à sa chute.

D'ensemble, c'est un monument historique de mier ordre, et qui suffirait amplement à établ renommée d'un historien. Après un tel effort e tel labeur, M. Albert Sorel est d'ailleurs décidé reposer, mais son repos sera fécond encore pou bonnes lettres. L'éminent écrivain va l'employer composition d'œuvres où la psychologie viend mêler à l'histoire; il se propose, nous a-t-il di effet de « tirer de tant d'études qu'il a faites, ques récits anecdotiques qui lui permettror pousser l'analyse des caractères un peu plus lo forme de nouvelles, qu'il n'est permis de le dans l'histoire ». Il y a là une promesse qu'i enregistrer avec plaisir, et d'où le public peu pérer quelque délicat régal.

ERNEST DAUDET

Histoire de l'Émigration.

M. Ernest Daudet qui a entrepris une *Histo l'Émigration*, vaste et beau sujet qu'il était que personne préparé à traiter, a bénéficié au de ses travaux d'une heureuse aventure. Tandi préparait le second volume de cette grande hi il a eu, nous dit-il, connaissance « d'une sé documents inédits, précieux et considérables

ont permis de répandre plus de lumière encore sur les événements et les actes de cette époque tragique ». Ainsi, après nous avoir donné cette année une œuvre historique remarquablement composée, il nous réserve pour la suite une source tout à fait nouvelle de révélations et d'enseignements.

HENRY LAPAUZE

Procès-verbaux inédits de la Commune générale et de la Société populaire et républicaine des Arts.

L'ouvrage qu'a publié sous ce titre M. Henry Lapauze vient combler une grave lacune dans l'histoire de l'art pendant la Révolution; jusqu'alors, en effet, les documents précis nous manquaient absolument sur cette partie de l'histoire révolutionnaire, et c'était dommage, car ceux que nous donne M. Henry Lapauze sont singulièrement suggestifs et instructifs.

Ces procès-verbaux sont accompagnés d'un substantiel historique rédigé avec une grande éloquence et une indiscutable compétence, et l'ensemble constitue un ouvrage considérable, qui fait grand honneur à son auteur.

DUCHESSE DE BRISSAC

Pages sombres.

Les *Pages sombres* sont un livre d'histoire d'une formule assez particulière. Rédigé avec une conviction ardente, sur des documents très heureusement choisis et mis en œuvre, ce volume donne l'impression d'une histoire qui aurait été vécue, — et si l'on songe que ces « Pages sombres » nous font assister aux épisodes de la Révolution française de 1789 à 1794, on devine l'intérêt, l'émotion poignante qui s'en dégagent. A la suite de la duchesse de Brissac, nous pénétrons dans les salons politiques, littéraires et aristocratiques, dans les journaux et dans les théâtres, dans les clubs et dans les prisons, nous suivons la Révolution en province et à l'étranger, nous assistons à d'effroyables séances du Tribunal révolutionnaire et de la guillotine; et ce sont des tableaux saisissants. Les commentaires de l'auteur sur toutes ces choses, ses considérations sur l'émigration et sur l'égalité, sur les victimes, sur les trois ordres, sont également ingénieux et neufs.

CHAPITRE III

Les Historiens de Napoléon Ier.

De Chateaubriand à M. Frédéric Masson. Les historiens de ses soldats, — de ses généraux, — de sa politique, — des mœurs et de la société de son temps.

MAURICE DREYFOUS

Napoléon raconté par Chateaubriand.

Une nouvelle histoire de Napoléon Ier! où depuis Brienne jusqu'à Sainte-Hélène, la vie du grand Empereur est racontée avec une ampleur, — et aussi une partialité, — une noblesse, une poésie, une splendeur de verbe incomparables; — et l'auteur de cette histoire, c'est... Chateaubriand.

Cette histoire nouvelle n'est donc pas précisément inédite, et telles des parties qui la composent sont des morceaux littéraires que nous savons par cœur

— et pourtant c'est vraiment un livre nouveau, qu'une fort heureuse pensée d'éditeur a su tirer de l'œuvre confuse, splendide et inégale de Chateaubriand, en extrayant soigneusement de cette œuvre toutes les pages où le grand écrivain, ennemi du grand Empereur, fut obsédé par son histoire et hanté par son génie.

La réunion de ces extraits constitue un fort volume de 400 pages : *Napoléon raconté par Chateaubriand;*— et c'est bien l'histoire la plus enflammée et la plus pathétique de Napoléon Ier.

L'auteur de ce travail, M. Maurice Dreyfous, s'est acquitté de sa tâche avec un soin, un tact, une intelgence remarquables : je crois bien que rien, qu'aucune pensée, qu'aucune allusion napoléonienne ne lui a échappé dans l'œuvre de Chateaubriand.

Il le faut croire, car, sans que le commentateur ait eu une seule fois à prendre la parole, sans qu'il ait dû une seule fois souder entre eux ces morceaux d'origines si diverses, le livre se poursuit avec l'unité parfaite d'une histoire préméditée.

Et cela constitue vraiment un très beau livre, où, à travers l'inimitié dont Chateaubriand poursuivit Napoléon, on sent, comme le fait très justement remarquer M. Maurice Dreyfous dans sa préface, l'admiration à laquelle, pas plus que Victor Hugo, Béranger et Michelet lui-même, il n'échappa, admiration passionnée pour l'Empereur qui « enivra l'histoire ».

FRÉDÉRIC MASSON

Napoléon et son fils.

En même temps qu'il pénétrait à l'Académie française, M. Frédéric Masson publiait le dernier-né de ses livres napoléoniens : *Napoléon et son fils.* C'est une œuvre magistrale et digne en tous points de l'admirable série où elle va prendre place.

L'historien si averti tout à la fois et si enthousiaste, qui a su préciser avec une si vivante érudition l'histoire de Napoléon sans rien lui enlever de sa splendeur de légende, a fort ingénieusement évité l'écueil que comportait un tel sujet : il n'a pas songé à écrire une histoire de Napoléon II : c'est affaire à un poète ou à un polémiste guidés, l'un par son rêve, l'autre par ses passions, non à un historien soucieux du document.

L'histoire qu'il pouvait écrire et celle qu'il a entreprise, c'est celle de Napoléon par rapport à son fils ; ce qu'il a voulu dire, c'est « la liaison entre ces deux êtres ». Ainsi compris, le sujet était simple et grand. — M. Frédéric Masson l'a traité avec la conscience, l'animation, la couleur et la sobriété qui lui sont familières.

A. DEBIDOUR

Le général Fabvier, sa vie militaire et politique.

En écrivant cet important ouvrage, M. A. Debidour a remis en plein jour une bien belle figure de la Grande épopée.

Elle en valait la peine, et ce n'était pas une raison parce que le général Fabvier avait négligé d'écrire ses mémoires, pour le laisser tomber dans l'oubli. La vie de cet homme généreux et vaillant, qui servit passionnément la cause de la patrie et de l'humanité, est, en effet, une haute leçon; j'ajoute que le livre de M. Debidour, qui a mis à contribution les notes de voyage, les travaux manuscrits et la correspondance du général, a toute la saveur et toute la vie d'une histoire qui aurait été écrite au jour le jour par son héros lui-même.

E. GUILLON

Du Caire à Moscou.

Ce n'est pas tout à fait un livre d'histoire que celui où M. E. Guillon nous conduit *du Caire à Moscou:*

dans ces « Contes de la Grande Armée », la fantaisie et l'imagination ont autant de part que la vérité historique; mais tout de même l'histoire de l'épopée napoléonienne est bien le fond de ces tableaux rapides, et il fallait la connaître parfaitement pour se permettre d'inventer ces fictions qui sont aussi vraies que la réalité elle-même, et qui auraient vraiment dû être vécues, car elles sont prodigieusement amusantes, émouvantes et belles.

ARTHUR CHUQUET

Dugommier.

On sait la riche documentation de M. Arthur Chuquet sur tout ce qui concerne les guerres de la Révolution française. L'histoire de cette époque a déjà profité beaucoup de ses précédentes études, et par lui ont été remises à leur place des figures injustement reléguées au second plan.

Dugommier n'est pas tout à fait de celles-là, le « Libérateur du Midi » n'a jamais été complètement oublié, et tout le monde connaît le héros que Napoléon avait caractérisé en ces termes : « Dugommier avait toutes les qualités d'un vieux militaire; extrêmement brave de sa personne, il aimait les braves, et il en était aimé : il était bon, quoique vif, très actif,

juste ; il avait le coup d'œil militaire, du sang-froid et de l'opiniâtreté dans le combat. »

L'Empereur était bien placé pour juger ce général, car il savait mieux que personne ce qu'il avait fait à Toulon, et combien sa science et sa vaillance avaient servi la gloire naissante de Bonaparte...

Tout cela, on ne l'ignorait pas, mais on ne le savait pas assez, et le livre de M. Chuquet est excellent, qui fait revivre ces traits énergiques, avec l'ardente puissance d'évocation qui caractérise le talent de ce remarquable historien.

JOSEPH TURQUAN

La Marquise de Montesson.

Tous ceux qui s'intéressent à la littérature historique connaissent la curieuse série d'ouvrages publiés par M. Joseph Turquan, sous le titre : « Souveraines et Grandes Dames. »

La Reine Hortense, et *Madame Récamier,* et *la Duchesse d'Abrantès,* et *l'Impératrice Joséphine,* et tant d'autres figurent dans cette galerie constituée par M. Joseph Turquan avec toute la conscience laborieuse d'un bénédictin, et parfois l'âpreté d'un écrivain qui veut être un justicier et risque par là même de sombrer dans l'injustice.

Cette œuvre — encore qu'elle oblige à certaines

réserves — a une valeur considérable ; très appréciée déjà, elle mérite de l'être plus encore, non seulement par ceux qui, chaque jour, la mettent à contribution, mais par le grand public.

La Marquise de Montesson, que M. Joseph Turquan a choisie cette fois comme sujet — j'allais dire comme victime — est une figure peu banale, et la vie de la « douairière d'Orléans » est un fort curieux chapitre de l'histoire de la société française de 1738 à 1806. M. Joseph Turquan l'a reconstituée avec son luxe habituel de renseignements et de documents, et comme toujours sans indulgence pour elle ni pour son temps, et il a réussi à nous donner ainsi une très intéressante et très romanesque étude de mœurs et d'histoire.

G. SERVIÈRES

L'Allemagne française sous Napoléon Ier.

C'est une histoire bien mal connue et bien peu exploitée encore, que celle entreprise par M. Georges Servières dans son livre : *l'Allemagne française sous Napoléon Ier* ; où il s'attache à nous montrer comment nous avions pris, comment nous avons administré, comment nous avons perdu les provinces de l'Elbe annexées à la France pendant le premier Empire ; et son livre, œuvre d'historien et de penseur, est

plein de précieux enseignements : c'est un épisode de l'épopée napoléonienne, qui présente cette rare originalité de n'avoir pas l'Empereur pour héros et ses batailles pour unique sujet, et qui n'en est pas pour cela d'un moins passionnant intérêt.

CHAPITRE IV

Les Mémoires Napoléoniens.

Un Chirurgien : Le Baron Percy. — Un Préfet : Le Comte de Plancy. — Une Grande Dame : La Baronne du Montet.

BARON PERCY

Journal de ses campagnes, publié par M. Émile Longin.

La fortune des *Mémoires de Marbot*, dont quinze années de vente et quarante-cinq éditions n'ont pu épuiser la vogue, a eu sur la littérature historique de notre temps une décisive influence; tous ceux qui, pour une raison quelconque, se pouvaient croire en possession de quelques mémoires ou souvenirs de l'épopée napoléonienne, se sont mis à fouiller leurs tiroirs, et à en extraire tous les papiers, tous les griffonnages, tous les souvenirs qui y sommeillaient, pour les livrer, tout vibrants et tout chauds encore,

à la curiosité du public, avide de gloires et d'émotions vécues.

Et il ne faut pas s'en plaindre, ces livres sont presque tous dignes de la publicité à laquelle ils furent livrés, — même si les héros qui s'y mettent en scène sont de second ou de troisième plan, — il est toujours impressionnant d'entendre un homme qui figura dans cette prodigieuse histoire de vingt ans, nous dire, en parlant de telle bataille légendaire, de telle aventure épique : « J'étais là, telle chose m'advint. »

Parmi ces mémoires, il en est peu, je crois, d'aussi émouvants que ce *Journal des campagnes du baron Percy,* « chirurgien en chef de la Grande Armée », dont Émile Longin vient de publier une fort belle édition.

De 1799 à 1809, ce livre, écrit d'une façon très simple, très éloquente, sans nul souci de l'effet, nous conduit à travers tous les champs de bataille de l'Europe, de l'armée du Danube à l'armée du Rhin, d'Iéna à Eylau, de Dantzig à Friedland, de Tilsitt à Berlin, pour finir au milieu des tristesses et des morts de la campagne d'Espagne.

Par le sens du pittoresque, par l'extraordinaire variété des petits et des grands faits racontés avec la même simplicité et la même abondance, ce journal se rapproche des *Mémoires de Marbot*; seulement, Percy n'était pas un soldat, c'était un chirurgien, — il ne combattait pas, il soignait des blessés ; ainsi, dans son livre, nous voyons l'envers des batailles : ce n'est

plus ici le cliquetis des épées, la course à la mort glorieuse dans l'enivrement du combat, c'est le spectacle des membres déchirés, la plainte des blessés entassés les uns sur les autres, — et le spectacle, pour être moins brillant, est aussi épique, aussi grand, aussi pathétique.

Le « père de la chirurgie militaire » nous en rapporte tous les détails sans nul souci de l'effet, sans vouloir nous exagérer l'importance de son rôle qui fut à vrai dire purement admirable.

Ce médecin à l'âme compatissante, avait aussi un cœur très vaillant, un caractère très droit et très entier qui ne s'embarrassait pas outre mesure des ordres où la hiérarchie avait plus de part que la simple justice; aussi ses jugements sur Napoléon et sur ses généraux méritent une incontestable considération; et ce livre apporte à l'histoire napoléonienne un fort précieux et désintéressé document.

COMTE DE PLANCY

Souvenirs (1798-1816).

Les Souvenirs du comte de Plancy (*1798-1816*) préfet de l'Empire, publiés par son petit-fils le baron, de Plancy, nous donnent sur l'Épopée des lumières tout à fait nouvelles et inédites, des lumières « civiles ».

En effet, dans la masse des mémoires napoléoniens qui depuis quelques années nous ont été offerts, les soldats ont été singulièrement plus bavards que les « pékins », et les récits de batailles et de camps nous sont plus familières que l'histoire intérieure, politique et administrative de l'Empire. Celle-ci a bien aussi son intérêt : on s'en rend compte en lisant les *Souvenirs* de M. de Plancy où, pour la première fois, les armes s'effacent devant la toge.

Il y a dans ce livre une masse de renseignements curieux, des détails très pittoresques sur le salon de Barras, des pages émouvantes et belles sur les tragiques événements de Fontainebleau et sur les Cent-Jours.

Dans une préface éloquente, M. Frédéric Masson expose la valeur historique et l'importance de ces mémoires qui présentent, pour le simple lecteur, avide de choses émouvantes et vécues, un vif intérêt.

BARONNE DU MONTET

Souvenirs (1785-1866).

Alexandrine de La Boutetière de Sain[illegible] M[illegible], baronne du Montet, dont le joli et fin visage [illegible] à la première page de ce livre, ne songeait pas [illegible] pour l'histoire ; elle n'attachait à « ses pauvres [illegible]s

feuilles détachées » d'autre importance que celle « d'une causerie de famille, d'une conversation sans conséquence, sans préméditation, même de bons petits radotages. »

En qualifiant ainsi le livre publié aujourd'hui, la baronne du Montet donne une idée fort juste de ces mémoires sans prétention, tout remplis d'anecdotes menues ; mais elle se trompait sur leur importance, et il faut louer, sans réserve, son arrière-neveu de les avoir livrés à la publicité.

Ces souvenirs aimables, émus, mélancoliques souvent, car ils parlent souvent d'exil, sont, en effet, de véritables pages d'histoire. Les menus faits, les anecdotes sans nombre dont ils sont pleins, expliquent de grands événements et font mieux comprendre de vastes mouvements ; ce sont des coulisses historiques tout à fait suggestives qui aident à mieux connaître l'émigration, les princes, la Cour de Vienne, Napoléon et son aiglon, Marie-Louise et les archiduchesses, les quatre femmes de François II, la Restauration, les d'Orléans, et dans lesquelles passent toutes les grandes figures de cette période de mouvement, de révolution et de passion que fut la première moitié du dix-neuvième siècle.

CHAPITRE V

Histoire Contemporaine.

Le baron de Hubner et ses souvenirs. — L'Assemblée nationale racontée par M. de Marcère. — La Révolte de l'Asie, de M. Victor Bérard. — Quelques figures peintes par le vicomte E.-M. de Vogué. — Guillaume II inconnu révélé par M. Henri de Noussanne. — La Vie judiciaire racontée par M. Henri Varennes. — La Guerre de 1870-1871.

COMTE DE HUBNER

Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire.

Les souvenirs du comte de Hübner, complets en deux volumes, renferment des renseignements essentiels pour la connaissance de l'histoire du second Empire et l'explication des désastres qui ont marqué sa fin.

Dans le deuxième volume, notamment, on suit jour

par jour — on peut dire faute par faute — la préparation inconsciente mais logique et constante de nos malheurs de 1870; et on éprouve, à lire ce récit vécu dans la coulisse par l'ambassadeur de François-Joseph, une émotion intense et qui donne à cette leçon d'histoire une grande et douloureuse valeur.

DE MARCÈRE

L'Assemblée nationale de 1871.

Les documents abondent dans ce beau livre : l'histoire que nous raconte là M. de Marcère, il l'a non seulement vue et vécue, il l'a « faite » dans une certaine mesure, et ce sont là des événements *quorum pars magna fuit.*

Un livre écrit dans ces conditions a une tout autre allure qu'une histoire habituelle, il devient une sorte d'autobiographie singulièrement plus vivante et vibrante, d'où l'on pourrait craindre seulement que l'impartialité fût quelque peu bannie.

Il est juste de constater que M. de Marcère a heureusement évité cet écueil : sans abdiquer aucune de ses opinions ni de ses pensées, il s'est élevé au-dessus des passions de parti, pour arriver presque à la définitive sérénité de l'histoire; l'homme politique s'est effacé devant l'historien, et ne reparaît que pour

tenter de faire ressortir des événements qu'il raconte, l'enseignement qu'ils comportent, et on saurait d'autant moins lui en faire grief que ces leçons et ces conseils sont empreints d'une très haute et très noble modération.

VICTOR BÉRARD

La Révolte de l'Asie.

L'Asie fut cette année, et elle restera, je crois, pas mal de temps encore, à l'ordre du jour ; tous les regards, tous les esprits sont tendus vers cet Extrême-Orient où se joue une partie formidable dont l'issue est grosse d'incalculables conséquences ; aussi, l'on ne saurait contester au livre de M. Victor Bérard le mérite de l'actualité.

Il en a d'autres : c'est un exposé complet, éloquent et concis des graves questions qui sont liées à ce gigantesque conflit. Dans une série de chapitres remplis de documents et de faits, M. Victor Bérard confronte tour à tour « l'Asie et l'Europe », « le Japon et l'Europe » ; il nous fait assister à « la descente russe » et à « l'expansion japonaise », et nous montre enfin avec une précision impressionnante « le rôle de l'Angleterre » dont la « neutralité » dans cette affaire n'apparaît pas complètement désintéressée.

Il faut lire ce livre qui fera comprendre au public un certain nombre de questions brûlantes, dont tout le monde parle et que bien peu de gens connaissent.

VICOMTE E.-M. DE VOGUÉ

Sous l'Horizon.

L'ouvrage que le vicomte de Vogüé a publié sous ce titre un peu énigmatique, et avec ce sous-titre plus précis « Hommes et choses d'hier », est un livre qui donne beaucoup à penser.

En ces trois cents pages, l'éminent écrivain aborde une étonnante variété de sujets, — et sur chacun d'eux il nous donne des aperçus vraiment originaux, intéressants ou émouvants, qu'il parle de Pasteur ou de Taine, du « Romain » Duruy ou de l'Américain Barnum, qu'il étudie la princesse Belgiojoso ou le président Roosevelt, qu'il nous entretienne des plaisirs musicaux de Bismarck pendant le siège de Paris ou des incidents de la guerre russo-japonaise, il le fait toujours avec, tout à la fois, une grâce fort spirituelle, une grave éloquence et la compétence d'un écrivain qui se borne aux sujets sur lesquels il a su se documenter.

HENRI DE NOUSSANNE

Guillaume II inconnu.

Il est peu de souverains, d'hommes d'État ou d'écrivains qui puissent se vanter d'avoir, en France, une aussi « bonne presse » que l'empereur Guillaume II. Depuis son avènement, les journaux de France si sévères à nos gouvernants, découvrent chaque jour une qualité, une vertu, une grâce nouvelles au souverain, — et l'enthousiasme qu'il excite chez certains écrivains français finit par apparaître à quelques bons esprits et quelque peu excessif et un tantinet humiliant. M. Henri de Noussanne est de ceux-là; il est agacé par cette sympathie et cette admiration dont les Français entourent le chef de la nation spoliatrice, et il a tenté de remettre les choses au point dans un très bon livre : *le Véritable Guillaume II.*

Le but poursuivi par M. Henri de Noussanne — il nous l'expose dans sa préface, — c'est de rechercher, derrière le décor et les gestes qui nous éblouissent, l'homme véritable, le mobile et la valeur de ses actions et de sa parole : il veut découvrir ce qu'il y a « derrière cette façade ».

Et il le recherche, je vous prie de le croire, sa moindre tendresse; — peut-être même, dar

réaction légitime en somme contre une tendance où l'admiration finit par ressembler à la génuflexion, peut-être va-t-il un peu loin. Pour lui, Guillaume II est un diplomate moins que médiocre, un militaire... que seuls peuvent admirer les diplomates, un orateur chez qui l'incontinence tient lieu d'éloquence, un écrivain banal de rescrits sans originalité, un poète détestable, un musicien navrant, un mari douteux et un pasteur d'hommes déplorable, — que sais-je encore? Car M. Henri de Noussanne ne lui découvre guère que de très négatives qualités mêlées à une multitude de défauts trop positifs.

Tout cela est empreint de quelque parti pris et de quelque injustice; — mais si, dans ses conclusions, M. Henri de Noussanne est fort partial, du moins il y arrive, à l'aide de documents dont la richesse, la diversité et l'abondance témoignent de sa bonne foi, et dont il vous est loisible d'ailleurs de tirer des conclusions diamétralement opposées à celles de l'auteur. Avec ces documents fort heureusement choisis, groupés dans un ordre très philosophique, M. Henri de Noussanne a constitué un livre où l'on a plaisir, en somme, à trouver une goutte de vinaigre qui acidulera tout ce miel distillé pour le Kaiser par tant d'écrivains français.

SEBASTIAN DE MIER

Le Mexique au début du XXe siècle.

Ces deux beaux livres constituent un très important ouvrage que l'éminent administrateur du Collège de France, membre de l'Institut, M. E. Levasseur, a pu présenter comme l'équivalent de l'œuvre où Humboldt, au commencement du siècle dernier, révélait le Mexique au vieux monde. C'est M. Sebastian de Mier, ministre plénipotentiaire, commissaire général de la section mexicaine, qui eut, au lendemain de l'Exposition de 1900, l'idée de donner un tableau de son pays à l'heure actuelle, alors qu'après une longue période de troubles, d'anarchie, il progresse magnifiquement et jouit, depuis 1877, d'une organisation salutaire et d'une paix féconde. Cette première résolution prise, M. S. de Mier en prit une autre à laquelle nous aurions mauvaise grâce de ne point applaudir aussi : riche de matériaux statistiques, politiques, administratifs, il s'adressa, pour les ordonner, les mettre en lumière, les vivifier, à des savants, des écrivains, des publicistes français, et parvint à s'assurer le concours d'hommes comme M. Levasseur, que nous nommions plus hau Élisée Reclus, le prince Roland Bonaparte, Lé Bourgeois, H. Gomot, sénateur, L. de Launa

professeur à l'École des mines, Alfred Picard, Camille Krantz, Michel Lagrave, A. de Foville, Paul Leroy-Beaulieu, Gréard, Albin Haller, Jules Claretie, le général Niox, d'Estournelles de Constant, qui traitèrent, en une suite de substantiels chapitres, on peut dire toutes les grandes questions dont il importe d'être averti.

Tout le passé, tout le présent, et sans doute, pour qui sait voir, tout l'avenir aussi d'un coin de la terre, des détails nombreux, puisés à la meilleure source, des synthèses puissantes dues à des esprits d'élite : tels sont les éléments de cet œuvre considérable.

HENRI VARENNES

Un an de justice.

Sous ce titre, l'un des maîtres de la presse contemporaine, l'un de ceux qui honorent au plus haut point la profession de journaliste, a réuni un choix des articles qu'il rédige au jour le jour pour tenir le public au courant des épisodes de la vie judiciaire. C'est une suite de récits lumineux et profonds, de tableaux d'où se dégage une impression profonde et où l'on voit littéralement vivre, aimer et souffrir des hommes. On lit d'une traite ce livre, qui offre, avec ses drames, ses comédies et ses vaudevilles contés

d'une plume alerte, émue, spirituelle et mordante, tout l'attrait et toute la diversité du plus passionnant des romans vécus.

Quelques ouvrages sur la Guerre franco-allemande et la Commune.

Un certain nombre de bons esprits ont été frappés de l'ignorance vraiment extraordinaire et attristante où était la génération actuelle des tragiques événements de 1870-1871, qui pèsent pourtant d'un poids si lourd sur notre histoire, sur notre vie politique, morale et économique.

Ils ont jugé qu'une telle ignorance était néfaste au plus haut point, et sont partis en guerre contre elle; — par le livre et par la parole, ils se sont efforcés d'éclairer ces Français sur les causes et surtout sur l'histoire de nos désastres.

En première ligne, il faut citer MM. Paul et Victor Margueritte, qui furent parmi les plus indignés de cette ignorance, et qui, sans nul doute, l'ont efficacement combattue avec leur *Histoire de la Guerre de 1870* (1 vol., mai 1904), rédigé avec beaucoup de conscience, sous une forme très accessible, très émouvante.

Quelques semaines auparavant, les mêmes écrivains avaient donné, sous une forme romanesque, un

livre, *la Commune* (paru en mars 1904), qui est, en même temps qu'un beau roman, une page d'histoire magistrale.

L'*Histoire de la guerre de 1870,* de M. Pierre Lehaucourt, dont trois volumes avaient déjà paru antérieurement, est d'une lecture moins facile, mais c'est une œuvre considérable, et qui restera comme un véritable monument historique. Le quatrième volume (juillet 1904) est consacré entièrement à la retraite sur la Moselle.

La Guerre de 1870-71, « Réflexions et souvenirs », par le général Zurlinden (1 vol., mars 1904), est une page d'histoire vécue, à laquelle la personnalité de son auteur donne une portée considérable : c'est la guerre racontée et jugée par un homme qui y prit lui-même une vaillante part.

Le Roman d'un assiégé. Bitche (1870-1871), par le général Hardy de Perini (1 vol., novembre 1904), a également l'attrait et l'émotion d'une histoire vécue. Il n'y a pas ici de considérations philosophiques ni de réflexions ; ce sont les souvenirs encore brûlants d'un soldat, et la lecture en est fort émouvante.

Bazaine fut-il un traître? par M. Élie Peyron (1 vol. juin 1904), rappelle des souvenirs moins réconfortants. Il pose une question à laquelle l'histoire, je le crois, hélas, a répondu déjà par l'affirmative.

Enfin, dans *Paris intime en révolution,* par M. Ginisty (1 vol., juin 1904), ce sont, après les horreurs de la guerre étrangère, celles de la guerre civile, qui nous sont relatées avec pittoresque dans une langue simple et éloquente.

IV

VOYAGES

VOYAGES

En Amérique avec MM. Jules Huret et Pierre Leroy-Beaulieu. — De Paris à Jérusalem avec le domestique de Chateaubriand. — En Russie, avec Pierre Giffard. — Dans les rapides du Fleuve-Bleu, avec le commandant Hourst. — En Bretagne, avec M. Ch. Fuster; en Alsace-Lorraine, avec M. Hinzelin; en Tunisie, avec M. G. Saint-Paul; au Spitzberg, avec M. Jules Leclercq.

JULES HURET

En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans.

La plupart de ceux — et ils sont légion! — que le devoir ou la nécessité condamnent à une vie sédentaire, éprouvent pour les voyages une passion d'autant plus vive qu'elle reste platonique, et qu'ils doivent passer leur vie à regarder voyager les autres.

Heureusement, ces « autres » sont parfois des écrivains observateurs, alertes et attentifs qui notent avec agrément leurs impressions, et qui font participer leurs contemporains aux joies et aux enseignements

de leurs voyages : ainsi, j'ai parcouru l'Europe à la suite d'Alexandre Dumas, en des promenades dont le souvenir reste délicieux.

Le voyage *En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans*, auquel nous convie Jules Huret dans son livre, n'est pas moins amusant — je dis bien : « amusant », car ce livre, qui est une œuvre d'étude, de documentation sérieuse et forte, est, en effet, d'un bout à l'autre, captivant comme un roman d'Alexandre Dumas, — et l'examen seul des arguments placés en tête de chaque chapitre, fera venir l'eau à la bouche des lecteurs frivoles, qui n'ont en vue que d'être « amusés », et qui seront instruits et documentés par surcroît.

Heureux entre tous, ce beau livre a eu, en outre, la rare fortune d'inspirer à Maurice Maeterlinck une page superbe, où le grand écrivain proclame son admiration pour l'œuvre de M. Huret : la valeur morale et intellectuelle de cette œuvre aurait trouvé difficilement un meilleur répondant.

PIERRE LEROY-BEAULIEU

Les États-Unis au vingtième siècle.

De même que M. Jules Huret, c'est en Amérique que nous a conduit M. Pierre Leroy-Beaulieu, dans le

très solide ouvrage qu'il a publié sous le titre : *les États-Unis au vingtième siècle*. Mais, tandis que M. Jules Huret parcourait le Nouveau-Monde à la recherche d'impressions pittoresques, de sensations et d'observations morales, M. Pierre Leroy-Beaulieu s'est occupé uniquement de chiffres et de documents économiques sur l'agriculture, l'industrie, la population, les transports, etc. La matière était plus grave et plus sérieuse; mais ne croyez pas qu'elle soit ennuyeuse, bien au contraire : ces chiffres énormes, ces documents impressionnants, maniés avec compétence et gravité, ont pour le lecteur profane un très vif attrait.

JULES LECLERCQ

Une Croisière au Spitzberg.

C'est un pittoresque volume que celui où M. Jules Leclercq nous raconte *Une Croisière au Spitzberg sur un yacht polaire*, et il nous raconte sur cette contrée arctique des choses bien curieuses, qui semblent se passer dans un autre univers, et qui sont pourtant bien moins lointaines que nous ne nous l'imaginons, car ce mystérieux pays est tout justement à dix jours de Paris!

CHARLES FUSTER

Bretagne : Heures vécues.

Œuvre émouvante et charmante d'un écrivain et d'un poète qui a parcouru ce passionnant pays, en notant ses impressions, ses émotions et ses rêves : de Roscoff à Saint-Malo, de Tréguier à Saint-Brieuc, du cap Fréhel à Paimpol, il a vu, il a admiré, il a pensé, il s'est laissé entraîner par les émouvantes visions des soleils couchants, et des croix de granit et de la mer profonde, et il a rapporté de cette longue promenade une moisson de poésies vibrantes et de proses sonores où chante et prie l'âme de la Bretagne. Ainsi son livre, qui est en même temps d'une très heureuse et riche documentation, est un compagnon infiniment précieux, éloquent et aimable pour les gens qu'une heureuse fantaisie amène dans cet admirable pays de Bretagne.

ALBERT BORDEAUX

La Bosnie populaire.

La Bosnie est, — si près de nous, — un pays tout plein de mystère et de légendes; il y avait là une sorte

d'exploration morale qui pouvait tenter un esprit sagace, observateur et ami du pittoresque : ce fut le cas de M. Bordeaux. Le voyage qu'il nous fait faire en sa compagnie n'est dénué ni d'agrément ni d'intérêt, à travers ce pays à la civilisation pour nous si lointaine ; il nous révèle les paysages, les mœurs, les coutumes de la Bosnie ; il nous raconte ses légendes, nous dit ses chants populaires, et c'est vraiment là une bien intéressante excursion.

AVESNES

Journal de bord d'un aspirant de marine.

« Avesnes » est le pseudonyme d'un très jeune officier de marine qui n'a pas jugé ses premières impressions de navigateur indignes d'être connues de nous. Et, ma foi, il a eu raison : en effet, ces croquis, ces descriptions, ces rêves notés au hasard de la vie du bord par un aspirant tout frais émoulu du *Borda* et vivant son premier voyage, forment un livre bien agréable, tout plein de visions lumineuses et empreint d'une jolie et juvénile philosophie.

L'auteur exprime dans sa préface le désir que ces notes, prises à la hâte, aient gardé dans le livre « leur enthousiasme, la vibration claire et entraînante de la chanson des voyageurs » : c'est tout à fait l'impression aimable et pénétrante que laisse cette lecture

PIERRE GIFFARD

Roubles et Roublards : Voyages aux pays russes.

Envoyé en Mandchourie pour suivre la guerre russo-japonaise, M. Pierre Giffard n'a pas eu l'occasion d'assister à beaucoup de batailles, mais par contre il a vu, en traversant la Russie, des choses « pacifiques » qui sont bien plus effrayantes que de sanglants combats. Vrai, les histoires qu'il nous raconte sont fantastiques; elles seraient incroyables si elles n'étaient contées par un écrivain qu'on ne saurait soupçonner ni de mauvaise foi ni d'exagération, et elles donnent une singulière idée des mœurs administratives de la Russie.

Toutes ces histoires, toutes ces impressions ne ssent pas d'être inquiétantes, et il fallait à M. Pierre ffard quelque courage pour les publier. Souhaitons ue ce courage ne soit point inutile, et que les abus et les excès dénoncés par l'écrivain soient rapidement abolis pour le plus grand bien et la force plus grande de la nation amie et alliée.

JULIEN

DOMESTIQUE DE CHATEAUBRIAND

Itinéraire de Paris à Jérusalem.

Ce livre, exhumé par un éditeur ingénieux, est une curiosité littéraire vraiment fort amusante, et il offre un appendice imprévu au fameux livre de Chateaubriand qui porte le même titre. Il faut se méfier décidément de son valet de chambre, et le mieux serait d'en avoir un qui ne sût pas écrire ; en effet, ce Julien, au cours du voyage de Chateaubriand, prenait des notes en même temps que « Monsieur », et, par cette publication d'outre-tombe, il joue plus d'un mauvais tour à son maître, dont l'exactitude et la sincérité ne furent pas toujours les qualités dominantes.

G. SAINT-PAUL

Souvenirs de Tunisie et d'Algérie.

D'une très bonne tenue littéraire, ces souvenirs sont pleins de renseignements précieux et pittoresques, ils se présentent en outre avec l'appoint d'une

éloquente et belle préface de M. Th. Ribot, et tout cela constitue une œuvre qui mérite d'être lue et étudiée.

Pourquoi faut-il que M. G. Saint-Paul ait gâté son affaire en traitant à plusieurs reprises Gustave Flaubert avec une désinvolture qu'on ne saurait laisser passer sans protester? Il est loisible à M. Saint-Paul d'avoir sur les choses de Tunisie, d'autres opinions, d'autres impressions, d'autres renseignements que Flaubert, il lui était même permis de relever des erreurs, mais il aurait dû le faire sur un autre ton, et en observant les distances, comme il convient lorsqu'on parle d'un immortel et génial écrivain.

ÉMILE HINZELIN

En Alsace-Lorraine.

Il en faut parler quelquefois, quoi qu'en ait dit Gambetta en un temps où l'on avait peut-être le désir d'en trop parler. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, et il est devenu nécessaire de prononcer ces noms, afin que nous ne cessions pas trop d'y penser... Sans nous attarder à de vaines déclamations, il convient que nous gardions dans notre c[illegible] et dans notre esprit certains souvenirs, et c'est f[illegible] œuvre utile de nous apprendre à mieux conn[illegible]

ces deux belles et nobles provinces si près et si loin de nous : le livre de M. Hinzelin y aidera grandement avec sa belle et riche documentation, ses détails pittoresques et ses souvenirs touchants.

LIEUTENANT DE VAISSEAU HOURST

Dans les Rapides du fleuve Bleu

Tous ceux qu'intéresse l'expansion lointaine de la France connaissent le nom du lieutenant de vaisseau Hourst ; ce brillant officier a été, sur le Nil et au pays des Touareg, le héros de cette « mission Hourst » dont l'histoire restera comme un monument d'héroïsme, d'intelligence et de volonté. Après une telle expédition, le commandant Hourst n'était pas homme à se reposer. Il avait pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique : il se lança dans la mystérieuse Asie, et il nous fait aujourd'hui le récit de sa seconde mission, en un beau livre : *Dans les Rapides du fleuve Bleu.*

Il faut lire ce livre ; il s'en dégage une admirable leçon de courage et d'énergie, et c'est le plus empoignant des romans d'aventures vécues. J'ai eu autrefois l'occasion d'entendre de la bouche même du commandant Hourst le récit de son premier voyage : ce héros parle comme il agit, il écrit comme il parle, avec une belle et noble simplicité,

sans orgueil, sans fausse modestie ; il revit en causant ces dangers auxquels il échappa — sans jamais fuir devant eux ; — et si quelqu'un se met à trembler devant les périls et les difficultés amoncelés sur sa route, ce n'est jamais que le lecteur angoissé : le commandant Hourst, lui, connaît, par expérience personnelle, la supériorité du courage et de l'intelligence sur ces formidables puissances de la nature, et son livre finit par nous faire partager cette belle confiance.

V

POÉSIES ET CHANSONS

CHAPITRE PREMIER

Le Prix Sully-Prud'homme et ses lauréats.

Le jour où le prix Nobel fut décerné à Sully Prud'homme, fut pour la poésie un jour deux fois heureux : cette récompense magnifique, en effet, consacrait la gloire d'un poète admirable de notre temps, et, grâce au désintéressement et à la générosité de Sully Prud'homme, elle devenait la dotation qui favorisera l'éclosion des poètes de demaiu.

Car Sully Prud'homme ne voulut pas garder pour lui l'argent que représentait ce prix, — cet argent offert au poète appartenait pour lui à la poésie, et il le consacra à la fondation d'un prix qui permettrait à un poète inédit encore, de publier sa première œuvre.

Ce n'est, en effet, généralement pas une très brillante affaire que la publication d'un recueil de poésies, et l'on conçoit que les éditeurs soient médiocrement tentés par une telle spéculation, — d'autre part, les poètes sont par définition des gens moins millionnaires que leurs rimes, et n'ont pas souvent le moyen de s'éditer eux-mêmes...

Grâce à Sully Prud'homme, il y en a désormais

chaque année un à qui la joie sera offerte de se voir tout vif imprimer, — il aura la joie... et il gardera l'argent, car la générosité étant contagieuse, la librairie Ollendorff a assumé l'édition du lauréat à son propre compte, — le geste est joli et vaut la peine d'être noté au passage.

Le premier lauréat fut, un poète de réelle valeur, Victor-Émile Michelet, inédit bien entendu, mais dont les œuvres étaient depuis longtemps connues et appréciées.

Le cas du second lauréat — celui de 1903 — était tout autre. Charles Dumas était un vrai jeune — et il était tout à fait inconnu, au moment où il fut ceint de ces lauriers qui vont si bien à un front de vingt ans, et fut embarqué ainsi pour cette gloire qui sait encore aimer les jeunes.

Ce poète exquis est un mince et fluet jeune homme qui entre dans la vie sur la pointe des pieds, avec la crainte perpétuelle de gêner un passant ou de lui porter ombrage : c'est, en effet, un cœur plein de délicatesse et avide d'affection ; ce timide cache sous sa tristesse — cette tristesse qui trop souvent apparaît dans ses œuvres poétiques — une belle et allègre puissance de volonté et de dévouement.

Aussi, éprouva-t-on, à célébrer cette victoire, qui aura, j'en suis sûr, de brillants lendemains, la joie très délicate qui fut naguère exprimée si joliment par un éminent universitaire, lequel expliquait devant une assemblée de lauréats que, s'il est humiliant et vil d'accourir pour se prosterner devant le soleil

triomphant, rien n'est plus vertueux que de venir saluer l'aurore qui se lève...

Son livre a paru sous le titre *l'Eau souterraine*, et il a eu le grand honneur d'être discuté et attaqué; à côté de ceux qui admiraient l'œuvre sans réserve, on vit se lever des détracteurs qui protestèrent contre l'obscurité de certaines images, et parvinrent seulement à démontrer leur incapacité à les comprendre.

Ce n'est pas que tout dans ce livre m'apparaisse également admirable; mais il s'y trouve assez de beaux vers amples, sonores et majestueux, assez de pensées profondes et originales, pour me permettre de dire que Charles Dumas est un poète véritable et qu'on est en droit d'attendre beaucoup d'un écrivain qui, à l'âge de vingt ans, a produit une œuvre d'une aussi forte personnalité.

Je ne puis résister au désir de reproduire ici deux pièces de ce livre, qui sauront, mieux que moi, faire ici l'éloge du poète, et concluront avec éloquence, cette brève notice :

LIED

Ne dis pas : « C'est un qui passe
Plus grotesque et plus hardi... »
Ne ris pas. Fais-moi la grâce
D'écouter ce que je dis.

Tu étais tout près de moi,
Je pensais à autre chose...
Sous les roses de ta voix
Expiraient mes lèvres closes.

Je te répondais à peine,
J'avais perdu mon chemin,
Et la douce enfant lointaine
Ne me donnait pas la main...

Je suis parti sans savoir,
Tu m'as quitté sans attendre,
Je reviens : je veux te voir
Si tu ne veux pas m'entendre.

O Délicate, ô Jolie,
S'il me faut te fuir encor,
Crève mes yeux, qu'ils oublient
Le beau parc aux pommes d'or,

Et laisse-les, grands et nus
Sous leurs paupières fermées,
Bénir de pleurs inconnus
L'Impossible Bien-Aimée!

INTERMEZZO

Tu vas partir et je voudrais
Te parfumer d'une tendresse...
Tu vas partir et je voudrais
Te murmurer tout bas, tout près
Le lourd nocturne qui m'oppresse.

Tu vas partir et je ne sais
Que te donner ma main fébrile...
Tu vas partir et je ne sais
Par un farouche et long baiser
Calmer mon rêve qu'on exile...

Tu vas partir et je ne puis
Articuler le mot suprême...
Tu vas partir et je ne puis
Au seuil désert des sombres nuits
Faire flamber combien je t'aime...

Tu vas partir! le ciel natal
Submergera le ciel d'une heure...
Tu vas partir et j'ai si mal
Que je souris d'avoir trop mal
Et que je pleure...

***

En 1904, le prix Sully Prud'homme fut décerné à une jeune fille, Mlle Marthe Dupuy, dont le livre a paru sous le titre *l'Idylle en fleurs*. Figure sympathique et charmante, Mlle Marthe Dupuy est, à ce qu'on raconte, une « petite fonctionnaire » des postes, — raison de plus pour qu'elle parût intéressante, et pour que sa victoire fût saluée avec enthousiasme.

Elle offre, avec le lauréat de l'année dernière, un contraste parfait; la muse de Charles Dumas apparut échevelée et sombre, celle de Mlle Marthe Dupuy est très sage, soigneusement attifée, elle a les cheveux bien tirés, et nulle mèche folle ne vient troubler l'harmonie et la convenance de son attitude.

Peut-être même pourrait-on insinuer que cette poétesse est vraiment un peu trop sage, un peu trop étroitement respectueuse des lois de la prosodie, —

mais il convient d'ajouter que son œuvre contient des pages charmantes et jolies d'une délicate inspiration; — en voici un spécimen :

EN TOURAINE

J'ai revu les toits bleus où posent les pigeons,
Les toits du vieux manoir aux murs vêtus de lierre,
Et la douve profonde où prospèrent les joncs,
Et la pelouse en fleur, jolie et familière.

J'ai vu fuir du clocher des vols de martinets.
Vous résonniez en chœur, cloches musiciennes!
Dans vos sons argentins et que je reconnais
Je retrouve l'écho des prières anciennes.

Je vous revois par les chemins, couples lassés
De bœufs roux, qui courbez votre front sous l'entrave;
Et crois redevenir l'enfant des jours passés,
Quand vous me regardez de votre œil doux et grave.

Roses du vieux jardin, qui riez au ciel bleu
Et qui me souriez, ô roses bien-aimées!
Ne m'en voudrez-vous pas de regretter un peu
Mes roses de Paris, comme vous parfumées?

Deux autres concurrents furent « presque » couronnés en cette même année, ils obtinrent tous deux une honorable mention, et il est juste de conserver les noms de ces deux poètes pour qui Pégase ne se montra point trop rétif, puisqu'il les amena — si j'ose — dire au poteau d'arrivée, *deat-heat* pour la seconde

place : ce sont MM. Raoul Gaubert et Émile Despax.

Le premier est un écrivain plein d'ardeur et de juvénile enthousiasme pour la poésie; il éprouve, à faire des vers, une joie sans seconde, il a enfin le feu sacré, qualité essentielle entre toutes d'un futur grand poète; c'est déjà un poète aimable et harmonieux, et qui sait dire avec simplicité des choses gracieuses et jolies. Voici comment il parle du rossignol :

La nuit glisse. Du ciel tombe un recueillement,
L'ombre en tulles pressés descend et s'accumule,
La lumière du jour à l'horizon recule,
Et les étoiles d'or montent au firmament.

Sur les bois endormis une brise circule,
Tout repose, l'eau rêve et voici le moment,
L'heure où, se croyant seul, chante languissamment
Au fond de la forêt l'oiseau du crépuscule.

Il remplit de sa voix les clairières, les prés;
Les derniers bruits du jour s'apaisent par degrés,
Au bout de l'horizon le feuillage murmure.

La rame s'est levée immobile sur l'eau,
Et dans la paix du soir on écoute l'oiseau
Comme on écouterait l'âme de la nature.

Quant à M. Despax, c'est un tout jeune homme qui publia pour la première fois, il y a deux ou trois ans, les vers très remarquables et très remarqués. Ceux qu'il a donnés depuis à diverses jeunes Revues l'ont fait rapidement classer parmi les nouveaux venus

dont on attend le plus. Voici la fin d'une courte pièce intitulée « Une voix », qui permettra de se faire une idée assez juste, sinon complète, de son talent au charme profond.

. . . . . .

— Depuis, avec l'amour et les roses d'été,
Je connus une voix, tiède comme la tienne ;
Les mots qu'elle disait étaient désenchantés,
Mais il n'en est plus un dont mon cœur se souvienne.
C'est étrange : il n'en a gardé que la douceur.
Elle disait : « Mon frère » et je disais : « Ma sœur. »
Et, quand je l'écoutais, mon âme fondait toute.
Et, comme le nageur dans la nuit verte écoute
— En écartant de ses deux bras sur l'eau qui dort
L'image de la lune et des étoiles d'or —
Le lointain aboiement des chiens noirs de la ferme
Et le frémissement de l'ombre sous le bois,
Et, ravi, s'abandonne et va, d'un bras moins ferme,
Sentant le ciel et l'eau l'entraîner à la fois,
Je me laissais aller au fil de cette voix.

CHAPITRE II

Quelques poètes et quelques chansons.

Les Clartés humaines, de FERNAND GREGH. — *Les Charmes*, de *M*me CATULLE MENDÈS. — *Les Flammes de la Vie*, de M*lle* SIENKIEWICZ. — *Les Chansons* de FURSY et celles de M. WECKERLIN. — La Muse de MM. GEORGES DOCQUOIS, AMÉDÉE PROUVOST, CHARLES DERENNES.

FERNAND GREGH

Les Clartés humaines.

Depuis la *Maison de l'Enfance* qui avait séduit par la fraîcheur, la jeunesse lumineuse de l'inspiration et la grâce délicate de la forme, le talent de M. Fernand Gregh s'est développé régulièrement, il s'est amplifié et approfondi sans rien perdre de sa délicatesse première. Dans ses poèmes de cette année, il poursuit le but qu'il s'est visiblement fixé : être toujours plus simplement, plus largement humain.

Son constant effort tend à parvenir toujours à une

sincérité plus grande, à montrer le poète pareil aux autres hommes, et diffèrent d'eux seulement par la faculté de leur dire leurs plus intimes rêves, leur espoir, leurs bonheurs et leurs chagrins, de trouver jusque dans les tristesses inévitables des raisons d'être, sinon joyeux, du moins plus doux, plus tendre, plus universellement aimant. Et sans cesser de jouir de la vie en artiste, M. Gregh, maître tout à fait de sa forme, judicieusement libérée, parvient à nous donner à penser que la plus grande beauté de vivre, c'est l'amour, c'est la bonté.

Mme CATULLE MENDÈS

Les Charmes.

Ce ravissant poème, inspiré par la Muse à la femme d'un grand poète, est un triptyque où se montrent tour à tour à nos yeux « l'Attente au jardin », « le Cœur promis », « le Rêve alarmé ».

Sous ces titres subtils, des choses exquises nous sont exprimées :

Voici « l'Attente au jardin », fraîche comme un matin de mai, embaumée de fleurs claires d'ingénue et fervente tendresse. Puis c'est « le Cœur promis », c'est l'amour, c'est l'offrande, au bien-aimé enfin venu, de toutes les tendresses antérieures dans une fanfare

de lumière et de bonheur, c'est la ferveur spontanée, la ferveur volontaire malgré les ombres qui passent, les doutes, les mélancolies, les désespérances fatales après l'excès de l'exaltation même.

Enfin, « le Rêve alarmé » ! Les ombres s'épaississent, Est-ce le crépuscule ? Les mélancolies pleurent obscurément, les désespérances sanglotent plus fort, la grande tristesse éclate enfin. Mais elle ne durera pas, désarmée par la voix déchirante et radieuse du seul amour vainqueur.

Frais, gracieux, délicat, chaleureux, humble et subtil, caressant et passionné, c'est un admirable poème d'une femme qui est toute la femme et qui n'emploie sa virtuosité qu'à être sincère de plus près, qu'à se montrer plus fidèlement elle-même ; « on s'attendait à trouver un auteur, dirait Pascal, on trouve une femme et c'est exquis. »

JEANNE SIENKIEWICZ

Les Flammes de la Vie.

Cette œuvre poétique est fort inégale, mais on est d'autant plus porté à comprendre ses erreurs et à admirer ses très réelles beautés que l'auteur est une enfant de vingt ans, figure infiniment gracieuse, originale et sympathique.

Polonaise d'origine, cette jeune fille porte un beau nom, elle s'appelle Jeanne Sienkiewicz — sans lien de parenté d'ailleurs avec l'auteur de *Quo Vadis*, — et je crois bien qu'elle le portera dignement, car il y a dans sa première œuvre des pages qui, non seulement permettent de concevoir les plus belles espérances, mais qui déjà les réalisent avec éclat.

Écoutez cette *Douleur du Vent :*

Je suis le Vent! je passe en pleurant sur le monde
Comme ce juif maudit pour son manque d'amour;
Pourtant, mon cœur à moi, dans sa douleur profonde,
N'a pas cessé d'aimer et de souffrir un jour...

Mais c'est un crime aussi que ma grande tendresse,
Car elle est condamnée à ne pas s'assouvir...
Ce soir, quand j'ai passé, les blés, sous ma caresse,
Ont incliné leurs fronts pour ne pas se flétrir...

Les flots se sont dressés d'horreur à mon passage,
Lançant vers moi leur blanche écume en un défi!
Moi, j'ai pris dans mes bras les flots, malgré leur rage,
Et je les ai baisés de force! et puis j'ai fui...

Et ce chant d'amour :

Je livrerai mon cœur et mon âme en pâture
Aux affamés d'amour pleurant sur mon chemin,
Et sur chaque douleur et sur chaque blessure
Je répandrai mon cœur trop pesant et trop plein.

J'étancherai la soif des lèvres altérées,
Je baiserai les pieds saignants et poussiéreux,
Je prendrai dans mes mains les têtes inclinées
Et mes lèvres boiront les larmes de leurs yeux.

Il y a dans tout cela des naïvetés d'enfant; il y a aussi quelques faiblesses — mais aussi c'est une enfant qui parle, — et ce qu'il faut retenir et proclamer c'est qu'elle est douée d'un fort beau tempérament de poète.

AMÉDÉE PROUVOST

L'Ame voyageuse.

On nous parle toujours des troubadours, des poètes qui vivent aux pays de soleil, de lumière et de joie; on a raison, car ils sont souvent tout à fait exquis, — mais on aurait tort tout de même de croire que la poésie a déserté toutes les autres parties de la France pour résider à Toulouse et aux environs. Dans les froides et poudreuses cités du Nord, tout enfiévrées de production et d'industrie, le sentiment poétique est cultivé aussi. Le bruit des métiers, le ronflement des forges n'imposent pas silence aux poètes, bien au contraire : un mouvement de littérature et de poésie tout à fait curieux s'est dessiné depuis quelques années, et autour du *Beffroi*, une anthologie mensuelle du mouvement poétique et littéraire du Nord, que dirige avec beaucoup de dévouement et d'enthousiasme juvénile un écrivain de valeur, M. Léon Bocquet, une pléiade de poètes et de littérateurs, pleins de toutes les belles ardeurs de la jeu-

nesse, s'efforcent de prouver à la France que le Nord lui aussi possède son soleil.

C'est à cette très intéressante pléiade d'écrivains qu'appartient M. Amédée Prouvost, un jeune poète, qui me semble bien « avoir reçu du ciel » l'influence sacrée.

Son livre est intitulé *l'Ame voyageuse*, et il contient des choses exquises d'inspiration, d'harmonie et de pensée.

C'est d'abord l' « Orient » qui nous apparaît en des sonnets enflammés ou attendris, et revêtu des somptueuses parures d'une débordante poésie, puis voici « le Rhin, » le Rhin majestueux et paisible qui inspira le génie d'Henri Heine, et dont M. Prouvost a fort bien exprimé la calme puissance et l'archaïque noblesse, — maintenant c'est la « Cité », trois sonnets vraiment remarquables, où le poète fait vivre sous nos yeux la fourmilière industrielle qui lui est familière, et dont il exprime avec beaucoup d'éloquence la splendeur, la détresse et la poésie profonde. Enfin, voici *Vers le Bonheur*, récit d'une idylle intime d'une émotion pénétrante et jolie, toute parfumée de tendresse et de jeunesse.

M. Amédée Prouvost sait faire vibrer, on le voit, toutes les cordes de la lyre, il n'y est pas toujours également heureux, mais il y a dans son livre — d'une belle variété — assez de qualités originales et belles pour qu'on ait plaisir à saluer en lui un p de race.

CHARLES DERENNES

L'Enivrante Angoisse.

ncore un jeune! M. Charles Derennes est un très ıe homme qui nous offrit cette année son premier ıme de vers. Il a pour titre : *l'Enivrante Angoisse* ɔntient des choses exquises de forme, d'inspira-, d'optimisme enthousiaste, de confiance en la ɜt en la bonne nature; mais pourquoi diable ce : d'*Enivrante Angoisse* qui fait penser à toutes ces ses noires et tristes et désespérantes dont parlent souvent les poètes très jeunes de notre temps, roie à des désespérances vraiment prématurées, ue j'ai peine d'ailleurs à croire tout à fait sin-s?

POINSOT

Minutes profondes.

Œuvre curieuse et forte, où se manifestent de très es et rares qualités poétiques. Dans sa préface, eur — qui est un romancier remarquable et pro-it naguère, en collaboration avec M. Normandy, rès bon roman, *la Mortelle Impuissance* — an-

nonce sa volonté de se libérer d'une foule de règles arbitraires en poésie. Cette émancipation peut être souvent dangereuse, mais M. Poinsot n'abuse pas trop des droits qu'il se confère, et, au surplus, son livre comporte de très beaux vers, qui légitiment toutes les libertés.

GEORGES DOCQUOIS

Minutes libertines.

Après les *Minutes profondes,* en voici de libertines. Nous changeons de genre. Sous ce titre, M. Georges Docquois a réuni cent contes en vers.

Ce titre vous dit assez le caractère de l'œuvre, et qu'il convient de ne pas l'offrir aux jeunes filles comme livre d'étrennes; même il tient quelquefois un peu plus que les promesses du titre, et son audace, si aimable qu'elle soit, est parfois excessive.

Cette restriction une fois faite, il faut avouer que l'on prend à ce livre, d'une grâce légère, un très vif plaisir, et qu'il y a, dans toute cette perversité littéraire, énormément de talent.

FURSY

Essais rosses d'Histoire contemporaine.

Fursy, parmi les poètes! Voilà pourtant à quelle surprise nous conduit la nécessité d'une classification.

« Le Poète Fursy » serait le titre tout indiqué d'une de ces « Chansons rosses » qui firent notre joie dans son petit théâtre montmartrois, mais puisque, après tout, notre auteur écrit en vers — et quels vers! — je puis bien, pour la commodité de ma classification, et dût sa modestie bien connue en souffrir grandement, l'élever à la dignité de poète.

Ce poète est aussi un historien; il a eu, en effet, l'idée très ingénieuse de rappeler, en de courtes notices — souvent fort amusantes —, les circonstances d'où étaient nées ses chansons; ainsi, il a recréé autour d'elles l'atmosphère d'actualité qui leur convient et leur donne toute leur valeur, et son livre devient un véritable document.

Ce document, je le souhaite comme cours d'histoire à nos neveux; ils ne s'ennuieront pas! Par exemple, ils auront une fâcheuse idée de notre République, celle-là même « qui était si belle sous l'Empire », et à qui Fursy offre si drôlement un pot de fleurs, dans le joli dessin dont Faivre a orné la couverture du li-

vre. Ne croyez pas, au moins, que Fursy déteste la République, le gouvernement, les ministres et les députés qu'il chansonne parfois si cruellement. Fursy n'a pas d'opinion; il nous le dit sans vergogne, il blague les hommes du jour et n'attend que leur chute pour prendre à partie leurs vainqueurs.

C'est de l'éclectisme bien entendu, et cela nous vaut un bien amusant et bien savoureux volume.

J.-B. WECKERLIN

Chansons populaires du pays de France.

Les Chansons populaires du pays de France! Tout ce que ce titre seul évoque, éveille ou réveille en nous! En une savante introduction, le vaillant bibliothécaire du Conservatoire nous retrace l'histoire de la Chanson, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. Il la prend dès l'origine, essentielle, instinctive, manifestation antérieure à toute autre de la vie profonde de l'être sentant. Il étudie les modulations, le développement des cris expressifs, l'épanouissement de la mélodie où l'homme sembla retrouver avec volupté quelque chose qui ressemble à l'éternelle mélodie intérieure.

Il la suit à travers les âges, pénètre l'âme de c. que époque, nous enseigne ce qu'elle chantait, et

quel cœur elle chantait. Il ne dissimule pas la tendresse que lui inspirent ces motifs, souvent adorables en effet, où le sentiment coule limpide comme un regard d'enfant, et tristement il conclut: « La Muse populaire a cessé de sourire, et sur les lèvres de la foule, l'avenir effacera, peu à peu, les doux refrains du passé. »

Tout cela est d'ailleurs beaucoup trop pessimiste, et la meilleure preuve c'est que le bel ouvrage de M. Weckerlin, avec les cantiques et les chansons mystiques, les noëls, les chansons guerrières, les chansons historiques, les chansons légendaires et les complaintes, les chansons d'amour, les chansons satiriques, burlesques et grivoises, les chansons à boire, les chansons d'enfants, les rondes à danser, les romances célèbres, toutes harmonisées, écrites avec accompagnement de piano, et précédées de notices documentaires, a obtenu un gros succès, dont il faut féliciter le vieux maître, que ses quatre-vingts printemps ont laissé aussi jeune que les toujours jeunes *chansons populaires*.

VI

ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, DE MORALE,

DE SOCIOLOGIE,

DE PHILOSOPHIE, DE SCIENCE ET DE POLITIQUE

CHAPITRE PREMIER

Les Indiscrétions littéraires : Les Amours de George Sand et de Musset; Les Aventures de Sainte-Beuve et de Victor Hugo.

GEORGE SAND ET ALFRED DE MUSSET

Correspondance inédite.

L'année du centenaire de George Sand ne pouvait se passer sans que l'on vînt une fois encore remuer les cendres de ses amours avec Alfred de Musset, pour en faire jaillir je ne sais quelle étincelle de vérité ou de scandale...

Cette fois, du moins, les deux héros de cette émouvante et parfois déconcertante tragi-comédie amoureuse ont seuls la parole, et M. Félix Decori, qui publie leurs lettres, n'a songé à se faire ni le juge de l'un ni l'avocat de l'autre.

Cette publication était attendue avec impatience,

car, malgré toutes les indiscrètes recherches, malgré le beau livre de M. Charles Maurras : *Les Amants de Venise*, et ceux de MM. Mariéton et Albert Le Roy pour ne citer que ceux-là, on ne pourrait jusqu'à présent considérer cette passionnante question comme épuisée.

Tel était du moins l'avis d'un homme qui a connu George Sand, et qui prétendit non sans raison que dans une histoire d'amour les tiers ne pouvaient jamais être bien informés, et que les deux héros seuls pouvaient parler en connaissance de cause.

Et encore!... ajouteront les psychologues. En tout cas, des amis de George Sand — qui ne croyaient pas devoir être pour cela des ennemis de Musset — affirmaient, qu'au moment où la correspondance complète des deux amants verrait le jour, c'est le divin poète lui-même qui viendrait prendre la défense de George Sand.

Ils n'ont pas eu tort tout à fait, bien qu'il n'y ait dans cette aventure d'amour ni défense à prendre, ni accusation à porter, — car il n'y eut en réalité ni victime, ni bourreau, et ceux qui, contre l'évidence, s'obstinent à vouloir condamner ou absoudre, ne réfléchissent pas que ces deux amants de génie ont dû depuis bien longtemps s'accorder dans la gloire éternelle un mutuel et équitable pardon.

On pourrait peut-être maintenant les laisser reposer en paix : la question est jugée, et après la publication de ces lettres si admirables de passion, de tendresse, d'inconscience parfois, et parfois de rai-

son, il convient de mettre le point final à des polémiques dont chacun tour à tour se trouve être la victime...

G. MICHAUT

Le Livre d'amour de Sainte-Beuve.

Les journaux ont célébré vers la fin de l'année, en une multitude de chroniques enthousiastes, le centenaire de Sainte-Beuve. En quoi ils n'ont pas eu tort, car Sainte-Beuve fut par-dessus tout un grand journaliste; il restera l'auteur des *Lundis*, et c'est bien le moins que la presse, toujours si occupée des autres, travaille parfois pour la gloire de ses morts et de ses immortels.

Il fut célébré aussi dans des livres, notamment dans un superbe *Livre d'or* rédigé — sur l'initiative de M. Fernand Bournon — par une élite de littérateurs et d'écrivains : MM. Brunetière, Boissier, Claretie, Coppée, Legrand, Emmanuel des Essarts, Philibert Audebrand, le fidèle Jules Troubat et d'autres encore.

Mais il n'a pas eu que des hommages, et il faut douter notamment que M. Michaut, en publiant *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, ait eu la prétention d'écrire un chapitre pour le *Livre d'or*, — car Sainte-Beuve apparaît, dans son livre, sous un aspect qui n'est point flatteur...

M. G. Michaut ne saurait cependant passer pour un détracteur de Sainte-Beuve; il a publié naguère de très fortes *Études sur Sainte-Beuve*, qui témoignent de son admiration pour l'écrivain, — et si son livre apparaît comme un véritable réquisitoire contre l'homme, il faut bien avouer que ce réquisitoire est prononcé par le coupable lui-même.

On a beaucoup épilogué sur ce *Livre d'amour*, où Sainte-Beuve se montra poète fort médiocre, ce qui est pardonnable, et amoureux bavard, ce qui est moins excusable; on s'est demandé quel avait bien pu être au juste le rôle de l'écrivain dans le ménage de Victor Hugo, et si vraiment ce grand poète avait été, par la faute de son ami, un mari malheureux.

Était-il vraiment bien utile de se poser de telles questions et ne pouvait-on laisser en repos ces trois héros d'un drame intime?

Certes, notre curiosité et notre indiscrétion sont malsaines et condamnables, mais dans le cas actuel nous ne sommes pas les coupables : Sainte-Beuve s'est chargé d'attirer notre attention sur une aventure qu'un homme d'honneur garde d'ordinaire pour lui. Selon une heureuse expression de M. Michaut, « son cœur et son écritoire étaient deux vases communicants », et il n'a pu résister au désir d'exprimer sa passion dans le langage des dieux, en des pièces écrites pour la femme aimée et pour elle seule; puis les événements ont marché, il s'est brouillé avec poète, il s'est brouillé aussi sans doute avec celle aimait, et il s'est avisé tout à coup que la postérit

pourrait se passer de son *Livre d'amour;* bien mieux, il a commis la détestable action de le publier — à très peu d'exemplaires il est vrai, mais le nombre ne fait rien à l'affaire — au moment même où le deuil le plus cruel entrait dans la maison si longtemps amie et aimée.

L'action n'est pas défendable ; les amis de l'écrivain qui gardent et défendent sa mémoire avec un soin pieux ont donné des explications qui expliquent peut-être, mais ne sauraient excuser : la question ne fait plus de doute après le livre de M. G. Michaut. — Fâcheusement pour Sainte-Beuve, il confronte *le Livre d'amour* avec la vie elle-même ; il souligne les précisions que contiennent les vers, les transparentes allusions dont ils fourmillent, les noms que le poète amoureux n'a pas craint d'écrire ; il publie également des lettres inédites qui jettent sur l'histoire un jour éclatant, et après cette étude consciencieuse et palpitante, on est, je crois bien, fixé définitivement. Sainte-Beuve a eu grand tort de tenir à ce que son *Livre d'amour* parvînt jusqu'à nous ; sa gloire poétique n'y gagne pas grand'chose et son honneur privé y perd beaucoup. Quant à Victor Hugo, dont M. Michaut nous restitue quelques lettres vraiment admirables, il sort grandi de cette histoire où le rôle du mari est toujours si difficile à jouer.

CHAPITRE II

L'Histoire du théâtre, de M. LINTILHAC. — *Les Théâtres libertins*, de MM. D'ALMÉRAS et PAUL D'ESTRÉE, et *La Comédie sous la Restauration*, de M. MARC DES GRANGES. — *Les Visages*, de FRANCIS CHEVASSU, les *Petites Confessions*, de PAUL ACKER, et *L'Envers de la Gloire*, d'AD. BRISSON. — *Les Beautés étrangères*, d'ÉMILE BLÉMONT, et *Les Maîtres de Volupté*, d'ALFRED JOUBERT. — *Les Métiers pittoresques*, de CHARLES LE GOFFIC. — *L'Avenir de nos filles*, de Mme GABRIELLE RÉVAL, et les *Aphorismes*, de Mme LELIA GEORGESCO.

ÉMILE LINTILHAC

Histoire générale du Théâtre en France.

M. Eugène Lintilhac a pourvu, pendant les vacances de 1904, à nos parisiennes distractions : son échec devant les juges de la Faculté de droit nous a fourni maintes occasions d'être spirituels, et ce sénateur a connu la gloire suprême d'être l'un des personn nécessaires des revues de café-concert, ce qui es le crois bien, en notre temps, l'équivalent de la

brité dévolue autrefois à l'heureux homme qui servait de parrain au bœuf gras de l'année. « On n'est rien tant qu'on n'a pas été bœuf gras. » M. Lintilhac, personnage de revue, est assuré d'être quelque chose...

Tandis que nous nous amusions ainsi, M. Lintilhac travaillait à une œuvre considérable et faite pour rappeler qu'avant d'être homme politique, sénateur, orateur combiste et recalé en droit, il avait été un professeur fort remarquable, dont les élèves n'oublieront pas de si tôt la belle, profonde et éloquente érudition.

Cette œuvre, c'est l'*Histoire générale du Théâtre en France.*

C'est là un admirable sujet, mais combien vaste et compliqué! Il fallait un beau courage pour aborder une telle étude, et il convient de féliciter M. Lintilhac d'avoir eu ce courage. Le plan qu'il s'est tracé pour cette histoire comporte dix volumes, qui nous mèneront des origines sacrées de notre théâtre jusqu'au drame de Dumas fils et à la comédie de Henry Becque.

Le premier de ces volumes a paru; il a pour sujet : *le Théâtre sérieux au moyen âge;* c'est l'introduction nécessaire à l'œuvre; elle nous montre la naissance du théâtre français et nous fait entendre ses premiers vagissements. C'est un début sévère, mais M. Lintilhac a réussi à en rendre aimable la très savante et profonde érudition, qui fut vivement appréciée par Gaston Paris, à la mémoire de qui cette œuvre est dédiée.

HENRI D'ALMÉRAS ET PAUL D'ESTRÉE

Les théâtres libertins au dix-huitième siècle.

On se plaint beaucoup en notre temps de l'importance donnée au théâtre, aux auteurs et aux artistes, de la place en un mot que Cabotinville a prise dans nos mœurs, dans nos journaux, dans nos préoccupations.

En même temps, on se lamente sur la licence de la scène, sur les audaces de tel écrivain et sur celles de tel interprète, et l'on se demande en se voilant la face : « Où allons-nous, Seigneur ! »

Peut-être a-t-on raison de se plaindre de la sorte, — je n'en suis pas très sûr, — mais ce que je sais fort bien, c'est que le danger, s'il existe, n'a rien d'inédit, ni d'imprévu, et que le théâtre a été, en d'autres temps, tout aussi encombrant, et singulièrement plus audacieux qu'il ne l'est aujourd'hui.

Le dix-huitième siècle, par exemple, a offert aux contemporains de la Dubarry, familiers de la Cour ou habitants des faubourgs populaires, une invraisemblable multitude de scènes où se donnaient des spectacles que la censure de 1904 nous aurait, sans doute, épargnés.

On le savait déjà, mais on ne s'en faisait, je crois, qu'une idée fort incomplète, et le très curieux ouvr-

de MM. Henri d'Alméras et Paul d'Estrée comble une véritable lacune dans l'histoire du théâtre français.

Le sujet était scabreux, car les parades et les pièces de Gueullette, de Fagan, de Collé, de Grandval, de Carmontelle, de Laujon et des autres ne sont recommandables ni par la pureté de leurs intentions, ni par la discrétion de leur exécution, et, je le répète, je ne crois pas qu'aucune de ces productions irait jusqu'au bout sur la scène d'un de nos théâtres ou même de nos cafés-concerts d'aujourd'hui dont l'immoralité pourtant est si décriée; — MM. Henri d'Alméras et Paul d'Estrée s'en sont tirés à leur honneur, ils ont réussi à tout dire, à citer beaucoup, sans qu'à aucun moment leur œuvre perdît le caractère d'un travail très sérieux d'histoire et de documentation.

Et ils nous ont donné ainsi un livre fort précieux, qui est en même temps bien amusant : cette histoire des « théâtres à côté » au dix-huitième siècle est en effet l'histoire des mœurs mêmes de ce temps où « l'incroyable fureur de jouer la comédie avait gagné toutes les classes de la société et où il n'était pas de procureur qui, dans sa bastide, ne voulût avoir des tréteaux et une troupe ».

Ces « théâtres à côté », que nous nous imaginons bonnement avoir inventés, mais ils étaient partout au temps de Louis le Bien-Aimé, à la Cour où Mme de Pompadour et la Dubarry organisaient des représentations dans le théâtre des « petits appartements », chez les princes, chez le duc d'Orléans, père de Philippe-Égalité, où le maître de la maison jouait ses

propres mésaventures conjugales dans *le Philosophe marié*, chez le comte de Clermont, chez le prince de Conti. Les grands seigneurs emboîtaient le pas, et l'on donnait la comédie, et quelle comédie! chez le duc de Grammont, chez le marquis de Montalembert, chez le duc de Maurepas; les fermiers généraux s'offraient, eux aussi, ce luxe, et M. de la Popelinière possédait à Passy un petit théâtre dont l'histoire ne manque pas de sel, encore que l'atticisme n'y ait point été en honneur.

Il n'est pas jusqu'aux comédiens, qui ne fissent leur partie dans cette folie de théâtre, qui n'était point le vrai théâtre, et MM. d'Alméras et d'Estrée nous racontent, avec un luxe étonnant de détails et de documents, les « bouquets » de Mlle Dangeville, les divertissements de Préville, ceux de Mlles Dumesnil et Grandval, et aussi les fameuses représentations organisées par la Guimard.

Le grand public, enfin, avait sa part dans cette fête, qui était rarement celle du pur esprit, et les théâtres d'Audinot lui offraient des divertissements contre lesquels de sages esprits essayaient bien de protester, mais sans parvenir à en détourner la foule.

Toute cette histoire, d'un mouvement tout à fait curieux et fort imparfaitement connu, a été reconstituée dans le livre de MM. d'Alméras et d'Estrée, avec [illegible] niment de science et de talent.

FRANCIS CHEVASSU

Visages.

écrivant ce livre, d'une aimable et éclectique
ophie, où François Coppée et Jules Lemaître
ent avec Anatole France et Léon Bourgeois, où
Rochefort et Émile Olivier, Maurice Donnay
P. Didon, Alfred Naquet et F. Brunetière
ent ravis de se trouver côte à côte, M. Francis
ssu se défend d'avoir voulu faire acte de cri-

e critique, nous dit-il dans sa préface, a de
s responsabilités : il rend des arrêts. Le bohé-
sme de l'esprit lui est défendu. Le portraitiste
la partialité son privilège, et presque son de-
il n'annonce que des impressions. Il ne déclare
avec orgueil, en parlant de ses modèles : « Voilà
ment ils sont », il se borne à dire : « Voilà com-
t je les vois. »
s portraits réunis en ce recueil ne sont que des
nades à travers les caractères. La vie des per-
ges représentatifs en qui notre âme est épar-
y apparaît comme une aventure, la plus roma-
e des aventures... J'ai entrepris de déchiffrer les
de l'époque, sur des exemplaires en relief,
e, aux enfants, on fait épeler l'alphabet sur des
cules. »

Avec quelle spirituelle bienveillance M. Francis Chevassu comprend la « partialité » ! Comme ces pages sont aimables et jolies ! Quel esprit incisif et parisien !

Chacun de ces portraits est un bijou véritable, et à être ainsi juxtaposés, ces « visages » si divers prennent une signification très profonde ; tout cela se tient par un fil léger et subtil et singulièrement solide, et cette série de feuillets qui furent dispersés dans un journal constitue un véritable livre d'un charme très fort et très délicat.

ADOLPHE BRISSON

L'Envers de la gloire.

Les coulisses des théâtres ne brillent ordinairement ni par le luxe ni par le confort. Elles sont étroites, obscures, pleines de périls pour les néophytes ; tous les ors, toutes les lumières sont réservés à la scène et à la salle, et cependant, elles ont de tout temps exercé un irrésistible attrait sur le spectateur, qui renoncerait volontiers à toute la joie des yeux et de l'esprit attendue, pour pénétrer dans ce coin obscur où l'on coudoie des hommes et des femmes enl[illegible] par le maquillage, où l'on voit l'envers des déco[illegible] le « sapin des trônes ».

C'est l'attrait du fruit défendu, c'est le dés[illegible]

rrir les ficelles et de voir ce qu'on ne veut pas
ıontrer; ce désir, fatal aux illusions, ce ne sont
ulement les spectateurs qui l'éprouvent au
, nous l'avons tous — et en toutes choses — et
oulons toujours casser nos joujoux « pour voir
il y a dedans », même quand ces joujoux sont
ıds écrivains ou de grands artistes.

emment, M. Adolphe Brisson, critique drama-
minent et fin psychologue, a pensé à tout cela
'il entreprit d'écrire *l'Envers de la gloire*. Il
ien sûr d'enchanter son auditoire en lui révé-
ute une série de petits mystères, sur toute une
le grands hommes surpris par lui au moment
s'y attendaient le moins! Ainsi, nous voyons,
ı lui, Garnier, architecte de l'Opéra, en train de
ser de petits poèmes, et Victor Hugo occupé à
es *Misérables* le meilleur parti possible; nous
ons à sa suite, dans l'auberge où vécut la
Rachel, et dans la boutique du libraire d'Edga
; puis, c'est Ernest Renan et le P. Didon, Hen
et Émile Zola, Gavarni et Alfred de Musset, qu
ont présentés sous une lumière nouvelle, inat-
, dans une intimité que, peut-être, ils ne sou-
nt point.

ı'en voudront pas, cependant, à M. Adolphe
ı qui — par bonheur — a réussi à ne pas trop
mager nos idoles; en tout cas, nous devons lui
gré de nous avoir ainsi donné un livre plein de
ment, de couleur et d'agrément.

PAUL ACKER

Petites Confessions.

Il y a déjà quelque temps que M. Paul Acker, journaliste avisé, littéraire et disert, a entrepris de faire visite à nos grands hommes, et, confesseur très moderne et très bienveillant, de leur demander ces « petites confessions » à l'égard desquelles il ne se croit pas tenu au secret religieux.

Son indiscrétion lui fut heureuse, car à la première série de ces confessions, l'Académie française décerna une flatteuse récompense : ainsi mis en goût, M. Paul Acker nous en a offert cette année une seconde série.

C'est vraiment un livre charmant, plein de vie, de jeunesse et d'esprit, que ce volume où les hommes politiques, les artistes, les romanciers, les musiciens, les auteurs dramatiques se viennent raconter eux-mêmes par la plume alerte de M. Paul Acker qui sait faire parler aussi bien Victorien Sardou et Eugène Étienne, Vincent d'Indy et Émile Faguet, Paul Doumer et Massenet, d'autres encore, et qui trouve moyen, avec ces petites confessions de grands personnages de nous donner un tableau amusant, fantaisiste, exact de la vie de Paris.

CHARLES MARC DES GRANGES

La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848).

Ce sujet littéraire était digne de tenter un chercheur et un curieux d'histoire dramatique, car il n'a guère été exploité jusqu'à présent; les historiens et les critiques semblent, en effet, n'avoir connu dans le théâtre français de 1815 à 1848 que la tragédie ou le drame romantique, — ignorant complètement la comédie de mœurs. Elle a pourtant existé, et si elle n'a pas produit de chefs-d'œuvre définitifs, du moins a-t-elle donné des œuvres fort curieuses autant par leur sujet d'une hardiesse parfois prématurée que par leur style aujourd'hui si profondément démodé. Ainsi M. Marc des Granges s'est trouvé amené à étudier et à nous révéler même, telle pièce de Scribe, de Casimir Delavigne, de Mazères, d'Empis ou de Casimir Bonjour, qui valaient la peine d'être connues. Mais là ne s'est pas borné son effort. Il a confronté ces pièces avec les critiques dont elles furent l'objet, et ainsi il est arrivé à une vérité moyenne, dont l'intérêt n'est pas mince. C'est là une idée très ingénieuse et dont fort justement le loue M. Jules Lemaître dans l'intéressante préface qu'il a écrite pour son livre.

Mme GABRIELLE RÉVAL

L'Avenir de nos Filles.

Mme Gabrielle Réval, à qui nous devions déjà l'œuvre fort remarquée des *Sévriennes*, a dédié son nouveau livre « aux mères qui envisagent courageusement pour leurs filles un avenir de travail, afin qu'elles puissent un jour créer, avec allégresse, le foyer qui reste pour toutes les femmes le gardien du bonheur ».

On voit, par cette dédicace, dans quel esprit ce livre a été conçu : pas de vaines déclamations féministes, pas de revendications, mais une étude consciencieuse, documentée, émouvante, de la situation de la femme dans la vie de travail et d'action.

Le labeur féminin apparaît là en visions précises et vivantes dans l'Université, dans l'art, dans la littérature, au théâtre, dans la médecine et dans la pharmacie, dans le droit; puis voici les sténodactylographes, les employées des postes, des chemins de fer et des banques et aussi les « coloniales ». Toutes les formes de l'activité humaine qui permettent à une femme de gagner honorablement et dignement sa vie sont présentées dans ce livre, sans mièvrerie, sans faux sentimentalisme, mais avec un sens très aigu

de la couleur et de l'émotion qui rend la lecture de ce livre — d'une haute portée sociale — infiniment attrayante.

CHARLES LE GOFFIC

Les Métiers pittoresques.

Sous ce titre, M. Charles Le Goffic nous donne une série d'études, sur des sujets dont il a su à merveille exprimer le sentiment et l'émotion. Tour à tour joviales et attendrissantes, « Chez Guignol », « le Trafic des chevaux », poétiques et profondes dans « la Vie des Phares » et « les Tableaux de la vie terre-neuvienne », douloureusement dramatiques avec « Une traite d'enfants au vingtième siècle », tragiques même avec « la Confession d'un embaumeur », — elles sont d'une diversité et d'un intérêt prodigieux; c'est un livre curieux, émouvant et plein de talent.

ÉMILE BLÉMONT

Beautés Étrangères.

M. Émile Blémont, le délicat et charmant poète dont nous avions naguère salué l'heureux début comme romancier, n'a pas persévéré — momentanément du

moins — dans cette voie nouvelle, il est revenu à ses premières et toujours jeunes amours, et les *Beautés Étrangères* qu'il nous offrit cette année sont filles de la Muse, nées en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne, car M. Émile Blémont — qui a produit assez d'œuvres personnelles pour se permettre un tel désintéressement, — n'a pris cette fois la parole que pour nous révéler de radieux « poèmes d'outre-mer et d'outre-monts » écrits et pensés en italien ou en espagnol, en allemand ou en anglais, par Tennyson ou par Henri Heine, « Beautés Étrangères », enfin, auxquelles Émile Blémont a fait revêtir le somptueux costume du rythme français.

Ingrate besogne, dira-t-on, pour un poète qui pourrait si aisément soigner sa gloire personnelle. Que non pas! Par la façon dont Émile Blémont a compris sa tâche, il a fait œuvre de poète et de créateur, non de traducteur; il a repensé, recréé des chefs-d'œuvre exquis, nés sous un ciel étranger, et il en a fait des œuvres françaises, qui n'ont pas seulement la forme mais qui semblent avoir l'âme française.

Et il a réussi, en servant la gloire d'autres poètes, à produire une œuvre qui lui fait à lui-même le plus grand honneur.

ALFRED JOUBERT

Les Maîtres de Volupté.

M. Alfred Joubert, à qui nous devons déjà un très distingué recueil de poésies, *Peintres et Sculpteurs*, nous a donné cette année une œuvre en prose d'une très rare et piquante saveur : *Les Maîtres de Volupté*.

Ces « maîtres de volupté » que M. Alfred Joubert fait revivre à nos yeux, ce sont les fidèles du culte d'Aphrodite et de Dyonisos, ce sont les héros de Catulle, d'Ovide et de Tibulle, ce sont les amants d'Athènes et de Rome : le sujet est joli, plein de charme et de grâce souvent, mais souvent aussi bien périlleux, car ces héros et ces héroïnes d'amour manquaient parfois un peu de réserve, et les ligues contre la licence des rues et d'ailleurs, qui se plaignent de nos mœurs actuelles auraient eu fort à faire dans les festins et dans les jeux romains, chez les dames d'Athènes et même chez celles de Sparte !

Tout cela est assez scabreux, mais il n'y a rien à dire, c'est de l'érudition, et il y a dans ce petit volume une somme de travail, de lectures, et d'analyse vraiment impressionnante : c'est une étude de mœurs antiques qui ont été reconstituées aux sources mêmes, dans toute leur vie et leur éternelle jeunesse. J'ajoute que M. Alfred Joubert a réussi à être érudit

avec infiniment de grâce et que son livre, avec la masse de documents et de renseignements qu'il renferme, est d'une séduction fort aimable et légère.

C'est l'œuvre d'un historien, d'un érudit et d'un dilettante, elle a tout l'attrait du plus audacieux et du plus varié des romans de mœurs.

Mme LELIA GEORGESCO

Aphorismes du Cœur.

Depuis le temps où La Rochefoucauld publia ses *Maximes*, on ne compte plus les écrivains qui ont jugé à propos de mettre le public au courant de leurs pensées sur la vie et sur les hommes. Parmi ces pensées, il en est de lapidaires, il en est aussi, et beaucoup, de fort banales; mais elles se ressemblent presque toutes en ceci qu'elles expriment une opinion tout à fait défavorable à l'espèce humaine.

Les *Aphorismes du Cœur* que vient de publier Mme Lelia Georgesco n'échappent point à la loi commune, elles témoignent d'un bien noir pessimisme et d'un désenchantement singulier dans l'âme d'une jeune femme.

Ce désenchantement est-il tout à fait sincère? Je n'en suis pas très sûr; pour une femme à qui la destinée apparait si morose et l'humanité si noire,

Mme Georgesco parle bien souvent d'amour. Elle en parle, d'ailleurs, parfois avec esprit :

« Pour se faire aimer, la femme fait appel à tout son vice, et l'homme, à cette occasion, se met en frais de vertu. »

Parfois aussi, elle se montre assez injuste :

« L'espace est le grand ennemi de l'amour : pour le franchir, les cœurs mettent tant de temps et font tant de haltes qu'ils finissent par rester en chemin. »

Et que dites-vous de ceci :

« Aimer d'amour, c'est aimer de la plus intéressée des affections, jamais cœur n'est prêté à de plus gros intérêts. »

On le voit, notre « penseuse » n'est pas tendre pour l'amour, mais elle y pense terriblement! Il y a d'ailleurs d'autres choses dans son livre, telle au hasard cette jolie boutade : « Faute de pouvoir prendre aux autres leurs qualités, nous leur attribuons nos défauts » ; — tout cela est loin d'être ennuyeux, c'est surtout exprimé dans une langue très correcte, ce qui n'est pas un mince éloge pour une jeune femme étrangère qui écrit pour la première fois un livre en français.

VII

ART ET BIBLIOPHILIE

ART ET BIBLIOPHILIE

Les Bibliophiles. — Quelques beaux livres. — Le *Roll*, de Roger-Milès. — *Figures de Vendée*, de Georges Clemenceau. — *La Bretagne*, de Gustave Geffroy.

Les amateurs de beaux livres, d'éditions rares et d'artistiques reliures, les bibliophiles enfin, passent, aux yeux d'un grand nombre de gens, pour d'assez médiocres « liseurs ». Ils s'occupent trop de la parure extérieure de leurs livres, ils sont trop intéressés par tel détail d'impression, telle trouvaille d'illustration, pour avoir encore le temps de songer à « lire »; — et puis, d'ailleurs, ils auraient trop peur d'abîmer leurs chefs-d'œuvre en les ouvrant.

Il y a du vrai dans tout cela, et il est certain que les bibliophiles, en face de leurs beaux livres éternellement fermés, calfeutrés, protégés par une triple armure de peau, de soie et de cartonnages, ressemblent beaucoup aux avares qui meurent de misère et de faim auprès de leurs trésors.

Mais ils ne sont pas tous comme cela! il est des bi-

bliophiles qui savent lire et qui ne sont pas seulement des amants contemplatifs : après avoir congrument admiré les beaux vêtements et les somptueuses parures de leurs livres, ils veulent des joies plus intimes, plus réelles, plus solides ;— ils prennent, bien sûr, de minutieuses précautions pour les aborder, et se gardent de rien chiffonner de leur parure, ils les manient doucement, délicatement, ils effleurent amoureusement, du bout de leurs doigts, les chines et les japons soyeux, — mais, ils isent, et ils éprouvent à lire ainsi, — dans une atmosphère de splendeur, de recueillement et de dévotion — quelque chef-d'œuvre de littérature classique ou moderne, — des jouissances infinies.

***

L'année 1904 ne leur fut point défavorable, — elle leur a apporté quelques très beaux livres, qui ne se contentèrent point toujours de leur luxe et de leur splendeur.

Parmi ceux où la bibliophilie se fait la servante de la littérature, il faut citer en première ligne l'édition d'amateur du *Livre d'amour* de Sainte-Beuve, dont nous avons parlé plus haut ; cette curiosité littéraire, qui n'avait jamais vu le jour d'une façon officielle, sera conservée par quelques privilégiés en un livre très beau dans sa simplicité.

C'est également un volume de belle et simple bi-

bliophilie, que celui où les soins délicats d'un éditeur artiste ont réuni le *Fragment d'histoire future*, de G. Tarde, jolies pages de philosophie aimable et de pensée profonde.

La littérature est rehaussée par l'image dans le recueil de contes très littéraires et très originaux que M. Camille Mauclair a publié sous le titre *les Danaïdes*, et que Besnard, Carrière, Fantin-Latour, La Gandara, Le Sidaner, Lévy-Dhurmer et Rochegrosse ont illustré d'admirables images.

Dans *le Jardin de ma pensée*, Mme Poirson a réuni une série de nouvelles délicates et jolies, qui sont illustrées par Mme Louise Abbéma, MM. Jean Béraud, Chartran, Dubufe, Fournier, Gervex, Jeanniot, Madeleine Lemaire, Maurice Leloir et Soldi; — et dans *Pour passer une heure*, M. Horace Valbel, l'un des ouvriers de la gloire de Montmartre, nous offrit des échantillons de sa truculente et chatnoiresque fantaisie en des nouvelles alertes, spirituelles, émouvantes parfois. C'est un aimable livre, dont Léandre, Avril, Grün, Morin, Maurice de Lambert, Georges Redon, d'autres encore — tout l'Institut de la Butte! — servis par un éditeur prodigue, ont fait un magnifique livre d'art.

Enfin, l'*Album de la Société des artistes lithographes français* nous a offert, avec les superbes reproductions d'Atalaya, de Bellanger, de Bouisset, de Jules Chéret, de Detouche, de Fantin-Latour, de Huvey, de Martin, de Mesplès, de Mucha, de Trinquier, de Vernaut; — une œuvre d'art de haute valeur

et de grande séduction, qui est aussi une œuvre littéraire infiniment intéressante, car des poètes sont venus se joindre aux artistes pour commenter leurs œuvres en de beaux vers; parmi ces poèmes, il faut citer ceux de Maurice Boukay, de Charles Dumas, de Georges d'Esparbès, de Roger-Milès, d'Henri de Régnier, d'Edmond Haraucourt et de Xavier Privas.

***

Dans les œuvres historiques, nous avons eu également quelques bien beaux livres d'art et de bibliophilie. Voici, entre autres, *les Riches heures du Duc de Berry*. Une profonde émotion artistique se dégage de ce merveilleux ouvrage. On serait tenté d'insinuer que c'est trop beau, et que le duc de Berry avait là un livre d'heures où le luxe et l'art faisaient quelque tort à la religion. Mais cette préoccupation n'est point de nature à gêner les bibliophiles, qui se réjouissent en leur cœur devant cette œuvre reconstituée par l'éminent archiviste paléographe Paul Durrieu, et dont les planches et les gravures sont de prestigieux chefs-d'œuvre.

Puis, ce sont les *Anecdotes curieuses de la Cour de France sous Louis XV*, par Toussaint, œuvre qui semblait disparue, que M. Paul Fould a réussi à nous restituer dans le texte original, et dont l'éditeur a fait un livre d'un art et d'un luxe prodigieux, illustré par trente-deux chefs-d'œuvre du dix-huitième siècle.

***

Mais, c'est naturellement dans les études d'art, que triomphe plus brillamment encore, le luxe de l'édition ; un mouvement important s'est manifesté dans cet ordre d'idées, et l'on a fait, en ces dernières années, une dépense considérable d'efforts, d'art et d'argent, pour faire revivre en des œuvres somptueuses les grands artistes disparus. L'année 1904 fut particulièrement féconde, et nous ne saurions avoir la prétention de nommer tous les beaux livres d'art qui furent édités. Au hasard, cependant, il nous plaît de rendre hommage au beau travail de M. Pierre de Nolhac sur *Nattier;* à l'œuvre que M. Charles Saunier a publiée sur le grand peintre *David,* dont il a su résumer l'œuvre et la vie avec un enthousiasme très ardent, qui n'exclut pas un sens très fin de la critique, — œuvre illustrée par quatre-vingts reproductions des plus beaux tableaux du maître; — à l'étude très littéraire que M. Frédéric Henriet a consacré aux *Eaux-fortes de Léon Lhermitte*, illustrée de quarante planches originales de l'artiste, dont l'ensemble est un ravissement pour les yeux; — au bel et profond ouvrage de J.-K. Huysmans, sur *Trois Primitifs :* « les Grünewald du musée de Colmar, le Maître de Flemalle et la Florentine du musée de Francfort-sur-le-Mein » ; — à l'œuvre magistrale, enfin, dont M. Armand Dayot poursuit la publication

sur *la Peinture française au dix-huitième siècle*, et qui, une fois terminée, constituera un monument littéraire et graphique définitif de cette grande et charmante époque de l'art français.

L. ROGER-MILÈS

Alfred Roll.

Le très noble et très beau livre que M. L. Roger-Milès a consacré à l'œuvre du peintre Alfred Roll, nous est une précieuse occasion de dire toute l'estime où nous tenons l'écrivain et son œuvre considérable de poète, de penseur et d'artiste, — de parler une fois enfin de Roger-Milès, qui a passé sa vie à parler des autres.

A force, en effet, de lui entendre louer les œuvres d'autrui sans jamais faire allusion aux siennes, on pourrait être tenté d'oublier que cet écrivain, qui n'a pas encore cinquante ans, est sur la brèche depuis plus de trente ans, qu'il a derrière lui quarante volumes, et que, avant d'être l'éminent critique d'art dont l'autorité est partout admise, il a été tour à tour le poète charmant et profond des *Veillées noires* et des *Cent Pièces à dire,* le penseur ému et observ de *la Cité de Misère*, l'ironiste aimable et curieu *Gaietés d'un Pessimiste,* le bibliophile avert

Vaines palabres d'un buveur d'eau et le parfait écrivain des *Lettres d'une Femme de qualité,* — pour ne citer que ces œuvres entre tant d'autres.

Si je parle, à propos du livre de Roger-Milès sur *Alfred Roll,* de toutes ces faces de son talent si souple et si varié, c'est qu'en réalité on les retrouve toutes dans cet admirable ouvrage, — et pour arriver à caractériser l'œuvre si diverse, si grandiose du peintre qui excelle aussi bien dans la peinture historique que dans le paysage ou dans le portrait, dans l'expression de la beauté nue et dans la peinture « sociale », l'écrivain a su trouver, — en même temps que les formules d'un critique d'art impeccable, — les accents d'un poète et les arguments d'un penseur.

Avec un sens très philosophique, il a réussi à dégager l'unité supérieure de l'art et de la pensée dans l'œuvre prodigieusement diverse du peintre : quel que soit le sujet traité, qu'il nous représente des paysages ou des figures, — qu'il nous ramène dans le passé ou nous tourne vers l'avenir, qu'il nous chante le « poème des chairs nues » ou « l'émotion intimiste », — son œuvre est toujours un « hymne colossal et superbe à la vie, la vie qui anime les créatures et les épuise, la vie faiseuse de mort et d'éternité », — et c'est aussi et toujours un poème à la nature, « la compagne silencieuse, la confidente de nos plus intimes détresses et de nos joies les plus exubérantes... qui est la suprême beauté parce qu'elle est l'éternelle vivante ».

Parvenu ainsi à dégager l'unité, à exprimer l'har-

monie de l'œuvre qu'il prétendait caractériser, l'écrivain a recueilli pour son livre le bénéfice de cet effort : il nous apparaît, lui aussi, avec cette belle unité de pensée, cette harmonie profonde qui produisent plus et mieux qu'une étude d'esthétique, — une œuvre véritable d'artiste et de penseur.

J'ajoute que l'éditeur a fait de ce beau livre une admirable œuvre d'art, illustré à chaque page de magnifiques reproductions en couleurs et en noir pour lesquelles les procédés les plus parfaits ont été mis à contribution, qui ont été exécutés sous la direction du maître lui-même et dont l'ensemble constitue un album d'une rare splendeur, mis en pages et composé avec infiniment d'art et de goût.

GEORGES CLEMENCEAU

Figures de Vendée.

Ce n'est pas l'œuvre de Georges Clemenceau : *Figures de Vendée*, édité avec un soin pieux par M. Maurice Méry dans la « Collection provinciale », qui pourra faire crier à la surproduction.

Ce livre fut tiré tout justement à deux cent cinquante exemplaires, et il s'est contenté de p[illegible] deux cent cinquante bibliophiles dans le ravisse[illegible]

C'est une vraie merveille de typographie, d[illegible]

de bibliophilie que ce beau livre imprimé en caractères elzéviriens, sur vélin de Rives, papier à la cuve, et illustré de cinquante-deux eaux-fortes originales de Charles Huard, le plus profond et le plus spirituellement Parisien des « provinciaux ».

On voit que rien n'a été négligé pour faire du cadre une chose vraiment rare et précieuse. Les tableaux en sont dignes : on retrouve, dans ces silhouettes nerveusement tracées, dans ces petits drames ou dans ces ironiques histoires de Vendée, toute la subtilité, toute la profondeur, toute l'âpreté qui marquent le talent si original et si puissant de M. Clemenceau, écrivain ou tribun.

GUSTAVE GEFFROY.

La Bretagne.

C'est aussi un superbe livre d'art que l'œuvre de haute et belle littérature, de pensée profonde, dont nous devons l'émotion et la joie à l'écrivain et à l'artiste qu'est M. Gustave Geffroy. Il a eu le dessein de nous faire connaître et pénétrer *la Bretagne* « couleur de pierre, de verdure sombre, étoilée d'or, de mousse et de lichen, de mer bleue, grise, verte, de soleil, de ciel nuageux, de brume et de pluie ».

Ceux qui ont éprouvé la rude et profonde et douce

séduction de la vieille et noire Bretagne, ceux qui ont connu la joie des séjours dans ces sombres et superbes paysages, ceux qui connaissent enfin cette divine et incomparable Côte d'Émeraude, éprouveront à lire l'œuvre de M. Gustave Geffroy, une émotion sans pareille. Jamais la Bretagne n'a été décrite, chantée, comprise avec plus de finesse, d'éloquence et de poésie : c'est l'histoire, c'est la géographie, c'est la psychologie de la vieille Armorique, c'est un très beau livre dans le plus noble sens du mot. Dédaignant peintres et dessinateurs, c'est au soleil que l'éditeur a demandé de commenter l'œuvre en de belles images où revivent sous nos yeux les paysages et les monuments de la Bretagne dont l'émotion profonde et l'art admirable se suffisent à eux-mêmes; il a pensé qu'on ne saurait mieux faire que de les montrer sans songer à les interpréter. Ainsi, c'est un photographe, M. Paul Gruyer, qui fut l'illustrateur de ce beau livre, et qui exécuta les trois cent cinquante images qui l'illustrent et le parent de toutes les beautés naturelles et artistiques de cette noble province française.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE GÉNÉRAL

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE GÉNÉRAL

DE L'ANNÉE 1904

I

Romans et Nouvelles.

Paul Adam. — *Le Troupeau de Clarisse.*
Adolphe Aderer. — *L'Inévitable Amour.*
Paul d'Aigremont. — *Fille de Lorraine.*
— *Suprême Victoire.*
Jean Ajalbert. — *Maître Lacombasse.*
H. d'Alméras. — *Alma Mater : Le roman d'un évadé.*
Paul André. — *L'Impossible Liberté.*
Claude Anet. — *Les Bergeries.*
Ardel. — *Le Mal d'aimer.*
Olivier des Armoises. — *Fille du Peuple.*
Elsa Asenijeff. — *Innocence.*
Auteur d'*Amitié amoureuse.* — *Les Serments ont des ailes.*
Barbey d'Aurevilly. — *Les Diaboliques* (nouv. éd.).
Léon Barracand. — *Épée brisée.*
André Barre. — *Phémé.*
Maurice Barrès. — *Un Homme libre.*

L. Battifol. — *Au temps de Louis XIII.*
Wolf de Baudissin. — *Gens de la Haute.*
René Bazin. — *Guide de l'Empereur.*
— *Les Contes de bonne Perrette.*
Georges Beaume. — *Fine.*
André Beaunier. — *Picrate et Siméon.*
Justin Bellanger. — *Mesdemoiselles de Chambrey.*
Th. Bentzon. — *Au-dessus de l'Abîme.*
— *La Fille de Jenny Rose* (trad. d'un livre de Humphrey Ward).
Jean Bertheroy. — *Les Dieux familiers.*
Frédéric Berthold. — *Ce qu'Honneur veut.*
Louis Bertrand. — *Pépète le bien-aimé.*
Beyerlein. — *Iéna ou Sédan.*
Albert Boissière. — *La Tragique Aventure du Mime Properce*
Eugène de Bonchamp. — *Eglantine.*
G. Bonnamour. — *Le Vent emporte la Poussière.*
Henry Bordeaux. — *Le Lac noir.*
— *La Voie sans retour.*
— *Les Vies intimes.*
Marcel Boulenger. — *Au Pays de Sylvie.*
Élemir Bourges. — *La Nef.*
Paul Bourget. — *Un Divorce.*
Jean Bouvier. — *Sécularisée.*
Marie-Anne de Bovet. — *Ame d'argile.*
— *L'Étendard.*
— *A l'Assaut de la Vie.*
Brada. — *Isolée.*
Jean de la Brète. — *Un Réveil.*
J. Breynat. — *Le Portefeuille d'un vieil Avocat.*
Paul Brulat. — *L'Eldorado.*
Henry Buteau. — *La Faute.*
Théodore Cahu. — *Les Amants d'Ixelles.*
Albéric Cahuet. — *Au Jardin des Vierges.*
Charles Callet. — *Contes Anciens.*
Adrienne Cambry. — *On en Meurt.*
J.-H. Caruchet. — *L'Ensemencée.*
François Casale. — *La Rose du Bocage.*
Nonce Casanova. — *La Mort des Sexes.*
Enrico Castelnuovo. — *Le Ménage Varedo.*

Paul Cervières. — *Plus Fort que Tout.*
Champol. — *Sœur Alexandrine.*
Guy Chantepleure. — *L'Aventure d'Huguette.*
Philippe Chaperon. — *Le Marchand d'Espoir.*
Gaston Charles. — *A chacun sa Chimère.*
Charly. — *Une petite Garnison Française.*
Louise Chasteau. — *Ames d'Autrefois.*
A. Chaudey. — *Jeanne.*
Judith Cladel. — *La Confession d'une Amante.*
Raymond Clauzel. — *Le Chêne sage et le Roseau fou*
Michel Corday. — *Les Frères Jolidan.*
Miss Mary Corelli. — *Une Famille Royale.*
Pierre Corrard. — *L'École des Amants.*
Pierre de Coulevain. — *Sur la Branche.*
Jeanne Coulomb. — *Terrible Enigme.*
André Couvreur. — *Caresco Surhomme ou le Voyage en ucrasie.*
Ch. de Coynart. — *Les Malheurs d'une grande Dame sous Louis XV.*
Pierre Custot. — *Carrière d'Amant.*
Ernest Daudet. — *Expiatrice.*
Léon Daudet. — *La Déchéance.*
Victor Debay. — *Cousine Sidonie.*
Pierre Decourcelle. — *Le Curé du Moulin Rouge.*
Emmanuel Delbousquet. — *L'Écarteur.*
André Delcamp. — *Journal d'une Courtisane.*
Grazzia Deledda. — *Élias Portolu.*
Édouard Delpit. — *Joseline.*
Henri Demesse. — *Les Vices de Monsieur Benoit.*
E. Demolder. — *Le Jardin de la Pompadour.*
François Deschamps. — *Marie Ciaire.*
Henri Desplaces. — *Le Père Gibus.*
Diraison-Seylor. — *Mon cher, mon chéri.*
Paul Dollfus. — *L'Abbaye des Damnées.*
Jérome Doucet. — *Contes de haute lisse et de la fileuse.*
Martial Douel. — *Au temps de Pétrarque.*
Conan Doyle. — *Étude en Rouge.*
Jean Drault. — *Les petits Drames du Poste.*
Félix Duquesnel. — *Contes des dix mille et deux Nuits.*
Henri Duvernois. — *Nane.*

Georges Eekhoud. — *L'autre Vue.*
Georges d'Esparbès. — *Le Tumulte.*
Essertier. — *Les Apparences.*
Henry d'Estre. — *Au temps du Panache.*
Etchegoyen. — *Les Contes de ma Giberne.*
Robert Eude. — *Le Grand Amour.*
Claude Farrère. — *Fumée d'Opium.*
Gabriel Faure. — *La Route de Volupté.*
Claude Ferval. — *Vie de Château.*
Mme Octave Feuillet. — *Le Délaissé.*
Henry Fèvre. — *La Traversée de l'Enfer.*
Augustin Filon. — *Micheline.*
L. Flat. — *Pastel vivant.*
Mary Flo.an. — *Cousins germains.*
Ch. Foley. — *Fleur d'Ombre.*
— *Vendée.*
Maxime Formont. — *La Grande Amoureuse.*
Pascal Forthuny. — *Le Roi Régicide.*
— *L'Altesse.*
Gabriel Franay. — *La Marraine de Peau d'Ane.*
Anatole France. — *Crainquebille, Putois, Riquet, et plusieurs autres écrits profitables.*
Léon Frapié. — *La Maternelle.*
Jacques des Gâchons. — *La Maison des Dames Renoir.*
Judith Gautier. — *Le Paravent de Soie et d'Or.*
Gustave Geffroy. — *L'Apprentie.*
Charles Geniaux. — *La Cité de Mort.*
Alphonse Georget. — *Les Sans-Scrupules.*
Auguste Germain. — *Premier Prix du Conservatoire.*
Charles Germain. — *Rue de la Femme sans Tête.*
François Gilette. — *L'Attache.*
Henri Guerlin. — *L'Inutile Révolte.*
Gustave Guiches. — *Céleste Prudhomat.*
Émile Guillaumin. — *La Vie d'un Simple.*
Gyp. — *Les Froussards.*
Edmond Haraucourt. — *Les Benoit.*
Myriam Harry. — *La Conquête de Jérusalsm.*
Henry d'Hennezel. — *La Seconde Faute.*
Paul Hermann. — *Le Veau Gras* (roman-dessiné).

Paul Hervieu. — *Flirt.*
— *L'Inconnu.*
Ch.-Henry Hirsch. — *La Demoiselle de Comédie.*
Gustave Hue. — *L'Utile Amie.*
Edmond Jaloux. — *Les Sangsues.*
Jeanroy. — *Deux Cœurs.*
Victor Joze. — *Conquête de Paris.*
Paul Junka. — *La Fausse Amante.*
Kistemaeckers. — *Le Relais Galant.*
Hubert Krains. — *Le Pain Noir.*
Fernand Lafargue. — *Bethsabée.*
— *La Fiancée veuve.*
— *Les Danglemar.*
Maurice Landay. — *Les Robes Noires.*
André Laurie. — *Un Semestre en Suisse.*
Henri Lavedan. — *C'est servi.*
Georgette Leblanc. — *Le Choix de la Vie.*
Maurice Leblanc. — *Gueule-Rouge 80 Chevaux.*
Marius-Ary Leblond. — *La Sarabande.*
B. Lecureur. — *Le Crime du Capitaine.*
Hugues Lefort. — *Miss Don Juan.*
Ch. Le Goffic. — *L'Erreur de Florence.*
A. Legrand et M. Chabrier. — *Le Livre de Claude-Alexis Brodier.*
Blanche Legrand. — *L'Amour fait peur.*
Claude Lemaitre. — *Le Cant.*
Camille Lemonnier. — *Un Mâle* (nouv. éd.).
— *L'Amant Passionné.*
Pierre Le Rohu. — *Intègre.*
Gaston Leroux. — *La Double Vie de Théophraste Longuet.*
Daniel Lesueur. — *Le Marquis de Valcor.*
— *Madame de Ferneuse.*
Louis Létang. — *Le Testament du Corsaire.*
André Lichtenberger. — *Les Centaures.*
Victor Litschfousse. — *Madame Quatretemps.*
Jean Lombard. — *Loïs Majourès.*
Ch. Lomon et P.-B. Gheusi. — *Les Atlantes.*
Jean Lorrain. — *Propos d'Ames simples.*
— *Fards et Poisons.*
Claude Lorris. — *La Pente.*
Marcel Luguet. — *Le Berceau.*

Louis Lumet. — *Les Cahiers d'un Congréganiste.*
Jean Madeline. — *Le Détroit.*
Pierre Mael. — *Le Roman de Violette.*
— *Fille de Rois.*
— *Au Pays du Mystère.*
Maurice Maeterlinck. — *Le Double Jardin.*
Maurice Magre. — *Le Vieil Ami.*
Paul Mahalin. — *Un Drame sous l'Empire.*
Maurice Maindron. — *Monsieur de Clerambon.*
Henry Maisonneuve. — *L'Éternelle Revanche.*
Mandelstamm. — *Mémoires d'un Grand de la Terre.*
Mme Maraval-Berthoin. — *Les Vainqueurs.*
Léo Marchès. — *Cœur de Cabotine.*
P. et V. Margueritte. — *La Commune.*
Markevitch. — *De la Coupe aux Lèvres.*
Jane Marni. — *Le Livre d'une Amoureuse.*
Marshall. — *Dans la Cité des Fleurs.*
Jules Mary. — *La Fiancée de Lorraine.*
Masson-Forestier. — *L'Attaque Nocturne.*
Paul Mathiex. — *Le Résultat d'un huis-clos*
Guy de Maupassant. — *Œuvres complètes.*
André Maurel. — *La Chevauchée.*
Gabriel Maurière. — *Le Semeur.*
Jules Mazé. — *Les Amours de Trigance.*
Catulle Mendès. — *Le Carnaval fleuri.*
Charles Mérouvel. — *Le Mariage de Jean de Bures.*
Mme Stanislas Meunier. — *La Comédie Secrète.*
Marcel Mielvaque. — *La Vertu du Sol.*
Vicomte de Miramon-Fargues. — *Terre Maternelle.*
Octave Mirbeau. — *L'Abbé Jules* (nouv. édit.).
Maurice Montégut. — *Filles Pauvres.*
— *L'Usurier.*
Eugène Montfort. — *Les Cœurs malades.*
Florence Montgomery. — *La Famille Middleton.*
Marquis de Montmorillon. — *Essai Loyal.*
Jean Moréas. — *Contes de la Vieille France.*
Émile Morel. — *Névrose.*
Eugène Morel. — *La Parfaite Maraichère.*
Victor Nadal. — *L'Abbesse Damnée.*

et J. Nervat. — *Célina Landrot.*
— *Jannine.*
nand Nief. — *Les Saturnales rouges.*
nçois de Nion. — *Les Dames éphémères.*
Nisson. — *L'Autre Route.*
ntesse Mathieu de Noailles. — *Le Visage émerveillé.*
ris. — *Ames Neuves.*
hur Novakowski. — *Une Caserne allemande.*
orges Ohnet. — *Le Chemin de la Gloire.*
hard O'Monroy. — *O Nature!*
— *La Main aux Dames.*
rles d'Orino. — *Contes de l'Au-delà.*
urice Paléologue. — *La Cravache.*
y de Passillé. — *Aux Jeux de l'Amour.*
il Perret. — *La Maison littéraire.*
es Perrin. — *Un Petit Coin du Monde.*
le Perrodil. — *Le Roman de Jacquelin.*
rles Pettit. — *Les Amours de Li Ta Tchou.*
-Louis Philippe. — *Marie Donadieu.*
de Pimodan. — *Contes et légendes du vieux Japon.*
ed Poizat. — *La Dame aux Lévriers.*
fane Pol. — *L'Esprit militaire.*
rre Loti. — *Vers Ispahan.*
ne de Pougy. — *Les Sensations de Mlle de La Bringue.*
il Pourot. — *Le Choix de la Femme.*
ile Pouvillon. — *Jep.*
cel Prévost. — *La Princesse d'Erminge.*
hel Provins. — *Comment elles nous lâchent.*
e de Querlon. — *La Maison de la petite Livia.*
ry Rabusson. — *L'Invisible Lien.*
hilde. — *Le Dessous.*
ed Rambaud. — *L'Empereur de Carthage.*
a Rameau. — *Zarette.*
— *Les Chevaliers de l'Au-delà.*
pmaker. — *L'École des Rois.*
ri de Régnier. — *Les Rencontres de M. de Bréot.*
a Reibrach. — *Les Sirènes.*
s Renard. — *L'Ecornifleur.*
— *Histoires Naturelles.*
ade René. — *Page de Vie.*

Antonin Reschal. — *Pierrette en Pension.*
Resclauze de Bermon. — *Le Sillon.*
— *Le Passé.*
Gabrielle Reval. — *La Cruche cassée.*
Jean Revel. — *Les Hôtes de l'Estuaire.*
Georges Riat. — *Le Village endormi.*
Jean Richepin. — *La Glu* (nouv. éd.)
Édouard Rod. — *Un Vainqueur.*
G. Rodenbach. — *Bruges la Morte* (édit. illustrée).
Jean Rodes. — *Adolescents.*
Louis Roguelin. — *L'Abbé Fidus.*
J.-H. Rosny. — *Les Fiançailles d'Yvonne.*
— *La Luciole.*
— *La Fugitive.*
G. Rovetta. — *Mater dolorosa.*
Rustica. — *La Petite Germaine.*
Comte A. de Saint-Aulaire. — *Une Idylle en Forêt-Noire.*
Pierre Sales. — *Les Larmes de l'Amour.*
Fernand Samette. — *Histoire d'un Forçat innocent.*
Georges Sauvin. — *Doit-on aimer?*
Robert Scheffer. — *Le Péché mutuel.*
P. de Semant et Th. Cahu. — *Sous la Haine.*
Claude Sénéchal. — *Leurs Parents.*
Sienkiewicz. — *Quo vadis* (nouv. éd.).
Vinceslas Sierosjewski. — *Yang Hun Tsy (Le Diable étranger).*
Sonia. — *Le Journal de Sonia.*
Albert-Émile Sorel. — *Pour l'Enfant.*
Louis de Soudat. — *Tartarin fils en Russie.*
R. Stevenson. — *Saint-Yves.*
Ivan Strannick. — *L'Ombre de la Maison.*
Laurent Surville. — *Maîtresses.*
André Theuriet. — *Chanteraine.*
— *La Maison des Deux Barbeaux* (nouvelle édition).
— *Histoires galantes et mélancoliques.*
Marcelle Tinayre. — *La vie amoureuse de François Barbazanges*
Léon de Tinseau. — *Le Secrétaire de Mme la Duchesse.*
Ernest Tissot. — *Entre la Folie et la Mort.*
A.-J. Toulet. — *Les Tendres Ménages.*

Trilby. — *Petites Oies blanches.*
Lucien Trotignon. — *La Faute de M. Chandel.*
Mark Twain. — *Tom Sawyer, detective*, et autres nouvelles.
Renée Tony d'Ulmès. — *Sybille-femme.*
Pierre Valdagne. — *Mon Fils, sa Femme et mon Amie.*
Jane de la Vaudère. — *La Guescha amoureuse.*
Émile Vedel. — *L'Ile d'Épouvante.*
Émile Verhaeren. — *Les Villes Tentaculaires.*
Verlhac-Monjauze. — *Les Héritages.*
Hippolyte Verly. — *La Conjuration de Bruges.*
Jules Verne. — *Un Drame en Livonie.*
— *Maitre du monde.*
Maxime Villemer. — *Gogosse.*
— *La Femme qui tue.*
Renée Vivien. — *Une Femme m'apparut.*
— *La Dame à la louve.*
H.-G. Wells. — *Anticipations.*
Oscar Wilde. — *Le Portrait de Dorian Gray*
Willy. — *La môme Picrate.*
— *Minne.*
Colette Willy. — *Dialogues de Bêtes.*
Ernest von Wolzogen. — *Le Troisième Sexe.*
J. et M. van Worst. — *La Fille de Bagsby.*
Ernest Zahn. — *Albin.*
Mme Hélène Zuylen de Nyevelt. — *Copeaux.*

II

Politique. — Philosophie Sociale

Pierre Baudin. — *Forces perdues.*
— *La Poussée.*
Georges Bourdon. — *En écoutant Tolstoï.*
Carnegie. — *L'Empire des Affaires.*
— *L'A B C de l'Argent.*

Léon Chaine. — *Les Catholiques français et leurs difficultés actuelles.*
Léon Daudet. — *La France en Alarme.*
Eugène Étienne. — *Les litiges coloniaux entre la France et l'Angleterre.*
— *La Politique française au Maroc.*
Maurice Gandolphe. — *La Crise macédonienne.*
René Pinon. — *L'Empire de la Méditerranée.*
Roosevelt. — *L'Idéal Américain.*
Tolstoï. — *La Guerre Russo-Japonaise.*

III

Histoire et Souvenirs.

Philibert Audebrand. — *Romanciers et Viveurs au XIXe siècle*
Augé de Lassus. — *La Vie au Palais-Royal.*
Charles Baelle. — *Le Cardinal de Rohan-Chabot.*
Victor Bérard. — *La Révolte de l'Asie.*
Eugène Berger. — *Le Vicomte de Mirabeau (Mirabeau-Tonneau)*
Raoul Bergot. — *Jeanne d'Arc.*
Jean-Bernard. — *La Vie de Paris en 1903.*
Achille Biovès. — *Les Anglais dans l'Inde : Warren Hastings*
Victor du Bled. — *Histoire de la Société Française au XVIIe siècle.*
Gabriel Bonhomme. — *Trois ans rue Royale.*
Général Bonnal. — *La Manœuvre de Saint-Privat.*
Maurice Bourguin. — *Les Systèmes socialistes et l'évolution économique.*
Duchesse de Brissac. — *Pages sombres.*
Karl Brunemann. — *Maximilien Robespierre* (trad. Lévi).
Albéric Cahuet. — *La Question d'Orient dans l'histoire contemporaine.*
Duc de Choiseul. — *Mémoires.*
Jules Claretie. — *La Vie à Paris.*
Arthur Christian. — *Études sur le Paris d'autrefois.*

Arthur Chuquet. — *La légion germanique (1792-1793).*
— *Dugommier.*
Capitaine J. Colin. — *Annibal en Gaule.*
P. Coquelle. — *Napoléon et l'Angleterre (1805-1815).*
Abbé Paul Dabry. — *Les Catholiques Républicains. Histoire et souvenirs de 1890 à 1903.*
Ernest Daudet. — *Histoire de l'Émigration.*
A. Debidour. — *Le Général Fabvier, sa Vie militaire et politique.*
Gaston Delayen. — *L'Affaire du Courrier de Lyon.*
Ch. Diehl. — *Théodora, impératrice de Byzance.*
Général J.-P. Doguereau. — *Journal de l'Expédition d'Égypte.*
M. Dorlisheim. — *Le Comte de Falloux.*
Maurice Dreyfous. — *Napoléon raconté par Chateaubriand.*
Édouard Feugère. — *L'Octroi de Paris : histoire et législation.*
Wilfrid de Fonvielle. — *La Jeunesse d'un grand savant républicain : Arago en Algérie.*
Général Frey. — *Français et Alliés en Chine.*
Otto Friedrichs. — *Correspondance intime et inédite de Louis XVII.*
Frantz Funck-Brentano. — *Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution (1793-1796).*
Frantz Funck-Brentano et d'Estrée. — *Les Nouvellistes.*
Édouard Gachot. — *Histoire militaire de Masséna.*
Pierre Gauthiez. — *Lorenzaccio.*
Henri Genevois. — *Les Responsabilités de la Défense Nationale.*
Géraud-Bastet. — *Monsieur Combes et les siens.*
Paul Ginisty. — *Paris intime en révolution.*
Grouard. — *Critique de la Campagne de 1815.*
E. Guillon. — *Du Caire à Moscou.*
Général Hardy de Périni. — *Le Roman d'un Assiégé : Bitche.*
Hector Hogier. — *Paris à la fourchette.*
P. Homberg et F. Jousselin. — *Le Chevalier d'Éon.*
Henry Houssaye. — *Napoléon homme de guerre.*
Lucien Hubert. — *La Politique africaine.*
Comte de Hubner. — *Neuf ans de souvenirs d'un Ambassadeur d'Autriche à Paris, sous le second empire.*
C. de la Jonquière. — *L'Expédition d'Égypte*
Lucien Lambeau. — *Le Cimetière Sainte-Marguerite et la Sépulture de Louis XVII.*
Colonel Lanrezac. — *Les Manœuvres de Lutzen (1813).*

Henry Lapauze. — *Procès-verbaux inédits de la Commune générale et de la Société des Arts.*
Francis Laur. — *Récits authentiques du siège de Pékin.*
Comte de Lavalette. — *Mémoires et Souvenirs d'un Directeur des Postes sous le Premier Empire.*
André Lebey. — *Le Connétable de Bourbon.*
Pierre Lehautcourt. — *La Guerre de 1870.*
G. Letainturier Fradin. — *La Maupin: sa vie, ses duels, ses aventures.*
E. Longin. — *Journal des Campagnes du Baron Percy.*
Lucas de la Championnière. — *Mémoires sur la guerre de la Vendée.*
Achille Luchaire. — *Le Pape Innocent III.*
Albert Mallet. - *Le Moyen-Age.*
De Marcère. — *L'Assemblée Nationale.*
P. et V. Margueritte. — *Histoire de la Guerre de 1870.*
Frédéri Masson. — *Napoléon et son Fils.*
— *Les Quadrilles de la Cour de Napoléon Ier.*
Comte Mattachich. — *Mémoires inédits.*
Gaston Maugras. — *La Cour de Lunéville au XVIIIe siècle.*
Marquis de la Mazelière. — *Essai sur l'Histoire du Japon.*
— *Le Mexique au début du XXe siècle.*
Baronne du Montet. — *Souvenirs.*
L.-J. Morié. — *Histoire de l'Éthiopie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.*
Jean Morvan. — *Le Soldat impérial.*
Julien de Narfon. — *Pie X.*
Georges Noblemaire. — *Concordat ou Séparation.*
Henri de Noussanne. — *Guillaume II inconnu.*
G. Pellissier. — *Lettres inédites de la Comtesse d'Albany.*
Baron Percy. — *Journal de ses Campagnes.*
Gustave Pessard. — *Nouveau Dictionnaire historique de Paris.*
Élie Peyron. — *Bazaine fut-il un traître?*
Edmond Pilastre. — *Achille III de Harlay.*
Comte de Plancy. — *Souvenirs.*
J.-L. Prieur et P. de Nolhac. — *Tableaux de Paris pendant la Révolution (1789-1792).*
Joseph Reinach. — *Histoire de l'affaire Dreyfus* (1er vol.).
Auguste Rey. — *Le château de la Chevrette et Madame d'Épinay.*

Xavier de Ricard. — *Histoire mondaine du Second Empire.*
J. Rodoconachi. — *Le Capitole Romain Antique et Moderne.*
Rouard de Card. — *Les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le XVIIIe et le XIXe siècles.*
J. Roy. — *Turenne.*
Firmin Roz. — *Sous la Couronne d'Angleterre.*
César de Saussure. — *Lettres et Voyages en Allemagne, en Hollande et en Angleterre.*
Georges Schlumberger. — *Vieux Soldats de Napoléon.*
Gustave Schlumberger. — *Les Porphyrogenètes : Zoé et Théodora.*
A. Schopoff. — *Les Réformes et la Protection des Chrétiens en Turquie.*
Léon Seché. — *Les Origines du Concordat.*
G. Servières. — *L'Allemagne française sous Napoléon Ier.*
Albert Sorel. — *L'Europe et la Révolution Française* (8e et dernier volume).
A. Soubies. — *Histoire de la Musique aux Iles Britanniques.*
Gilbert Stenger. — *La Société française pendant le Consulat : Aristocrates et Républicains.*
Casimir Strienski. — *Le Gendre de Louis XV.*
Maurice Talmeyr. — *La Franc-Maçonnerie et la Révolution Française.*
Adolphe Thiers. — *Notes et Souvenirs.*
A. Tourneur. — *Gambetta en 1869 : Belleville et Marseille.*
Joseph Turquan. — *La Marquise de Montesson.*
Henri Varennes. — *Un an de Justice.*
Paul Viardot. — *Histoire de la Musique.*
Vicomte Eugène Melchior de Vogué. — *Sous l'Horizon.*
Waldeck-Rousseau. — *Discours : Pour la République.*
K. Waliszewski. — *Ivan le Terrible.*
Wallier. — *Le Vingtième Siècle Politique.*
Georges Weil. — *Le Pangermanisme Autrichien.*
Joseph Wirth. — *Le Maréchal Lefèvre.*
Général Zurlinden. — *La Guerre de 1870. Réflexions et Souvenirs.*

IV

Voyages.

Jan Ajalbert. — *En Auvergne.*
Avesnes. — *Journal de bord d'un Aspirant de marine.*
Barthélemy. — *Au pays Moï.*
Th. Bentzon. — *Les Américaines chez elles.*
Fernand Bernard. — *A travers Sumatra.*
Henri Boland. — *Les Iles de la Manche.*
Albert Bordeaux. — *La Bosnie populaire.*
Émile Bourdarat. — *En Corée,*
Price Collier. — *L'Amérique et les Américains.*
Comte de Courte. — *La Nouvelle-Zélande.*
Henri Dehéran. — *Études sur l'Afrique.*
André Delessord. — *La Société Japonaise.*
Léo Deutsch. — *Seize Ans en Sibérie.*
Fernand Farjenel. — *Le Peuple Chinois, ses mœurs et ses institutions.*
Charles Fuster. — *Bretagne, « Heures vécues »*
Pierre Giffard. — *Roubles et Roublards. Voyages aux Pays Russes.*
F. Grenard. — *Le Tibet et ses Habitants.*
B. de Guerville. — *Au Japon.*
H. Gutjahr. — *La Suisse intime.*
Félix Hémon. — *Sur le Yang-Tsé.*
Émile Hinzelin. — *En Alsace-Lorraine.*
Commandant Hourst. — *Dans les Rapides du Fleuve Bleu.*
Jules Huret. — *En Amérique : De New-York à la Nouvelle-Orléans.*
Jacot Guellarmod. — *Six mois dans l'Himalaya.*
P. Jousset. — *L'Italie illustrée.*
Julien (domestique de Chateaubriand). — *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*
Rudjard Kipling. — *Le Japon.*
Abbé Félix Klein. — *Au Pays de la Vie intense.*

de Koulomzine. — *Le Transsibérien.*
.ul Labbé. — *Sur les Grandes Routes de Russie.*
— *Les Russes en Extrême-Orient.*
ıonel de Lartigue. — *Monographie de l'Aurès.*
.les Leclercq. — *Une Croisière au Spitzberg.*
ıarles Legras. — *La Vie rurale en Angleterre.*
ɔmmandant Lenfant. — *La Grande Route du Tchad.*
ıul Leroy-Beaulieu. — *Le Sahara, le Soudan et le chemin de fer Transsaharien.*
erre Leroy-Beaulieu. — *Les États-Unis au XXe siècle.*
ɔmte de Marsay. — *Une Croisière en Extrême-Orient.*
ıul Mimande. — *Le Mamoul « Souvenirs des Indes ».*
ax O'Rell. — *Confidentiel « Mœurs anglaises ».*
lmond Radet. — *Visions brèves. Notes d'art et de voyage en Italie.*
ɔn Roches. — *Dix Ans à travers l'Islam.*
Saint-Paul. — *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie.*
aire Vauthier et H. Frandin. — *En Corée.*

V

Poésies et Chansons.

ıul Aroso. — *L'Ame Heureuse.*
-E. Bertin. — *Dicté par l'Amour.*
ɔnry Berton. — *Les Saisons de l'Ame.*
bert Du Bois. — *Poèmes Impériaux.*
— *Laïs et Démosthènes.*
seph Boubée. — *L'Éternel Amour.*
seph Bouchard. — *Tableaux Intimes.*
.vier Calemard de la Fayette. — *Le Rêve des Jours.*
.-A. Cantacuzène. — *Les Grâces inemployées.*
tresco Comnène. — *Il était une fois...*
erre Delider. — *Sous la Feuillée d'or.*
arles Derennes. — *L'Enivrante Angoisse.*

Despax. — *Poésies.*
Georges Docquois. — *Les Minutes libertines.*
Jeanne Dortzal. — *Vers l'Infini.*
Édouard Ducoté. — *La Prairie en Fleurs.*
Philippe Dufour. — *De Songe en Songe.*
Charles Dumas. — *L'Eau Souterraine.*
Marthe Dupuy. — *L'Idylle en Fleurs.*
Charles Épry. — *Vers la Pitié.*
Émile Faisant. — *Poèmes Fantasques.*
Fursy. — *Essais rosses d'Histoire contemporaine.*
Raoul Gaubert. — *Hors de Chair.*
Auguste Gaud. — *La Chanson des Blouses bleues.*
Gauthier-Ferrières. — *La Belle Matinée.*
Fernand Gendrier. — *Temps d'Orage.*
Fernand Gregh. — *Les Clartés Humaines.*
Guillerin. — *Sous le Joug.*
J. d'Halmont. — *Les Soleils Pâles.*
Nicolette Hennique. — *Des Héros et des Dieux.*
Jean de la Jaline. — *Tourmentes.*
Louis Legendre. — *Musiques d'Automne.*
J. Leblay. — *Les Sonnets d'Yalbel.*
Louis Le Cardornel. — *Poèmes.*
Ch. Limet. — *Les Sillons et les Flots.*
Mme Maraval-Berthoin. — *Légendes et Poésies.*
Jean Mariel. — *Les Parfums.*
Mme Catulle Mendès. — *Les Charmes.*
Stéphane Moreau. — *Les Jardins de l'Orient.*
John-Antoine Nau. — *Les Hiers bleus.*
François Peyron. — *Les Amertumes.*
Paul Plan. — *Les Roses de la Vie.*
Frédéric Plessis. — *Poésies complètes.*
Poinsot. — *Les Minutes Profondes.*
François Porché. — *A chaque Jour.*
Armand Praviel. — *La Tragédie du Soir.*
Amédée Prouvost. — *L'Ame Voyageuse.*
Charles Reculoux. — *Les Horreurs.*
Xavier Reille. — *Semaine de Jeunesse.*
Victor M. Rendon. — *Héros des Andes.*
Jules Rengade. — *Les Rayons d'Avril.*
Émile Ripert. — *Le Chemin Blanc.*

Paule Riversdale. — *L'Être Double.*
André Rivoire. — *Le Chemin de l'Oubli.*
Raymond Roussel. — *La Vue.*
Jeanne Sienkiewicz. — *Les Flammes de la Vie.*
Paul Souchon. — *La Beauté de Paris.*
Marie Suttin. — *Poèmes du Charolais.*
Laurent Tailhade. — *Poèmes Aristophanesques.*
Gabriel Vicaire. — *Émaux Bressans.*
Claire Virenque. — *L'Enclos du Rêve.*
Renée Vivien. — *Kitharèdes.*
J.-B. Weckerlin. — *Chansons Populaires du pays de France.*
Hélène Zuylen de Nyevelt. — *Effeuillements.*

VI

Histoire Littéraire. — Essais de Littérature, de Morale, de Science, de Philosophie et de Sociologie.

Ab. der Halden. — *La Littérature canadienne française.*
Paul Acker. — *Petites Confessions.*
Mme Adam. — *Premières Armes littéraires et politiques.*
H. d'Alméras et Paul d'Estrée. — *Les Théâtres libertins au XVIIIe siècle.*
A. Aulard. — *Polémique et Histoire.*
Emmanuel Barat. — *Le Style poétique et la Révolution romantique.*
Pyrrhus Bardili. — *Essai sur les langues naturelles et les langues artificielles.*
Victor Basch. — *L'Individualisme Anarchiste.*
Émile Blémont. — *Beautés étrangères.*
Léon Bloy. — *Mon Journal.*
Louis Bridier. — *Salmigondis : Recueil de pensées, sentences, maximes.*
Adolphe Brisson. — *L'Envers de la Gloire.*

F. Brunetière. — *Les Difficultés de Croire.*
— *Sur les Chemins de la Croyance.*
— *Variétés littéraires.*
— *Histoire de la Littérature Française classique.*
René Canet. — *Du Sentiment de la Solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens.*
Charnard. — *Nouvelle édition de la Deffense et illustration de la Langue française de Joachim du Bellay.*
G. Chabbert. — *Notes sur la Mutualité dans l'Armée.*
Chatterton Hill. — *La Physiologie morale.*
Francis Chevassu. — *Visages.*
Christian. — *La Chanson des Gueux au Palais.*
G. Clemenceau. — *L'Enseignement dans le Droit Républicain.*
Jules Claretie. — *La Maison de Victor Hugo.*
— *La Vie à Paris.*
Ludovic de Contenson. — *Syndicats, Mutualités, Retraites.*
P. de Coubertin. — *La Gymnastique utilitaire.*
Henry Coupin. — *L'Amour chez les Bêtes.*
Noël Dolens. — *Le Socialisme fédéral.*
Béatrix Donato. — *L'Amour à travers les Ages.*
Jean Dornis. — *Le Théâtre Italien contemporain.*
Ch. Drouard. — *Les Écoles de Filles.*
J. Dumas. — *La Colonisation : Essai de doctrine pacifiste.*
Émile Faguet. — *En lisant Nietzsche.*
J.-E. Fidao. — *Le Droit des Humbles.*
John Fiske. — *La Destinée de l'Homme.*
Maurice de Fleury. — *Les Maladies du Système Nerveux.*
Louis Franck. — *L'Éducation domestique des jeunes filles.*
Émile Gebhart. — *Cloches de Noël et de Pâques.*
— *Rabelais.*
Lélia Georgesco. — *Les Aphorismes du Cœur.*
Victor Giraud. — *Chateaubriand.*
— *Pascal.*
Remy de Gourmont. — *Épilogues.*
— *Promenades littéraires.*
Fernand Gregh. — *Étude sur Victor Hugo.*
J.-M. Gros. — *Le Mouvement littéraire socialiste depuis 1830.*
Jean Hébrard. — *Guide-manuel de la Mutualité française.*
Victor Henry. — *La Littérature de l'Inde.*
J. Héricourt. — *Les Frontières de la Maladie.*

Robert d'Humières. — *L'Ile et l'Empire de la Grande-Bretagne.*
A. Jeanroy. — *Origines de la Poésie lyrique en France.*
Alfred Joubert. — *Les Maitres de Volupté.*
J.-J. Jusserand. — *Histoire littéraire du Peuple anglais.*
P.-J. La Chesnais. — *Les Églises et les États.*
Paul Léautaud. — *Henri de Régnier.*
Philéas Lebesgue. — *L'Au-delà des Grammaires.*
Félix Le Dantec. — *Les Influences ancestrales.*
Ch. Le Goffic. — *Les Métiers Pittoresques.*
Eugène Lintilhac. — *Histoire générale du Théâtreen France.*
Henry Maret. — *La Liberté de l'Enseignement.*
Charles Marc des Granges. — *La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.*
Bertie Marriott. — *Moderne Lettre de cachet.*
L. Martin Dupont. — *Victor Hugo anecdotique.*
Dr René Martial. — *Notions d'hygiène féminine populaire.*
Oscar Métenier. — *Vertus et Vices Allemands.*
G. Michaud. — *Le Livre d'Or de Sainte-Beuve.*
Henry Michel. — *Propos de Morale.*
Adrien Mithouard. — *Traité de l'Occident.*
François Magnier. — *Mme de Warens et J.-J. Rousseau.*
Alfred de Musset. — *Correspondance avec George Sand.*
Max de Nansouty. — *Actualités Scientifiques.*
Naquet. — *L'Anarchie et le Collectivisme.*
Ad. Paupe. — *Histoire des Œuvres de Stendhal.*
Comtesse de Pimodan. — *Contes et légendes du vieux Japon.*
Édouard Guet. — *Alfred Capus.*
Onésime Reclus. — *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique.*
Ch. Renouvier. — *Manuel Républicain de l'Homme et du Citoyen.*
Gabrielle Reval. — *L'Avenir de nos Filles.*
Jean Ruinat de Gournier. — *Amour de Philosophe* (Bernardin de Saint-Pierre).
Saint-Georges de Bouhélier. — *Des Passions de l'Amour.*
George Sand et Flaubert. — *Correspondance.*
George Sand et Musset. — *Correspondance.*
Édouard Schuré. — *Précurseurs et Révoltés.*
F. Séguin. — *Les Rois de l'Automobile.*
P. Sertillanjes. — *Les Sources de la Croyance en Dieu.*

Pierre Souvestre. — *Silhouettes Sportives.*
G. Strehly. — *L'Acrobatie et les Acrobates.*
Sully Prudhomme. — *Testament Poétique.*
Taine. — *Sa Vie et sa Correspondance.*
J. Thoulet. — *L'Océan, ses lois et ses problèmes.*
Dr Toulouse. — *Les Conflits Intersexuels et Sociaux.*
Gabriel Trarieux. — *Les Petites Provinciales.*
Henri Turot. — *Le Prolétariat de l'Amour.*
Mme Verdier Winteler de Weindeck. — *De la Paix, du Désarmement et de la solution des Problèmes Sociaux.*
J. et M. Van Worst. — *L'Ouvrière aux États-Unis.*
Dr X... — *Les Conflits de la Science et des Idées modernes.*

VII

Art et Bibliophilie.

X... — *Les très riches Heures du Duc de Berri.*
Georges Clemenceau. — *Figures de Vendée.*
A. Dayot. — *La Peinture Française au XVIIIe siècle.*
Gustave Geffroy. — *La Bretagne.*
J.-K. Huysmans. — *Trois Primitifs.*
Frédéric Henriet. — *Les Eaux-fortes de Léon Lhermitte.*
Camille Mauclair. — *Les Danaïdes.*
L. de Nolhac. — *Nattier.*
Mme Poirson. — *Le Jardin de ma Pensée.*
Roger-Milès. — *Alfred Roll.*
Ch. Saunier. — *David.*
Sainte-Beuve. — *Le Livre d'Amour.*
Société des Artistes Lithographes. — *Album.*
G. Tarde. — *Fragments d'Histoire future.*
Toussaint. — *Anecdotes curieuses de la Cour de Louis XV.*
Marius Vachon. — *L'Hôtel-de-Ville de Paris.*
Horace Valbel. — *Pour passer Une Heure.*

AUTEURS CITÉS

TABLE ALPHABÉTIQUE

AUTEURS CITÉS

.cker 244
Adam 77
lmeras 238
senijef 33
' d' « Amitié amoureuse » 42
es 201
e Barrès 15
Baudin 132
le Baudissin 123
Beaunier 21
Berard 186
Bertheroy 38
ic Berthold 91
Bertrand 87
ein 117
e Biovès 157
Blémont 247
es Bonnamour 74
Bordeaux 200
Bordeaux 44
l Boulenger . . . . . .
es Bourdon . . . . . .
Bourget . . . . . .

Jean Bouvier 103
Marie-Anne de Bovet 40
Brada 36
Duchesse de Brissac 170
Adolphe Brisson 242
Henry Buteau 73
Carnegie 147
François Casale 74
Léon Chaine 137
Champol 46
Charly 119
Chateaubriand 171
Francis Chevassu 241
Duc de Choiseul 161
Arthur Chuquet 175
Georges Clemenceau 262
Miss Mary Corelli 134
André Couvreur 82
Ernest Daudet 168
Léon Daudet 134
Armand Dayot 259
A. Debidour 174
Gaston Delayen 165
Emmanuel Delbousquet 84
Charles Derennes 223
Despax 215
Georges Docquois 224
Martial Douel 108
Maurice Dreyfous 171
Charles Dumas 210
Marthe Dupuy 213
Georges d'Esparbès 106
Paul d'Estrée 238
Eugène Étienne 129
Claude Farrère 54
Claude Ferval 30
Charles Foley 70
Maxime Formont 71
Pascal Forthuny 43
Anatole France 13

'rapié 86
. 225
s Fuster. 200
:s des Gachons. 92
:e Gandolphe. 136
Gaubert 215
Gauthiez 158
Gautier. 42
'e Geffroy 263
:eorgesco. 250
Giffard 202
:inisty. 194
ıd Gregh. 217
Guillaumin 93
illon. 174
. 35
ıd Haraucourt 68
ıl Hardy de Perini. 193
n Harry. 41
ic Henriet. 259
:ervieu. 58
Hinzelin. 204
nry Hirsch. 24
Homberg 160
ındant Hourst. 205
de Hubner. 184
'e Hue. 61
Huret 197
Huysmans. 259
y 48
Joubert. 249
sselin. 160
domestique de Chateaubriand. 203
ıd Lafargue. 83
e Landay. 102
Lapauze. 169
Laurie. 113
Lavedan. 17
tte Leblanc 37
e Leblanc. 76

Jules Leclercq 199
Charles Le Goffic. 247
Pierre Lehautcourt. 193
Claude Lemaître. 99
Camille Lemonnier. 67
Gaston Leroux. 114
Pierre Leroy-Beaulieu. 196
Daniel Lesueur. 31
G. Letainturier-Fradin 165
E. Levasseur. 190
Eugène Lintilhac. 236
Jean Lombard 79
E. Longin 179
Jean Lorrain. 51
Marcel Luguet. 96
Maurice Maeterlinck 16
Maurice Maindron 85
Henry Maisonneuve 60
Ch.-Marc des Granges. 245
De Marcère 185
P. et V. Margueritte 192
Jane Marni. 29
Jules Mary. 116
Frédéric Masson. 173
Masson-Forestier. 75
Camille Mauclair. 257
Gaston Maugras 162
Guy de Maupassant 56
André Maurel 97
Marquis de la Mazelière. 159
Mme Catulle Mendès. 218
G. Michaut 233
Marcel Mielvaque 89
Sébastian de Mier. 190
Vicomte de Miramon-Fargues. 98
Octave Mirbeau 76
Maurice Montégut. 80
Baronne du Montet. 82
Émile Morel. 53
Eugène Morel 48

l de Musset. 231
esse Mathieu de Noailles 34
ɜ de Nolhac. 259
. de Noussanne. 188
ır Novakowski 122
ges Ohnet. 65
ı Percy. 179
'eyron. 193
es-Louis Philippe. 73
Pinon. 135
e de Plancy. 181
ges Poinsot 223
Poirson. 257
ıl Prévost. 59
lée Prouvost 221
ıl Provins. 69
l Rambaud. 104
Rameau 89
Renard. 18
Gabrielle Reval. 246
ges Riat. 101
'-Milès 260
Roosevelt 151
Rosny 63
e A. de Saint-Aulaire. 102
e-Beuve. 256
ıint-Paul. 203
ɜ Sales 115
ge Sand. . . . . .
aunier . . . . . .
de Saussure. . . . . .
ges Sauvin . . . . . .
e Sénéchal. . . . . .
ervières. 111
ıe Sienkiewicz. . . . . .
iewicz . . . . . .
. . . . . .
t Sorel . . . . . .
rde. . . . . .
ɜ Theuriet . . . . . .

Marcelle Tinayre 42
Tolstoï 143
Toussaint 258
Joseph Turquan 176
Horace Valbel 257
Pierre Valdagne 23
Henri Varennes 191
Jane de la Vaudère 39
Jules Verne 109
Paul Viardot 163
Vicomte E.-M. de Vogüé 187
Weckerlin 226
H.-G. Wells 111
Willy 49
Général Zurlinden 193

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Préface. 1
Avant-propos. 3

I

Les Romans.

Chapitre Ier. — Romans de philosophes, d'humoristes et de dilettanti 13
— II. — Romans de femmes. 27
— III. — Romans honnêtes et romans malsains .
— IV. — La vie, l'âme et le sentiment. . . . . .
— V. — Romans sociaux, romans de mœurs, romans à thèse. . . . . .
— VI. — Romans historiques . . . . . .
— VII. — Romans d'aventures . . . . . .
— VIII. — Quatre romans étrangers et un roman français . . . . . .

II

Politique Française et Étrangère. Philosophie sociale.

CHAPITRE Ier. — Deux hommes d'État français; Quelques questions de politique intérieure et extérieure. 129
— II. — Les Catholiques français et les difficultés actuelles. 137
— III. — En Russie : Tolstoï. En Amérique : Carnegie et Roosevelt 143

III

Histoire.

CHAPITRE Ier. — A travers les temps et les pays 157
— II. — La Révolution française 167
— III. — Les historiens de Napoléon Ier 171
— IV. — Les Mémoires napoléoniens. 179
— V. — Histoire contemporaine. 184

IV

Les Voyages. 197

V

Poésies et Chansons.

CHAPITRE Ier. — Le prix Sully Prudhomme et les lau
— II. — Quelques poètes et quelques chan-

VI

Histoire littéraire. — Essais de littérature, de morale et de sociologie.

CHAPITRE Ier. — Les Indiscrétions littéraires. 231
— II. — Histoire littéraire, et Essais 236

VII

Art et Bibliophilie. 255

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 15713